Tome XXV. N° 5. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er Juin 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Tolosa Turrita

Tout profane, tout néophyte a besoin d'un introducteur auprès de la vénérable capitale palladienne, bâtie au cœur de la latinité et où palpite l'âme de Rome. Malgré l'apparente simplicité de son plan, elle ne se compose guère et se lit assez mal. Est-il « pourtraict » plus trompeur, galéjade plus ingénieuse, que cette vue systématique publiée dans la *Gesta Tholosanorum Bertrandi* et dessinée pour séduire les humanistes du seizième siècle? Toulouse ne ressemble en rien à ces petites cités septentrionales, à ces villes en miniature, ramassées, synthétisées, toutes en hauteur, que présentent sur leurs mains les saints des cathédrales. Heureuse, nonchalante, elle étale son beau corps dans la campagne plane comme une aire de grange, qui borde le fleuve. Et si dès l'arrivée elle vous accueille de ses manifestations enjôleuses, sachez bien que l'exubérante ne vous en dissimulera pas moins ses beautés secrètes. Elle exige que vous vous en rendiez digne et que vous preniez au moins la peine de les découvrir au hasard de ses impasses et de ses placettes, dans le dédale de ses rues étroites et tournantes, profonds couloirs d'ombre au-dessus desquels sinuent des méandres d'azur. Ses rares vues générales, ses panoramas enivrants qui évoquent Vérone et la Rome

catholique, comment en jouir si l'on n'est pas guidé vers Terre-Cabade ou Pech-David, les prairies de Bourrassol, le cours Dillon ou encore vers le cèdre de ce square désert et mélancolique du pont Saint-Pierre qui s'accoude sur la Garonne et fait songer aux bastions de Sienne? Connus des seuls initiés, ces sites incomparables ne sont mentionnés nulle part. Aussi est-il infini le nombre des voyageurs qui, s'en tenant aux prescriptions de leurs manuels, se font voiturer hâtivement du Capitole à Saint-Sernin, des Jacobins à Saint-Étienne, et reprennent ensuite le chemin de la gare, sans même se douter qu'ils approchèrent ce paysage des grands quais rouges, qui est l'un des plus généreux du monde par son allure altière et sa tristesse souveraine.

La connaissance des détails est aussi indispensable que celle des ensembles si l'on souhaite comprendre cette Toulouse multiple et diaprée, passionnée et fébrile, où le lyrisme naturel des formes exprime et reflète sans cesse les phases et les bouleversements d'une turbulente histoire. Car cette volonté d'art de la race la mieux douée de la patrie se manifesta sans trêve depuis le onzième siècle, interprétant tour à tour avec une imagination, une personnalité prodigieuses les styles qui se succédèrent depuis lors. Tout diffère ici de ce que nous enseigne la France : l'humeur changeante des lignes, les richesses imprévues de l'invention et jusqu'aux lois des proportions et des rapports. D'où la nécessité pour le passant de se confier à un pilote et de s'assurer, sans fausse honte ni vergogne, des cautions. J'ajoute enfin que, parmi le plus charmant désordre, tout ici est soumis aux caprices d'un ciel et d'une lumière ineffables qui, effleurant de leur magie les édifices, les transfigurent à leur guise : Saint-Sernin et Saint-Étienne, les Jacobins, les Augustins et le Pont-Neuf ont leurs saisons et leurs heures, comme il est des matinées et des crépuscules pour les ormeaux penchés du Grand-Rond, pour les « ramiers » frissonnants, pour la blême apparition des Pyrénées. Il faut savoir tout cela si l'on veut ardemment goûter les beautés de Toulouse et s'en imprégner.

*
* *

J'aime me rappeler ma première rencontre avec Toulouse. J'y débarquais un soir d'automne, au temps de mon adolescence. Après un long voyage dans l'accablante atmosphère

du wagon, je venais de voir verdir peu à peu un couchant splendide au-dessus des métairies, entre les colonnes des pigeonniers pareils à de petits temples, à travers les chevelures déployées des pins-parasols, debout à la crête des promontoires. Et dès la sortie de la gare, dans le poudroiement de l'ombre naissante, je me trouvais tout à coup gagné par la ville inconnue, par l'air de bonheur qui émanait de la foule, la musique de l'accent, la molle cadence des lignes sur le ciel, par la volupté qui semblait sourdre des demeures pâmées de soleil et toutes brûlantes encore. J'avais l'impression d'une patrie retrouvée où je me sentais en communion soudaine avec les êtres et les choses, et d'accord avec un nouveau moi-même jusqu'alors ignoré. Dans la griserie de l'autan je m'abandonnais tout entier à l'allégresse méridionale. Et durant une partie de la nuit, par la fenêtre de ma chambre, je regardais les rayons de la lune envelopper de leurs caresses les flancs des tours inégales dont je ne savais pas le nom.

Dans ma ville champenoise gothique et pâle, aux larges rues baignées d'une fine lumière calcaire, aux vastes horizons blafards, mon enfance s'était fait de la ville rose une représentation inspirée à la fois par les vers de Hugo, par mes décors quotidiens et mes lectures balzaciennes. Une représentation tout ensemble concrète et littéraire, d'un romantisme bien sage, où le pittoresque médiéval se parait de bonhomie provinciale et d'élégance vieillotte. Je m'étais enchanté de ces lithographies de Dauzats et de Chapuy, qui illustrent de leurs transpositions délicieuses les *Voyages en France* de Taylor. Et je m'étais ainsi imaginé une Toulouse troubadour, une Toulouse aimable, ingénue et doucement parfumée d'histoire où sur des parvis sommeillants, à l'ombre des porches ajourés, de belles dames attifées selon les modes de 1830, suivies de grooms et de roquets, se mêlaient familièrement à toute une populace sympathique, en costumes traditionnels, coiffée du béret et du mouchoir d'indienne.

Quelle ne fut pas ma stupeur lorsque, le lendemain de mon arrivée, j'eus la révélation formidable de la brique, de cette brique que j'avais accoutumé de voir sombre et sordide et réservée aux tristes usines, transfigurant ici les architectures, leur conférant une simplicité et une noblesse pathétiques, et vêtant toute une ville immense de pourpres

profondes, ardentes de la lumière de tant de jours écoulés et qu'harmonieusement les siècles variaient et nuançaient à l'infini. Là où j'étais venu chercher l'élégie, je rencontrais l'épopée. Et je demeurais recru d'admiration, écrasé de sublime, devant ces édifices religieux, enfants de siècles fratricides, devant ces monuments volontaires, tantôt pareils à des forteresses farouches et tantôt à des monstres échoués, devant ces géants trapus et musclés, détachant leurs fronts durs et couleur de sang sur le bleu profond du ciel. Avec ces lignes implacables, avec ces surfaces presque sans vides, j'étais bien loin de mon gothique du Nord, aérien, immatériel, bien loin de mes ascensions mystiques.

Pour la première fois, je comprenais tout ce que la muraille nue, dépouillée comme une phrase classique, peut exprimer de noblesse et de beauté. Et tandis que les carillons égrenaient leurs cantiques, chantaient l'*Ave Maris Stella* — et aussi la *Marche de Simon de Montfort* et l'air des *Albigeois* — je passais mes premiers jours à regarder ces parois colossales, nerveuses et impressionnables, changer de visage, d'expression et de teintes, obéir à la féerie des heures, du soleil, de la pluie et de l'orage. Puis je me lançais à la découverte, et ce furent des surprises merveilleuses.

J'étais alors uniquement hanté de paysages et obsédé de poésie. L'atmosphère diaphane de Toulouse, sa lumière enchanteresse, l'ardeur de ses décors et la variété de ses contrastes me retinrent et m'enchantèrent par-dessus tout. En ce temps-là je n'étais pas autrement inquiet d'étudier les formules d'art adoptées par les générations successives, de préciser des dates et d'établir des concordances. En ce temps-là j'avais devant moi l'avenir, je n'écoutais que mes sensations et mon instinct, je ne subissais pas encore la tyrannie engourdissante des siècles révolus. Un « bibelotage » naïf suffisait à mes appétits d'érudition. Si ma mémoire ne me trompe pas, je ne fis qu'une remarque archéologique, avec la vanité de la croire inédite : tandis que dans les provinces du Nord, les mascarons, les clefs de voûtes représentent habituellement des figures de vieillards ravagées et chagrines, ceux de l'heureuse Toulouse montrent volontiers de gentils visages, amoureux et rieurs, tout illuminés de jeunesse ravie. Je tirais de ma découverte les conclusions nécessaires ; elles me remplirent d'aise et j'abandonnai mes enquêtes. Plutôt que de m'aventurer

à étudier les déformations des styles à travers le goût particulier d'une race, je préférais poursuivre les ombres et chasser aux reflets. Les baies remplies d'azur des hauts clochers massifs, la tonalité vespérale d'une tour où se mariaient les briques écarlates et le calcaire de Roquefort, un rideau de vigne vierge mordorée se balançant au seuil d'un vieil hôtel me transportaient davantage que tous les problèmes architectoniques. Et pour savourer les contrastes, je me plaisais à émigrer sans cesse du tumulte de la rue Alsace-Lorraine au silence hautain du quartier noble, des ordonnances solennelles aux constructions boutiquières, du passé au présent qui, plus que partout ailleurs, respirent côte à côte à Toulouse. La vie de la cité, ses murmures, ses vieux rêves m'attiraient, m'enrôlaient à leur tour. Je me passionnais pour tant d'intimités savoureuses. Je respirais avec ivresse le parfum sucré du fenouil où se mêle parfois l'odeur des braseros. Suivant le conseil de Paul Arène, qui voyait dans les marchés le fidèle miroir des villes, je fréquentais celui du Capitole où l'encens des fruits mûrs montait vers les dômes des parasols grenat. Le dimanche matin, au marché aux puces, à *l'Inquet*, sous le vol des pigeons nouant leurs guirlandes à la balustrade de Saint-Sernin et tandis que les répons de la messe me parvenaient à travers les vitraux démaillés, je m'encombrais des plus fallacieuses antiquailles.

Lorsque je me trouvais fatigué de rôder sur les pavés en « têtes de chats », j'entrais au cloître des Augustins pour y déposer un bouquet de violettes aux pieds d'une beauté dont j'étais épris, une certaine dame Longrua qui avait été abbesse au treizième siècle et dont la dalle funéraire reproduisait plaisamment les formes rebondies, les traits égrillards et pétulants, la bouche sensuelle. Puis j'allais m'asseoir sur un banc, me recueillir à l'ombre des cyprès. Je demeurais longtemps en ce décor unique, dans cette paix à la fois romantique et élyséenne, à goûter un ravissement très doux où les sensations s'affinaient en songes.

D'autres fois je goûtais un repos voluptueux et mélancolique le long des quais silencieux. J'y écoutais la douce sirvente qu'au passage les eaux du fleuve chantent à la ville amoureuse et, devant les longues perspectives, sous les beaux nuages modelés, je devinais présentes à mes côtés les ombres ravies de Claude et de Poussin, de Guardi et de Corot...

Conquis, assimilé, je me fis en deux semaines une âme de flâneur méridional. J'éprouvais maintenant la même promptitude que mes hôtes à m'exalter et à me duper. Je poursuivais toutes les chimères. L'endroit où, disait-on, les bohémiens s'assemblent pour élire leurs reines me devint sacré. Je recherchais d'une ardeur pareille les traces de la Belle Paule, de Rabelais et de Chateaubriand, de Vestrepin et de Chien-Caillou ! Volontiers, j'aurais fini par croire à la reine Pédauque, à Clémence Isaure, avec la même foi que ceux qui les inventèrent. A cheminer parmi tant de beauté, de grâce et d'allégresse, à m'imprégner du sensualisme de tout un peuple, à partager sa fièvre du plaisir, j'éprouvais une jouissance indicible. Que je fusse enivré de sublime ou amusé par des riens, mon lyrisme se maintenait au même diapason. Par les soirées brûlantes, le long des rues solitaires, je ne me lassais pas d'entendre à l'orée des couloirs le trépidant concert des grillons, tapis sous une feuille de salade, dans leurs cages bariolées. Je rentrais enfin à mon hôtel jetant aux fantômes lunaires les déclamations du Parnasse finissant. Je m'endormais à la rumeur confuse et lointaine du Bazacle, et quelle joie, le matin, de me trouver éveillé par le cri dolent du chiffonnier, le *peilharot*, me rappelant au bonheur d'être encore au pays du Gay-Savoir !

On reconnaît l'amour à ces transports enfantins. On les comprendra : Toulouse était alors la capitale d'Adrien Hébrard et d'Émile Pouvillon, et c'est sous leurs incomparables auspices que j'apprenais son humeur et sa poésie. Et puis, Toulouse n'est-elle pas le décor même de la jeunesse?

*
* *

Des années passèrent et je renouvelais mes pèlerinages à la terre d'Oc, à la noblesse de ses falaises automnales qui sentent l'alberge chaude et la figue trop mûre. C'était sous le règne de l'école romanisante. A Moissac, à Saint-Antonin, sous les futaies de la Grésigne, nous devisions au passage, mon admirable maître Émile Pouvillon et moi, avec Jean Moréas se reposant de ses envolées attiques au murmure des vibrations virgiliennes, avec Raymond de la Tailhède que le poète des *Stances* saluait de la phrase de Ronsard : « Il est rempli de fureur et de divinité ! » C'est assez dire que

de la superbe Toulouse je continuais à honorer surtout les paysages au pastel et à la sanguine. Je persistais à ignorer son génie.

Je suis revenu à elle beaucoup plus tard, à une date tragique, pour y garder loin de l'ennemi nos trésors nationaux. De l'ancienne maison conventuelle où l'on m'installa, de l'enclos aux allées de bréviaire, j'ai pu voir pendant plusieurs années cruelles les toits de Saint-Sernin se vêtir tour à tour et selon les saisons, de violiers d'or, de valérianes pourpres et de jaunes épervières.

Afin d'atténuer mes angoisses, de moins penser à l'atroce agonie que loin de moi subissait mon cher Reims natal, je m'enfonçais dans ces rues où ma jeunesse avait si heureusement flâné. Hélas ! je ne la rencontrais jamais aux carrefours et il me semblait qu'il y avait moins de soleil sur Toulouse. Quand je parvenais à éloigner de mon esprit la tragédie présente, d'autres tristesses aussitôt s'offraient à moi. Engendrés par le décor, de douloureux souvenirs me visitaient. Mes maîtres bien-aimés n'étaient plus là ! Et lorsque j'errais solitaire sur les quais, rien ne m'intéressait, ne m'apaisait, ni le tourbillon des mouettes au-dessus de la prairie des Filtres, ni la coupole florentine de La Grave, ni les profils du plus beau pont de France. Un seul détail parvenait à me distraire et c'était, sur la façade de l'Hôtel-Dieu, la fenêtre de « cette chambre au bord du fleuve » où vingt-cinq ans auparavant était mort, dans la fleur de son âge, notre Jules Tellier...

Je résolus alors, pour remplir mes heures, d'étudier Toulouse et son hégémonie artistique, de suivre à travers les siècles l'évolution de ses tendances et de son esprit créateur. L'archéologie, l'attention soutenue qu'elle requiert, ses minuties, ses subtilités, convenaient à mon arrière-saison.

Pour se bien diriger dans Toulouse, il convient de faire au préalable l'ascension d'une des nombreuses tours qui la dominent. Je me rendais fréquemment à l'hôtel d'Assezat, et de sa lanterne je plongeais sur l'immense plaine des toits. C'est un spectacle que j'affectionne entre tous, dans les vieilles villes. Séparés par les crevasses sinueuses des rues, creusés par les abîmes des cours, leurs enchevêtrements imprévus dégagent un pittoresque indéfinissable. Baudelaire a célébré le mystère des fenêtres : les toits ont, eux aussi, des visages humains, pleins de silence et d'énigmes. J'ai aimé jadis les

toits aigus d'ardoises dessinés par Albert Dürer. Je préfère maintenant les champs de tuiles méridionales avec leurs éclairages contrariés, le peuple bizarre de leurs cheminées en poteries, et qui s'étendent tels des damiers de cultures où chantent les gammes des trèfles et des coquelicots, des origans et des marjolaines. Sous les fumées vivantes et diverses des lucarnes clignent leurs yeux qui miroitent comme des flaques et, de loin en loin, la cime d'un micocoulier centenaire s'étale, se modèle ainsi qu'un boqueteau au milieu des guérets. De mon observatoire, j'arrivais à repérer tant d'édifices ignorés que dénonçaient une flèche, un donjon, un campanile : *Tolosa urrita*, disent les anciennes chroniques.

Dans mes inspections quotidiennes j'avais, au surplus, l'aubaine inappréciable d'être accompagné par des pilotes infiniment avisés et subtils, par les plus pieux enfants de Toulouse, le regretté, l'enthousiaste Émile Cartailhac, mon savant ami M. le chanoine Auriol, mon très cher Henry Rachou. Chacun d'eux m'entraînait selon ses préférences. Ensemble donc, comme jadis Sainte-Beuve et Louis Boulanger :

Nous allions admirant portails, clochers et tours,
Et les vieilles maisons dans les arrière-cours.

Et comme Sainte-Beuve j'y trouvais mes consolations. Un matin nous explorions une impasse, où par-dessus le mur se penchait la fleur du magnolia ; le lendemain une crypte, un en-feu nous sollicitaient ; le surlendemain, pour y admirer la margelle d'un puits, nous pénétrions dans quelque noble demeure sur le seuil de laquelle un pawlonia égrappait ses violettes corolles...

Sans insister sur les réflexions que m'inspirèrent mes courses, je tiens à dire quel fut désormais mon culte pour le génie obstiné de Toulouse : dès l'origine, dès la période monastique et féodale (puisque rien ne subsiste des vestiges antiques), il se manifeste vigoureux et autoritaire, passionné d'équilibre et de clarté, profondément latin. Il a hérité l'ampleur et la superbe romaines. Dans son ambition d'affirmer sa force, dans son appétit du grandiose, il n'oublie jamais son amour des symétries parfaites, des proportions maîtresses. Il n'en demeure pas moins très personnel car il est à la fois élégant, réfléchi et farouche. Une sobriété majes-

tueuse dans sa décoration et dans ses lignes, un rythme grave et prolongé dans ses harmonies...

Religieux, catholique, fanatique, à aucun moment on ne relève chez lui la moindre trace de mysticisme. Il ignore, il tient à ignorer les élans, les audaces et les rêves des pays du Nord. Ce méridional laisse les chimères aux provinces brumeuses. Ses inspirations, il les demande à l'humanité, à la vie, à la nature ; il a la passion du réel. On a remarqué avec ingéniosité que certains de ses édifices faisaient songer aux tragiques architectures calcaires du Causse. La vérité, c'est que tous sont merveilleusement conçus pour le décor et la région, adaptés, appropriés au climat, à la lumière et au ciel. Tous expriment les idées locales du temps, tous racontent l'histoire languedocienne du moyen âge. A noter cependant que partout dans les monuments règne un ordre austère, que partout l'esprit anarchique, l'esprit albigeois est absent.

Tel m'est apparu l'art toulousain à ses débuts en son originalité splendide. Mais alors que tant de métropoles innovent durant le règne d'un style et puis se fatiguent et se taisent, Toulouse a continué de découvrir des formes nouvelles de la beauté. Jamais imagination provinciale ne fut plus intrépide et plus fertile.

*
* *

Essayons de résumer le bilan de tout ce qui lui appartient en propre, la somme de ses trouvailles, de ses interprétations, de ses développements, où elle témoigne de tant de puissance, de fantaisie raisonnée et de goût.

La merveille du Midi, Saint-Sernin, fait partie d'une série de grandes églises qui jalonnaient les routes de pèlerinages de Saint-Martin de Tours à Saint-Jacques de Compostelle en passant par Saint-Martial de Limoges et Sainte-Foy de Conques d'où dérivent les types auvergnats. Rappelez-vous Notre-Dame du Port, Saint-Nectaire, Orcival, et reconnaissez que l'Auvergne revendique à tort ces longues perspectives, ce chevet et surtout ce transept, ineffable chef-d'œuvre de logique et de lumière où l'âme éprouve un sentiment de plénitude que seules engendrent la beauté, la poésie parfaites. De telles merveilles ne pouvaient s'épanouir que sur la terre d'Occitanie. Ernest Roschach a eu raison d'écrire :

« L'insigne basilique Saint-Sernin, c'est Toulouse même dans sa personnification la plus complète et la plus éloquente. »

La cathédrale Saint-Étienne n'est pas moins fille du sol. L'immense voûte unique de l'évêque Izarn, si hardie, si pathétique, servira désormais de modèle à toutes les églises du Languedoc. Quant aux Jacobins, leur double nef est un des miracles du moyen âge avec ses dix-huit nervures qui viennent se réunir au pilier de l'abside pour y dessiner une fleur prodigieuse. Leur clocher, le plus achevé, le plus imposant de la ville, avec ses quatre étages octogones, ses fenêtres géminées aux pointes aiguës, restera le prototype de tous les clochers « toulousains » de la région. Nous le retrouvons dans le Quercy, en Gascogne, en Ariège. Et c'est son double qui, à Montauban, fuse au-dessus de l'antique cité huguenote et mire son rouge profil dans les flots rouges du Tarn. Et Toulouse inaugure à Notre-Dame du Taur ces frontispices d'églises dont les ouvertures mitrées découpent l'outremer du ciel dans le cadre mauve des briques. Ce sont eux qui, pareils à des bijoux espagnols, pareront de diadèmes les charmes paysans des humbles paroisses du Lauraguais, du comté de Foix, du Comminges. Toulouse, enfin, a eu la première l'idée de ces mirandes qui déploient sous les corniches des maisons leurs petites baies, leurs arcatures ingénues et délicates : tout le midi de la France les imitera.

Même prodigalité vis-à-vis de la sculpture. Entrons au musée des Augustins, le plus national de France, a dit Montalembert, et recueillons-nous devant ces chapiteaux et ces fragments de la Daurade et de Saint-Étienne. La vie de sainte Marie l'Égyptienne, l'histoire de la mort de saint Jean, les scènes de la Passion sont les incomparables chefs-d'œuvre de l'art au douzième siècle.

On s'est évertué à dégager les caractères qui distinguent les principaux ateliers clunisiens, au premier rang desquels figurent et Moissac et Toulouse. On a confronté les spécimens les plus typiques du Languedoc et de la Bourgogne. On a discuté sans parvenir à se convaincre de l'antériorité possible des uns sur les autres. Et, quand il s'est agi d'énoncer les différences d'expression et d'exécution, on a relevé des nuances si fugitives qu'elles ne se pouvaient guère préciser. C'est l'allure générale qu'il faut interroger. Sans prendre parti dans les querelles de priorité, j'estime que les Bour-

guignons possèdent plus de noblesse, d'énergie et de mystère, tandis que les compositions méridionales manifestent une finesse, une distinction prépondérantes et aussi une virtuosité de mouvements inconnue partout ailleurs à cette époque. Elles l'emportent enfin par l'interprétation simple et poétique de la vie quotidienne, par la grâce des attitudes et des gestes, par le beau rythme de leurs draperies flottantes. Dans ses grandes périodes, l'art local unit volontiers une sculpture extrêmement délicate à une architecture toute de calcul et de sobriété.

J'ajoute que le musée des Augustins consacre la supériorité des Toulousains dans la composition ornementale. Les motifs transmis par les étoffes d'Asie Mineure, ils les ont développés avec une liberté, une verve maîtresse. Personne comme eux n'a modelé le bestiaire oriental. Toulouse, au douzième siècle, est la capitale de l'art français. Toutes les plastiques, tous les rêves des peuples les plus lointains viennent s'amalgamer, s'épurer dans le creuset de son génie classique. Elle anime tout le pays. Pour lui arracher sa suprématie il faudra au siècle suivant la floraison soudaine d'un art du Nord uniquement hanté de traduire la pensée et la ferveur humaines, la vie intérieure, la sérénité planante, le suave recueillement des âmes. Idéal sublime, mais éphémère, et qui, au point de vue de l'éternelle poursuite du réel, marque une régression.

Aux époques gothiques la sculpture toulousaine produit des œuvres moins essentielles et qui sentent parfois l'étranger. Cependant le type si ingénu et si délicieux de la Vierge enfant qui gagnera au quinzième siècle toutes les provinces du Sud paraît bien avoir son origine dans cette charmante Notre-Dame de Grâce de Bruguières qui se trouve également aux Augustins. Considérez aussi la statue voisine de saint Georges adolescent et avouez que pendant tout le moyen âge l'antique cité fut fanatique de jeunesse.

Mais la Renaissance approche. Toulouse reconquiert une partie de son prestige. Elle est devenue heureuse et prospère. Or par un miracle qui ne pouvait se réaliser ailleurs, ses négociants enrichis, ses capitouls, ses parlementaires fastueux se vouent au culte de la poésie et de la beauté ! Et ils peuplent la métropole de demeures splendides où se retrouvent et s'affirment une fois de plus ses instincts, ses idées, ses volontés premières. Ces édifices, peu étudiés jus-

qu'ici, manifestent en réalité les mêmes tendances que les constructions monastiques d'autrefois, attestent la même originalité véhémente. Ils ne ressemblent ni aux palais florentins ou vénitiens, ni aux palais espagnols, ni à nos résidences royales, ni aux châteaux de Touraine, ni aux manoirs normands. Tout d'abord la prudence leur fait observer une crânerie rébarbative, une simplicité guerrière et féodale ; mais plus tard, avec l'adoucissement des mœurs, avec l'humanisme, ils s'apprivoisent et finissent, sous l'influence de Bachelier, dans la superposition des trois ordres. Au surplus tous se signalent par deux particularités nettement locales ; chacun d'eux possède une galerie couverte, une sorte de loggia de plusieurs arcatures dominant la cour intérieure, chacun d'eux possède une haute tour flanquée à hauteur de l'étage et jusqu'au faîte d'une fine échauguette qui renferme l'escalier. En même temps que la persistance des belles surfaces pleines, ces dispositions donnent au petit monument une silhouette solide et svelte.

Au cours des siècles de pouvoir absolu et centralisateur, alors que dépérit la personnalité de nos grandes régions et que chez elles les lignes, les couleurs, les cadences du terroir cessent d'enchanter l'imagination des artisans, Toulouse, presque seule avec Aix-en-Provence, avec Nancy qui n'est pas encore politiquement française, essaie de s'affranchir du despotisme de Paris et de Versailles, de conserver la pureté de ses traits. Elle se débat et, pour mieux résister à l'emprise, elle va même jusqu'à écouter les conseils que, par-dessus les monts lui donne l'Espagne, affétée et précieuse, chevaleresque et galante. Un instant ses ouvriers se plaisent à compliquer leurs motifs, leurs coquilles et leurs spirales. Mais dès la fin du règne de Louis XV et sans doute grâce à l'enseignement de ses nouvelles écoles de dessin, elle revient encore une fois à ses dogmes et construit de beaux hôtels patriciens. Des corbeilles de fleurs et de fruits en terre cuite couronnent les pilastres de l'entrée, adoucissent d'un charme agreste la solennité des portiques. Flanquées de pavillons à balustres, discrètement enrichies de guirlandes, de postes et de flots grecs, les façades, au fond des cours, s'étalent avec un apparât de bon aloi, une dignité souriante. Le luxe suprême de ces demeures réside dans leurs magnifiques ferronneries d'une somptuosité à la fois si complexe et si pure, d'une exécution si caractéristique, si ferme et

si grasse qu'elles ne connaissent pas de rivales. Tous les modèles des serruriers parisiens ou espagnols, à côté d'elles apparaissent fluets et débiles. Ouvrés comme des bijoux signés des noms inoubliables d'Ortet et de Bosc, ces balcons, ces grilles, ces rampes sont des parures de la France.

Toulouse, vers le même temps, a conçu des édifices religieux et hospitaliers d'un type singulièrement approprié et d'une crâne ordonnance. Hélas! leur nudité si imposante n'est pas toujours comprise du vulgaire. Par le dessin de ses hautes fenêtres, par la saisissante proportion des vides et des pleins, la façade rose de l'Hôtel-Dieu, dominant la Garonne, ajoute à la majesté du décor.

Enfin, manifestation suprême de son génie, au seuil du dernier siècle Toulouse se crée de toutes pièces une architecture privée éminemment personnelle, longtemps florissante et renouvelée, et qui n'est pas un de ses moindres attraits. Elle interprète, elle enrichit, elle amalgame le style Empire, le style Percier-Fontaine, le style Restauration. Et dans les divers quartiers elle élève des habitations nouvelles qui s'harmonisent heureusement avec les maisons d'autrefois. La frigidité des lignes égyptiennes et néo-romaines, la raideur autoritaire des profils s'y atténuent et disparaissent grâce à la décoration infiniment adroite des corniches et des frises exécutées en briques sculptées sous l'impulsion maîtresse de l'architecte Virbent.

N'oublions pas enfin que vers 1750 naît à Toulouse un très grand sculpteur dont le nom est injustement oublié. Élève de son compatriote Marc Arcis, François Lucas, le premier, ose dédaigner les grâces soufflées et mignardes du dix-huitième siècle. Ce fier isolé apparaît en son temps comme un superbe mainteneur de la statuaire antique. Les Anges de Saint-Pierre sont une des gloires de la cité. Il n'est pas interdit de penser que l'alguière enfant, au catéchisme de sa paroisse, a reçu de ces nobles figures sa première révélation de la beauté.

Mais, on doit l'avouer sans détours, ce génie toulousain si direct, si mesuré, et qui a illuminé la civilisation méridionale, accuse vers le milieu et la fin du dix-neuvième siècle une défaillance qui, trop souvent, l'a fait méjuger. La brillante Toulouse, cette grande dame jalouse de docte savoir, oublie tout à coup son élégance d'esprit, sa distinction royale. Sans choix, sans contrôle, elle s'abandonne à toutes les ins-

pirations captieuses qui viennent solliciter ses réserves d'illusion, déchaîner en elle une facilité vulgaire et néfaste. Elle se grise de mauvaise musique, elle s'enthousiasme pour la poésie grandiloquente, la pire de toutes. Dans la peinture et la sculpture elle est exclusivement séduite par le sujet et l'anecdote, la romance, les attitudes théâtrales. A cette passionnée du réel et du lyrisme jaillissant, la vie, l'humanité n'apparaissent plus qu'à travers les mensonges de la scène, les grimaces de la prima donna et du ténor. En art elle déclame dans la rhétorique des comices, gesticule et se complaît aux roulades. Jamais elle n'a produit avec cette exubérance, jamais ses conceptions ne furent plus gonflées et plus trompeuses... C'est le temps où, entre autres pauvres choses, elle érige cette humiliante façade de son École des Beaux-Arts. Et c'est aussi le temps où, sous les prétextes les plus bassement utilitaires, dans une rage sadique de destruction, elle s'acharne contre ses antiques splendeurs au point d'être provisoirement appelée la capitale du Vandalisme.

Et cependant, même de cette période, certaines œuvres doivent subsister ; les décorations frémissantes d'Henri Martin pour le Capitole, le *Tarcisius* et le *La Rochejaquelain* de Falguière se sont chargés de transmettre l'éternel flambeau.

Mais la décadence ne fut pas durable et, revenue au fervent amour de son passé, Toulouse s'est déjà reconquise. Elle essaie maintenant de se défendre contre la horde sacrilège des ingénieurs et des urbanistes. Et, grâce aux efforts d'animateurs passionnés, toute une génération ardente et inquiète d'héritiers de la race travaille à cette heure dans ses ateliers. Visitée par ses nobles enfants, les Aristide Maillol, les Émile Bourdelle, les Henri Martin, les Pierre Laprade, la grande Occitanie ressuscite à son ancien prestige. D'ailleurs le culte sacré des Muses n'a-t-il pas été définitivement restauré dans la « Tholose bien apprise » de Joachim du Bellay, par Déodat de Séverac qui fut l'un des rénovateurs de notre musique, par Tristan Derême et Marc Lafargue, princes de la fantaisie et du lyrisme français?

Pol Neveux.

Le roman de François Villon[1]

X

La semonce du prévôt fut terrible, mais François y gagna d'être admis par Ambroise de Loré à ses réceptions et de se lier d'amitié avec de riches jeunes gens, qui le formèrent à de plus belles manières. La fréquentation du subtil Jean Raguier lui fut très profitable. François connut encore chez Ambroise de Loré le brillant amuseur qu'était Jean Chappelain, sergent de la douzaine, et quelques-uns de ces messieurs de la prison du Châtelet qui, comme maître Garnier, Jean Mautaint, Nicolas Rosnel, jouissaient et tiraient profit de la faveur du prévôt. C'était des personnages figés, très importants, qui savaient parler aux dames sur un ton si badin qu'il donnait à François l'ambition de s'exprimer ainsi durant des heures pour charmer les amies d'Ambroise de Loré, car, pârmi celles-ci, l'une, qu'on appelait Marthe, l'avait conquis presque instantanément. Elle avait une fraîcheur et un éclat éblouissants, et ses succès ne la rendaient ni fière ni trop hardie.

(1) Copyright 1926 by Plon-Nourrit. — Voir *la Revue universelle* des 15 avril, 1er et 15 mai 1926.

François, ne la courtisant point, mais la dévorant du regard, Marthe s'aperçut de sa présence et lui sut gré de ne point agir vis-à-vis d'elle comme on l'avait habituée. Pourtant il l'agaçait avec ses airs baroques ; il la portait à rire. C'était là ce mauvais garçon ! Marthe en connaissait d'autres, plus gais, plus séduisants, tel Pernet de la Barre par exemple qui, ayant pour attribution au Châtelet la surveillance des filles, ne se gênait nullement pour raconter ses aventures et vous les faire accroire. Ce Pernet était drôle, il avait de l'esprit, tandis qu'en sa petite robe, François vraiment manquait par trop d'usage et semblait tout capon.

— Il est saisi dès qu'il vous voit, disait Pernet à Marthe, en lui désignant le poète ; il perd sa langue et n'a plus d'assurance...

— Mais ce n'est pas croyable. A ce point?...

— Je vous assure.

— Eh bien ! Menez-le-moi. Je ne veux pas que, par ma faute, il soit si déconfit !

François pensa rêver. Marthe l'accueillit de si bonne grâce qu'il fut d'abord un grand moment à l'admirer, puis il se dégela et répondit à sa façon qui était vive et pittoresque pour un pareil milieu. Pernet excitait sa verve. Marthe lui souriait et bientôt, entre eux trois, une sorte de camaraderie s'établit secrètement dont ils se sentirent enchantés.

— Il n'est point sot, estimait la jeune fille, ni vulgaire.

Et lorsqu'elle en parlait à Pernet, celui-ci, qui connaissait parfaitement l'existence du poète, déclarait :

— Oh ! oh ! Il vous étonnera.

A deux ou trois reprises, Marthe et François se croisant dans Paris, eurent plaisir à se saluer. François rougissait, se troublait, mais la jeune fille n'avait point l'air de s'en apercevoir. Quelquefois, Pernet de la Barre accompagnait Marthe à la promenade et François se joignait à eux. Ils allaient jusqu'au cimetière des Innocents, devisant, écoutant le prêche ou regardant, sous les arceaux, des peintures saisissantes. L'endroit n'était point trop macabre. Sur les tombes, des libraires, de petits merciers, étalaient leur camelote. Des marchandes d'échaudés, d'oublies, de gaufres, de craquelins, vous hélaient et bien qu'entre ces longs charniers où pourrissaient les morts, la terre herbeuse et grasse rap-

pelât à chacun son humaine condition, on rencontrait moins de pleureurs que de galants avec leurs dames ou de fillettes qui, sous prétexte de vendre aux passants de la lingerie, les attiraient chez elles pour un commerce très différent.

— Voyez, s'exclamait François en s'arrêtant devant la danse macabre qui déroulait sa longue fresque aux personnages rongés par les vers et à demi putréfiés, il est excellent de connaître comme nous serons tous afin de nous ébattre auparavant, et de nous divertir.

Il décrivait l'entassement hideux qu'au-dessus de leurs têtes, dans les greniers du cloître, les fossoyeurs faisaient des débris qu'ils retiraient du trou pour laisser place à d'autres. Ces descriptions étaient affreuses et François, peu à peu, s'enfiévrant, traçait un tableau si sombre et horrifique des galetas surchargés d'ossements que Pernet de la Barre lui disait :

— Tu as donc quelque ennui que tu caches?

— Moi?

— Oh! non, faisait aussitôt Marthe. Quel ennui?

Elle jetait à François un long coup d'œil où il lisait une tendresse un peu triste et moqueuse, inquiète, déconcertée. Ah! qu'il en ressentait d'extase et en avait d'obligation à la délicate créature! Elle comprenait. Elle discernait fort bien, en tout ce qu'il disait, qu'il s'adressait à elle et combien il était sincère. Mais qu'espérer de Marthe! François se rendait compte que la Barre lui plaisait et depuis trop longtemps pour qu'il pût rien changer. Il avait la certitude qu'entre Marthe et Pernet une liaison, qu'ils n'avouaient ni l'un ni l'autre, existait. C'était cette certitude qui, le décourageant, inspirait à François des considérations absurdes devant les fresques des Innocents et l'animait d'une humeur si maussade qu'ensuite il se la reprochait. Mais quoi! Pouvait-il s'empêcher d'aimer Marthe? Dans sa petite chambre, où maintenant il travaillait, la nuit, à la chandelle, il était plein de sa suave présence. Il vivait avec elle, la cherchait, l'appelait, écrivait des poèmes, les déchirait, puis, à force de remettre chaque fois à plus tard une décision qui lui tenait au cœur, séchait sur pied et se dépérissait.

Il fit alors, chez la jeune fille, la connaissance d'une femme des plus curieuses, qui se nommait Catherine de Vaus-

selles et qui, moins belle que provocante, mais bien faite, attifée avec soin et fort suspecte dans l'amitié qu'elle prodiguait à Marthe, irrita grandement François. De prime abord, elle lui parut insupportable et il ne lui dit mot, mais bientôt il sentit que, Catherine lui faisant des avances, il devait se défendre, car bien qu'elle lui fût odieuse, il paraissait, par trop peut-être, l'intéresser.

Marthe, qui avait saisi tout ce manège, interrogeait François.

— Pourquoi la rebuter? demandait-elle. C'est une amie très sûre.

— C'est que, disait François, tourné comme je le suis, elle se moquera de moi.

— Mais pas du tout.

— Et si ce n'était pas à elle que vont mes seules pensées, répliquait le poète en regardant Marthe dans les yeux, que répondriez-vous?

— Je répondrais que vous avez grand tort.

Peut-être Marthe, en questionnant ainsi François, se faisait-elle la complice de Catherine de Vausselles, car celle-ci, survenant au moment opportun, entreprenait le poète et quelquefois, le soir, le priait de l'accompagner.

— Je n'habite pas très loin, disait-elle, mais je ne puis courir Paris, la nuit, toute seule sans risquer de me compromettre. Venez-vous?

François l'escortait en silence.

— Parlez, demandait la jeune femme. Vous aimez Marthe?

— Moi?

— Certainement. Pourquoi vous en défendre?

Puis elle riait et ajoutait :

— Hélas! Marthe n'est point libre.

— Libre d'aimer?

— Non. De sortir comme vous et moi.

— C'est vrai, observait le poète. Vous ne dépendez de personne.

— Absolument. Avouez qu'on pourrait m'envier.

— Certes!

— Et pourtant, reprenait Catherine, à quoi me sert-il d'être libre? A rien. Je suis tôt couchée, tôt levée. Je n'ai aucun plaisir.

Cette confidence plongeant François dans une confusion ridicule, la jeune femme constatait :

— Au moins, vous n'êtes pas bavard.

Puis, brusquement, lui souhaitant le bonsoir, elle le congédiait. Or, François, certain soir qu'on l'avait renvoyé un peu vite, revint sur ses pas et, lorgnant la fenêtre de la chambre qu'il pensait occupée par Catherine, se tint immobile dans la rue. Il y avait là-haut de la lumière, mais elle s'éteignit et, après un instant, l'huis s'entr'ouvrit pour laisser échapper une forme féminine que Villon reconnut.

— Hé, quoi ! s'écria-t-il en s'approchant de Catherine et en la saisissant, où allez-vous?

— Où bon me semble, lui fut-il répondu.

— Mais encore?

— Suivez-moi et vous le saurez

— Non, dit François. Vous suivre? Je n'en ai nulle envie.

— Eh bien alors, fit Catherine. Laissez donc que je parte.

Comme François la tenait, elle voulut se dégager, pensant qu'il n'insisterait point, mais il la serra davantage et déclara tout bas, entre les dents :

— Vous n'irez pas. Tant pis ! Je jure que non. Ne cherchez pas à échapper. Je vous garde.

— Si vous voulez, dit Catherine. Faites comme il vous plaira... quoique... me garder? En quel dessein?

François la prit plus près, l'attira et, sourdement :

— En dessein, répondit-il, de vous avoir à moi.

— Comment? s'étonna Catherine avec impertinence. Vous vous décideriez !

Il répliqua, honteux :

— C'est vous que j'aime et non pas Marthe. Écoutez, Catherine, je vous ai détestée pour vos façons et à présent, je ne sais plus. Qui alliez-vous joindre de ce pas?

— Mais... mon amant.

— Et qui est-il?

Catherine secoua la tête

— Toutes les nuits, demanda François, vous me jouiez ainsi?

— Vous jouer !... protesta la jeune femme. Ne soyez pas stupide, et lâchez-moi ! ordonna-t-elle après un bref silence. Voyons, vous me faites mal.

François hésita puis, desserrant lentement ses deux mains :

— Voilà, murmura-t-il à contre-cœur. J'obéis. Vous

pouvez à présent ou partir ou rester. Vous êtes libre.

— Oui, dit Catherine, qui se recula aussitôt. Je savais que vous m'écouteriez. C'est dommage... mais peut-être vaut-il mieux qu'il en soit de la sorte.

— Pourquoi?

— Parce qu'à demeurer en votre compagnie, il nous serait certainement arrivé quelque ennui.

Sur ces mots, se mettant à courir, Catherine disparut avant que, revenu de sa surprise, François eût eu le temps de lui barrer la route.

— Ha! se dit l'écolier, j'apprends avec celle-ci plus qu'avec d'autres ce que valent les femmes. Quand on les tient, c'est folie d'écouter leurs paroles.

Il était furieux d'avoir été bafoué et se jurait de revoir Catherine afin de lui prouver qu'il avait su tirer profit de la leçon. Mais Catherine n'eut garde de se montrer. Vainement François l'attendit plusieurs nuits à la porte de sa maison, faisant les cent pas dans la rue et traînant comme une âme en peine. Il regardait à droite, à gauche, dressant l'oreille au moindre bruit, levait les yeux vers la façade, puis, à l'aube, s'en allait transi n'ayant rien découvert qui eût pu l'éclairer. Un froid vif de novembre transperçait l'écolier, le glaçait et la pluie morne qui tombait durant ses longues heures de faction, le mouillait jusqu'aux os. Dans cette rue étroite où la bise s'engouffrait et soufflait aigrement, François se morfondait, lorsqu'un soir il fut tiré de ses réflexions par une galopade éperdue. C'étaient des écoliers. Ils accouraient, portant des bâtons et des armes dont ils frappaient les auvents des boutiques et se hâtant, ils dévalaient à toutes jambes, en hurlant et criant.

— Où allez-vous? leur demanda François.

Ils répondirent :

— On nous a pris la borne du Pet au Diable et nous l'allons reprendre.

— Mais qui?

— Maître Bezon du Châtelet.

— Oh! fit François, à vous mesurer à cet homme, vous risquez qu'il vous garde.

— Nous sommes armés, répondit un très jeune garçon.

— Et la borne est placée au Palais de Justice, fit un autre, rien n'est plus facile que de l'en enlever.

— Vous croyez?

— Certainement.

— Alors, bonne chance ! leur dit François et loin de les accompagner il reprit par la rue son stupide va-et-vient.

Marthe, qu'il mit au courant de sa passion pour Catherine, s'en amusa beaucoup. Elle fit mine de le plaindre puis, comme elle était femme, l'informa que Catherine n'avait voulu que l'éprouver avant de lui appartenir.

Dans Paris, à présent soit aux Innocents, soit aux buttes Notre-Dame où, d'habitude, on se rendait l'après-midi voir les archers s'exercer au tir et les joueurs de soule frapper la balle avec leurs bâtons, François erra à la recherche de Catherine. Il observait les gens, avec tristesse, se demandant pourquoi la jeune femme ne se rendait plus à la promenade. Il faisait pourtant bon sortir par ces jours de printemps encore frais que le soleil chauffait. Sur les toits des maisons, la lumière vernissait l'ardoise et le ciel était bleu, de ce bleu des pervenches un peu mauve, et voilé de vapeurs qui, vers le soir, s'accumulaient. Parfois Marthe et Pernet, trouvant François tout seul assis sur une borne derrière le cloître, s'approchaient, devisaient un moment avec lui. Parfois, des fillettes qui le reconnaissaient, souriaient en passant, l'appelaient, le raillaient de son air maussade et il les laissait rire, sans répondre, lointain, préoccupé.

Antoine, lui-même, que ce soleil attirait quand il allait en course jusqu'en ces lieux peuplés d'oisifs d'où l'on découvrait l'eau vive et brillante de la Seine, ses berges vertes et les maisons flanquant la place de Grève de leurs façades de toutes couleurs, n'avait plus sur François l'influence de jadis. S'il s'arrêtait et s'informait complaisamment de sa santé, l'écolier se taisait ou, secouant la tête, feignait de suivre les allées et venues des archers sur le pré, tirant leurs flèches contre un haut mât surmonté d'un bouquet.

— Tu as perdu l'esprit, disait Antoine, qui ne comprenait pas qu'on pût ainsi gâcher son temps. Viens avec moi. J'ai fait rentrer du vin d'Anjou.

— Et Margot? questionnait François. Elle m'enverrait baigner.

— Non pas ! Elle t'a toujours en bonne ; elle pense à toi. Dernièrement, lorsque avec le très noble Pernet de la Barre et la dame qu'il accompagnait vous êtes passés, tous trois,

devant l'hôtel, Margot te voulait faire signe. C'est pourtant vrai. J'ai dû l'en empêcher.

— Mais pourquoi me faire signe?

— Elle est jalouse, dit Antoine, qui prit une mine de circonstance et roula dans ses doigts le bord de son gros tablier. Je le sais. Tout ce jour-là, elle n'a fait que gronder. Ha! tu vois. Je t'apprends ce qui est. Viens donc! au lieu de te morfondre, planté devant ces maladroits et paresseux tireurs à l'arc qui nous coûtent de l'impôt, amène-toi. Tu seras reçu comme personne. Hé bien? Te décides-tu?

— Pas encore, répondit François.

Cependant, il se mit brusquement debout car, dans la foule, une femme qu'il nomma à Antoine s'avançait.

— Quoi? fit Antoine, c'est pour cela que tu étais ici?

— Oui, répliqua François, d'un ton aigre. Va-t'en maintenant.

— Elle n'est point belle.

— Elle est mieux, dit François.

— Peut-être!

— Qu'en sais-tu?

— Je sais, dit lentement Antoine, qu'attifée de la sorte, une femme vous trompe par l'apparence. As-tu perdu l'esprit? ou bien n'as-tu plus d'yeux pour voir? Elle a le nez tordu, des grands pieds. Elle est sèche. Eh! François, réfléchis. Et viens...

François le repoussa.

— Viens, répéta Antoine.

— Non

— Tu ne veux pas?

— Ote-toi d'ici, fit François en se précipitant au-devant de Catherine de Vausselles.

Or, Catherine n'était pas seule et le salut qu'elle rendit à l'écolier lui parut froid et réservé, au point que Catherine elle-même s'en aperçut, sourit et demanda :

— Me gardez-vous toujours rancune?

— Point, répondit François.

— Ah! je le pensais, dit-elle négligemment. Car de ne plus vous voir, j'en déduisais que vous étiez fâché...

François la contempla. Elle était vêtue d'une longue robe aux manches très ajustées et bordées d'une étroite bande de fourrure qui, entourant également l'échancrure du corsage, faisait valoir l'éclat délicat de sa gorge.

— Fâché ! j'aurais pu l'être, reprit François qui se troublait.

Catherine lui prenant la main et la pressant s'écria :

— Je vous défends de me juger si mal !

Puis, afin d'expliquer son geste, elle attira François vers ses amis et le leur présenta.

— Oh ! nous nous connaissons, dit l'un qui fréquentait chez Ambroise de Loré et appartenait, comme la plupart des élégants fils de famille qu'on y trouvait, à la garde du prévôt. Monsieur écrit des vers.

Un autre fit courtoisement :

— De très beaux vers.

François dut s'incliner.

— Oui, dit un troisième personnage qui n'était point rasé, certaine ballade de la grosse Margot a répandu le nom de son auteur.

C'était un prêtre ; il ajouta, s'adressant à Catherine :

— Mais c'est une ballade ordurière et cynique.

En même temps, il regardait la main de l'écolier que la jeune femme tenait toujours dans l'une des siennes et l'expression de son visage se crispait, devenait presque dure et haineuse.

— Ah ! il vous semble ?

— Parfaitement, dit-il. Pour célébrer la grosse Margot qui a près d'ici son hôtel, monsieur — il désigna François — n'aura rien négligé.

François sourit.

— Monsieur, lui déclara Sermoise avec courroux, cessez de rire ou je m'en vais.

— Sermoise ! appela Catherine.

— Eh ! non, répondit-il. C'est votre faute, vous le flattez pour qu'il se gausse de moi. Et cela vous amuse. Bien, bien. Je sais ce qui me reste à faire. Adieu !

— Mais, dit François... Tout de bon, vous partez ?

— Oh ! nous nous reverrons, fronda Sermoise, qui tourna les talons et s'en fut en colère.

Ce départ réjouit grandement les amis de Catherine et François, qui en était cause, triompha.

— Il a le caractère mal fait, dit-il, par allusion au prêtre. A-t-on idée de se fâcher si fort ! C'est un niais.

Et, tout fier du succès qu'il avait remporté, il se croyait déjà des droits sur Catherine, quand celle-ci, prenant le

bras d'un des deux jeunes gens qui l'escortaient, murmura :

— Menez-moi, s'il vous plaît, Robert, vers les joueurs de soule. Je veux les voir de près, puis nous irons le long de l'eau.

François suivit. Il n'avait d'yeux que pour la façon désinvolte dont elle s'appuyait au bras de ce rival. Était-ce pour l'irriter? François la détesta. Il se reprocha de l'aimer et surtout de supporter qu'elle le bravât avec cette impudence. Il souffrait. Il avait envie de s'enfuir, à son tour, sans saluer personne, de s'en aller loin de cette femme qui, trouvant un malin plaisir à lui montrer qu'il n'était rien pour elle, riait des mille fadaises que débitait Robert, se pâmait, minaudait, poussait de petits cris.

Ah! que cette promenade devint odieuse à François! Il cessa d'avancer, attendit, rebroussa lentement chemin, tête basse. Pourtant, autour de lui, des couples flânaient et folâtraient sur l'herbe. Des fillettes souriaient aux galants, les épiaient, quêtaient la chance. Dans l'air pur, on entendait le choc des balles que frappaient les joueurs et quelquefois, très nettement, le ronflement des flèches que les archers tiraient. Des pigeons, par le pré, se posaient par deux ou s'envolaient avec de mécaniques battements d'ailes. L'eau du fleuve s'étalait. Les marchands de craquelins et de gaufres appelaient les clients et le soleil qui déclinait répandait sur la foule, les hautes tours de Notre-Dame, les façades et les toits des maisons, une lumière cuivrée que rosissait le soir.

— Antoine avait raison, se dit François avec un douloureux sourire : je suis puni de ne l'avoir point cru. Mais quoi! Pouvais-je m'attendre à tant de perfidie?

Arrivé près du cloître, l'écolier malgré lui se retourna et, cherchant Catherine dans la foule, il l'aperçut assise au loin, sur le pli de sa robe, entre les deux jeunes gens. Aussitôt la vue de François se brouilla. Il obliqua à gauche, fit quelques pas et se trouva devant l'hôtel de la grosse Margot.

— Eh bien, lui dit Antoine qui prenait l'air sur le pas de la porte, te voilà de retour?

— Oui, répondit François.

— Entre donc! fit le tenancier.

Il héla Margot et celle-ci alla vers le poète et le prit par le bras.

— Que veux-tu? interrogea François.

— Rien, dit Margot, sieds-toi. Allons, là. Sieds-toi. Te reconnais-tu?

Il remua la tête affirmativement et murmura :

— C'est ma faute. Je n'aurais pas dû te quitter.

Puis, découvrant Colette et Jeanneton qui buvaient à une table, il leur adressa discrètement le bonjour et, à voix basse, il questionna Margot au sujet de Colin.

— Oh ! il est loin de Paris, dit Margot.

— Et Régnier?

— Régnier? Il vient toujours.

— Bon, observa François. Au moins lui, sait ce qu'il désire, tandis que moi...

L'odeur du vin qui montait de la cave, où Antoine était descendu, le ranima. Il regarda Margot, bâilla, se passa sur le front une main lourde, soupira et brusquement, comme s'il fût enfin revenu d'un grand rêve :

— Je me sens mieux, balbutia-t-il. Voici que je renais. Tout est bien à sa place et tu es là, Margot, à mon côté, comme autrefois..

Il éprouvait un sentiment étrange et, petit à petit, le décor de la salle et la présence, dans cette salle, des fillettes, d'Antoine, de son ancienne maîtresse, lui rappelaient mille souvenirs qu'il croyait perdus. Une émotion soudaine lui mit des larmes aux yeux. Mais il se ressaisit et, comme le tenancier déposait sur la table un pot de son fameux Anjou, François lui proposa :

— Tu boiras avec nous, Antoine?

Antoine ne se fit pas prier et, poliment, disant merci à l'écolier qui le servait, il approcha son verre du sien, trinqua, claqua la langue.

— Oui, constata François après l'avoir goûté, quel vin ! Il vous console des femmes.

Margot hocha la tête et dit :

— Cela dépend desquelles.

— C'est vrai, constata l'écolier. Il y a femme et femme.

Et, par plaisanterie, avisant une sordide créature, aux traits flétris et comme rongés, qui depuis un moment se tenait debout près de la porte et n'osait avancer, il lui fit signe et s'écria :

— Celle-ci va nous répondre.

— Bah ! dit Margot, elle en sait plus que nous.

— Qui est-ce?

— Mais tu la connais bien. C'est Magdelaine qui fut heaulmière. Du moins, elle le prétend !

La vieille femme s'approcha timidement de la table. François se mit à rire.

— Que vaut, demanda-t-il, la meilleure des femmes?

— Autant qu'un homme.

— Et autrement?

— Elle ne vaut rien, dit la vieille, quand l'âge l'a prise et faite comme je suis. Vois plutôt ! C'est pitié... Et ne ris pas, petit, car si je parle ainsi et me plains à tous d'être pauvre, sèche, maigre, menue quand fus si belle au temps passé, et m'aimais d'être belle, qu'en reste-t-il?

— Oui, railla François, bien peu.

— Moins encore, fit la vieille en gémissant. Moins que moins... rien autant dire. Ah ! tu es là, joyeux, et moi, qui t'aurais jadis pris comme je prenais clercs, marchands, gens d'église et les autres, que puis-je? Pourtant, j'ai eu pareil à toi un homme, mais il est mort passé trente ans. Entends-tu? Il me moquait. Il me battait. Ha ! tous les hommes sont faits de même.

— Des fois ! grogna Antoine. Eh ! la vieille, tu radotes.

— Laisse, dit François.

La malheureuse grimaça un sourire, puis, comme Antoine dégoûté se levait et allait au-devant d'un client vers lequel s'empressaient les fillettes :

— Ah ! ah ! débita-t-elle très vite. Donne-moi, petit... Donne tant que le gros n'est pas là. J'irai manger.

Mais Margot se fâchant répondit :

— Manger? Tu penses ! C'est se saouler... qu'elle veut... avec tes sous !

Et elle chassa la vieille après que François, en cachette, lui eut glissé dessous la table le peu d'argent qu'il possédait.

XI

Durant plusieurs semaines, pour oublier Catherine dont il se sentait amoureux, François reprit chez la grosse Margot ses habitudes et chacun en parut enchanté, mais il n'avait plus son entrain de jadis. On le voyait arriver à la nuit, s'asseoir, se tenir le menton dans la main et ne trouver de goût ni de plaisir à rien. Marthe, elle-même, lui paraissait sans agrément. Il n'alla plus chez elle. Quant aux récep-

tions d'Ambroise de Loré, il y renonça par dépit, car à la seule pensée de se montrer en ses habits de clerc parmi tant de riches jeunes gens, il prenait de l'humeur et n'osait plus se regarder. Tout le jour, enfermé chez son oncle, l'infortuné François se désolait et, par moment, las de sa triste vie, recherchait dans l'étude une consolation, mais les livres ne lui étaient d'aucun secours. Quand il avait le jour entier peiné dessus, il fallait qu'il joignît Margot, qu'il s'acoquinât davantage et éprouvât le sentiment de sa dégradation. Plus il la fréquentait, plus il sentait sa déchéance. Cependant, comment aurait-il fait sans cette fille pour s'interdire de penser à Catherine? Il n'avait pas le choix et force lui était, lorsqu'il observait tout pensif chez Margot les allées et venues et le manège des trois fillettes, de s'estimer heureux qu'on voulût bien de lui.

Avec les belles nuits de printemps, les fenêtres demeuraient ouvertes, derrière les volets clos, et les bruits de la rue pénétraient dans la salle aussi distinctement que si l'on eût été dehors. Tantôt le guet faisait sa ronde, tantôt un ivrogne passait en titubant ou c'était des galants qui donnaient une aubade lorsqu'un soir, vers minuit, Régnier accourut et, cognant au volet, exigea qu'on ouvrît. Il devait être avec des camarades, car on les entendit rire à plusieurs, frapper plus fort et appeler Antoine.

Jeanneton s'était levée. Elle répondit derrière la porte :

— Voilà. Voilà.

Mais, Antoine, au moment de glisser sa clef dans la serrure, se ravisa et demanda :

— Combien êtes-vous?

— Tudieu ! gronda Régnier. Dépêche ! Tu le verras toi-même.

— Non, fit Antoine. Je veux savoir.

— Ha ! la carogne ! dit une voix. Ouvriras-tu?

A cet instant éclata dans la rue une dispute très violente entre Régnier et les sergents du guet. Des coups furent échangés, mêlés à des cliquetis d'armes, à des cris étouffés. Puis des jurons, la chute d'un corps sur les pavés, d'autres coups plus rapides se succédèrent, tandis que Jeanneton, comme folle, répétait :

— Monsieur Antoine ! Monsieur Antoine ! Pour Dieu ! ayez pitié de moi. Ayez pitié ! Laissez entrer Régnier ! C'est lui ! Entendez-le. Il vous supplie.

François, l'oreille tendue, écoutait.

Jeanneton lui dit :

— Pourquoi ne m'aidez-vous, monsieur François?

— Hé ! répondit-il piteusement, mieux vaut d'abord qu'ils aient fini.

— Mais ils vont le tuer !

— Que non pas !

— Oh ! s'exclama la fille. Quelle lâcheté ! Vous craignez pour vous-même ! C'est bon ! Je dirai à Régnier l'homme que vous êtes. Oui, je le lui dirai. Il vous remerciera.

Mais la bagarre s'était brusquement terminée et il ne devait rester dehors que l'amoureux de Jeanneton, car il secoua de nouveau les volets, héla Antoine et le prévint qu'il le rosserait d'importance s'il ne lui donnait point immédiatement asile. La fureur paraissait l'étrangler. Il sacrait, tempêtait.

— Quoi ! dit-il, quasiment fou de rage en voyant le poète lui ouvrir. Tu étais là et tu n'es point venu?

— Il avait peur, expliqua Jeanneton.

— Toi, fit Régnier en la repoussant. Tout à l'heure.

Et, secouant sa main ensanglantée avant de l'essuyer contre ses vêtements, il ajouta :

— Peur? Ha ! Je vois, on peut compter sur toi.

— Régnier !

— Va ! riposta-t-il brutalement. Assez ! Je t'apprendrai. Je te...

Mais Régnier avait à l'épaule une blessure profonde par où le sang coulait et Jeanneton le fit asseoir afin qu'il ne remuât plus et se laissât panser.

— Ce n'est rien, dit Régnier.

— Et tes amis? questionna doucement Antoine, où sont-ils?

Margot qui, dans la rue, inspectait les dégâts que l'on avait pu faire, s'écria d'une voix nette :

— Ici ! allons, plus vite !

— Qu'y a-t-il? s'informa François.

Elle appela.

— Antoine ! Porte de l'eau. Il faut laver les marches.

— Voyons, Margot, lui dit François, je pourrais m'employer.

— Non, fit Margot.

— A cause?

— A cause du sang, dit-elle. Tu en aurais le cœur malade.

Et elle passa devant François qui, décontenancé, se baissa, ramassa sur le sol une dague et, ne sachant qu'en faire, s'attira cette remarque de Régnier :

— Attention, s'il vous plaît. Voici messire Villon qui nous veut tous pourfendre.

— A moins qu'il ne se blesse, observa Jeanneton.

François rougit, jeta la dague et regarda Régnier avec colère mais, comme chacun riait, il s'en alla, sans proférer un mot.

Or, on apprit le lendemain que Régnier, découvert en l'hôtel de la grosse Margot, avait été mené au Châtelet et qu'on avait, par ordre du prévôt, fermé la maison des fillettes. Un certain Jehan Rosay qui, avec Montigny, s'était battu la veille contre le guet, fut également arrêté et l'on recherchait activement un troisième personnage dont on taisait le nom. François, craignant qu'il ne s'agît de lui, ne sortit plus. Il redoutait qu'on l'eût mêlé à cette affaire et, bien qu'il se félicitât de n'y avoir en rien participé, il estimait qu'il était temps de changer d'existence. La peur le tourmentait. Elle lui fit passer presque le goût de Catherine et le rendit à de plus saines pensées.

— Tout de bon, se dit-il, sauvons d'abord la peau, puis nous aviserons.

Travaillant dans sa chambre jusqu'à l'heure du dîner et ne se risquant guère ensuite à prendre le frais que sous le cadran de l'église Saint-Benoît, rue Saint-Jacques, il s'observa et se tint fort tranquille. Il traîna les jours en longueur, puis l'été vint, puis l'automne, puis la saison des examens et François, qui avait étudié sagement, tant il se méfiait toujours d'une dénonciation, se présenta à la licence et fut reçu. Maître Guillaume donna en son honneur un grand dîner, l'appela par son titre et François, tout heureux, se sentit un autre homme car, entre temps, Margot avait rouvert sa boîte et l'on ne parlait plus de la fâcheuse histoire qui, pour Régnier de Montigny, venait à la fin de se clore enfin par un arrêt de bannissement.

— Tu as bien fait, dit un matin Antoine à son ami François. S'entremettre dans les bagarres, on écope ; c'est la règle.

Chargé de gros paniers et de filets à provisions, Antoine, qui marchandait aux harangères du Petit Pont du poisson, car, chez lui, on faisait maigre le vendredi, reprit :

— D'avoir reçu Régnier, qu'avons-nous gagné? De devoir racheter notre licence. Ah! souvent on ne réfléchit pas, on se laisse aller au premier mouvement et on trinque.

— Mais, comment va l'hôtel?

— Bien. Je veux dire, exposa gravement Antoine, que nous n'avons pas à nous plaindre, Margot a fait place nette. Si tu viens, tu verras. Il y a du changement. Nous avons cinq fillettes, tertoutes gentilles et bien élevées. Quand viendras-tu?

— Bientôt, dit François.

— On te fêtera, promit Antoine. C'est bien le moins. Maître François! Ah! mais, n'est pas qui veut maître ès arts. Il faut avoir la tête solide, mon garçon.

— Et les jambes.

— Quoi, les jambes?

— Oui, dit François, pour se tirer des mauvais pas.

Et, riant, il laissa Antoine éberlué qu'il ne fût guère devenu plus sérieux.

Pourtant, c'était bien vrai qu'elles avaient déjà rendu de très réels services à François. Il se le rappelait et il comptait encore sur elles quoique, pour le moment, il ne les employât qu'à de petites promenades, çà et là, dans Paris. Elles le portaient aux Cordeliers chez sa vieille mère, aux Innocents ou dans le voisinage de Saint-Benoît quand, n'ayant rien à faire, le poète vaguait doucement par les rues et se plaisait à vivre. Se hasardant parfois d'un pas prudent jusque sur la montagne Sainte-Geneviève, il descendait par la rue Saint-Hilaire où la borne du Pet au Diable avait repris sa place. La vue de cette pierre l'amusait et, comme les écoliers, qui prétendaient la conserver, ordonnaient qu'on levât son bonnet lorsqu'on passait près d'elle, François se découvrait et inclinait la tête. Un jour, quelqu'un le reconnut. C'était Farcy, l'ivrogne qui prenait au sérieux son rôle et arrêtait, en menaçant de les battre, les gens qui ne saluaient pas. Il dit :

— Tu sais, nous la gardons nuit et jour. Nous sommes ici plusieurs décidés à ne pas la laisser reprendre.

— Mais vous êtes fous!

— Fous! Par exemple! Demande plutôt dans le quartier si quelqu'un s'est jamais permis de discuter nos ordres.

Un gros bourgeois montant la rue, Farcy lui cria d'ôter son chaperon et l'autre s'exécuta.

— Oh ! fit François, tu t'y prends à merveille.

— Il le faut, répliqua Farcy. Autrement nous n'obtiendrions rien. Des sergents sont venus déjà. Ils nous ont pris la borne mais nous l'avons été chercher et depuis ils ne s'y risquent guère.

— Non?

— Puisque je te le dis, affirma froidement Farcy.

Et, menant dans une rue voisine maître François et lui désignant une seconde pierre de même dimension à peu près que celle dont il avait la surveillance :

— Regarde, fit-il avec fierté. La vieille à qui nous avions dérobé la borne du *Pet au Diable* l'avait fait remplacer par celle-ci, mais elle n'y est pas restée longtemps.

— Fort bien.

— C'est la *Vesse*, expliqua Farcy en caressant par dérision l'énorme bloc de grès qui, fixé contre un mur par une ceinture de fer et des chaînes très pesantes, était couronné de feuillage. La *Vesse* avec le *Pet*. Est-ce trouvé?

Maître François sourit.

— Quant aux enseignes, reprit son camarade, nous en avons un peu partout, dans les caves où nous les entassons en prévision du jour que nous les marierons. Ce jour-là, François, tu viendras t'amuser avec nous et tu assisteras à un joli tapage. Tête Dieu ! je le jure. On se divertira.

— Mais quand cela?

— Lorsque nous aurons pris le *Papegai*, le *Cerf* et l'*Ours*, dit Farcy, car sans eux, comprends-tu, il manquerait à la fête que les meilleures tavernes soient bien représentées.

A cet instant, s'approchant de François, un tout jeune homme le salua et déclara qu'il voulait lui parler.

— J'allais me rendre chez vous dit-il, pour vous remettre une lettre.

— Une lettre? Donne.

— Voici.

— Et qui es-tu?

— Noël Jolis, fit le jeune homme.

François ouvrit la lettre, la lut et un grand trouble s'empara de ses sens.

— C'est Catherine, demanda-t-il alors à Jolis, qui t'a prié de me porter ce mot?

— Elle. Oui.

— Tu la connais?

— J'habite l'hôtel qui tient à sa maison, et la vois quand elle sort. Hier matin, comme je passais, elle m'a fait signe.

Maître François relut lentement le billet de Catherine, considéra le jeune Noël Jolis, puis, tout à coup, se dominant :

— Eh ! bien, dit-il, elle peut compter sur moi. J'irai...

Et, serrant la main de Farcy, il s'éloigna, oubliant de saluer la borne du *Pet au Diable*, devant laquelle un innocent, conduit par plusieurs écoliers, s'agenouillait en chantant à tue-tête.

François rentra à Saint-Benoît, brossa sa robe, arrangea sa coiffure, se lava et, délirant de joie, ne sut plus à quoi employer le temps. Il avait tout le soir avant de joindre Catherine, et les heures lui parurent si longues qu'il sortit et courut d'une traite rue Saint-Hilaire prendre Noël Jolis et l'inviter à boire.

— T'a-t-elle parlé de moi? demandait-il en tenant par un bras ce plaisant compagnon. Raconte ! Que devient-elle? Comment est-elle?

Ils s'attablèrent à la *Pomme* et, bavardant, se souriant comme de vieux amis, se contèrent tant d'histoires à propos de Catherine que François ne douta plus de rien. Jamais encore il n'avait éprouvé de satisfaction comparable à celle-là, ni d'entrain, de gaieté. Catherine lui donnait rendez-vous chez elle. C'était extraordinaire. C'était plus qu'il n'eût espéré. Mais Jolis répliquait qu'avec les femmes il faut s'attendre à tout et que le mieux est de les prendre comme elles sont.

— Mais j'y suis décidé, dit François. M'être autrefois si tourmenté pour que, d'elle-même, elle me fasse des avances ! Est-ce assez drôle !

— C'est normal.

— Hé ! fit François, peut-être !

Il dîna ce soir-là d'excellent appétit et attendit fébrilement que la cloche de Sorbonne eût annoncé le couvre-feu pour se glisser hors de sa chambre et gagner rapidement l'endroit qui était désigné. Catherine, sur le pas de sa porte, le guettait. Elle entre-bâilla l'huis, lui fit signe de se taire, puis, le menant vers sa chambre, sans qu'il l'eût pu seulement saisir ainsi qu'il le croyait, dit tout à coup :

— Savez-vous qui est là?

— Où là?

— Dans ma chambre, répondit Catherine en s'effaçant. Regardez !

— Marthe ! fit François surpris.

Marthe se mit à rire. Elle échangea avec Catherine un vif coup d'œil d'intelligence, puis, d'un air de reproche :

— C'est bien cela, constata-t-elle, il me fallait venir ici pour vous trouver.

— Certainement, affirma Catherine.

François demeura court.

— Je suis heureux, fit-il alors pour masquer son dépit, que Catherine nous ait fourni cette occasion.

— Car sans elle, n'est-ce pas? demanda Marthe, je n'aurais pas plus existé pour vous qu'une autre.

— Non, dit François. Vous êtes ma seule amie.

— Et moi? minauda Catherine.

Il la regarda sans répondre, puis, détournant les yeux, soupira et s'assit près de Marthe qui tout aussitôt se leva et dit, un peu gênée :

— Ne vous dérangez point, maître François. A présent que je vous ai revu, je m'en vais satisfaite.

Elle lui sourit, embrassa Catherine et, comme François proposait de l'accompagner :

— Oh ! fit-elle d'un air malicieux, vous enlever à Catherine ! Elle ne me le pardonnerait pas.

Et Marthe s'en fut, les laissant tête à tête dans la chambre, s'observant sans oser s'aborder.

— Je vous suis obligée, dit enfin la jeune femme, d'être accouru sans me tenir rigueur.

François ne broncha pas.

Elle reprit :

— J'étais sûre de vous : aussi vous ai-je écrit la lettre que le petit Noël Jolis vous a remise. Approchez donc, voyons. Vous êtes muet !

— Cessez ce jeu, gronda François.

— Quel jeu?

— De me harrier comme vous faites. Je vous préviens, cessez ou autrement...

Catherine alla vers lui et, s'amusant de sa colère, demanda :

— Quoi, autrement?

Il la repoussa tristement, puis, ramassant sur un siège son bonnet, il murmura très vite :

— Adieu, Catherine !

François avait hâte d'en finir. Malgré Catherine qui s'opposait à son départ, il était près de la porte et déjà il l'ouvrait quand, en bas, le marteau de l'entrée retentit.

— Écoutez ! fit Catherine. Vous ne pouvez vous en aller maintenant.

— Qui est-ce?

— On frappe encore, dit Catherine.

François n'insista plus. Il regarda autour de lui s'il pouvait échapper et la jeune femme le poussant dans le couloir au fond duquel était un retrait très obscur, l'engagea à s'y blottir le temps qu'elle descendrait accueillir l'irritable personnage qui, dans la rue, criait.

— Oui, accepta François, c'est ça. Allez ouvrir, allez ! Dépêchez-vous !...

De sa place, il entendit la porte grincer puis une voix d'homme quereller Catherine, et celle-ci répondre en s'excusant qu'elle s'était endormie. Cette voix fort rude, François se dit qu'il la reconnaissait et il se recula tant qu'il put au moment où, sur le palier, l'homme avant d'entrer dans la chambre, demanda si quelqu'un n'était point par hasard caché dans la maison.

— Veux-tu voir? proposa Catherine.

Il y eut un silence, puis, au bout d'une minute, le bruit d'une nouvelle discussion s'éleva qui glaça François de terreur, car cette fois il se rendit parfaitement compte que l'homme était Sermoise.

— S'il m'aperçoit, songeait dans son coin le poète, il me fera payer l'affront qu'il a subi jadis et n'a sans doute point oublié. Oh ! oh ! il jure, il est fâché et Catherine, cette sotte, au lieu de le calmer, lui tient tête. Cela se gâte.

Prêt à bondir, il attendit, mais la porte de la chambre n'était point fermée et, comme François devait passer devant pour s'en aller, il hésita longtemps et contempla sur le parquet la clarté qui venait de la pièce où se trouvait Sermoise. Pourtant Sermoise se radoucit. Il parlait à voix basse et, caressant la jeune femme, débitait des tendresses, tandis que Catherine avait un insupportable petit rire. Un moment le poète se dit qu'elle faisait exprès de rire ainsi, afin qu'il en eût mal, et il fut sur le point de se précipiter, mais la prudence, heureusement, le retint immobile, car, presque au même instant, Sermoise claqua la porte, et François se sentit délivré. Alors, à pas de loup, il sortit

de sa cachette, avança dans le couloir sombre et prêtant l'oreille aux propos de Catherine et de Sermoise, atteignit bientôt les degrés qui menaient à la rue, les descendit et se sauva comme un voleur.

Quelle aventure ! Elle lui laissa le lendemain un grand mépris de sa personne et le regret de n'avoir point su profiter de l'occasion pour rosser son rival et lui apprendre qui il était. Hélas ! en s'enfuyant, il ne l'avait que trop montré et son mépris s'accrut. Aux yeux de Catherine, il aurait désormais beau faire, il ne pourrait point empêcher qu'elle ne le jugeât, ni surtout qu'elle ne se réjouît de l'avoir une seconde fois joué. Car elle l'avait joué. François le sentait bien. La présence de Marthe, puis l'arrivée du prêtre, tandis que Catherine s'efforçait que François demeurât, le prouvaient. C'était un tour de sa façon et peut-être était-elle déçue qu'il n'eût point abouti comme elle l'avait souhaité.

— Bien, estima François, à moi, maintenant.

Cependant, dégoûté des femmes, le poète se demandait comment il désarmerait Catherine, car, durant près d'un mois, il n'éprouva aucun désir de la revoir tant elle l'avait mortifié.

On était au début de décembre et la période des fêtes approchait lorsqu'un matin, errant dans le quartier Saint-Jacques, François fut étonné de l'agitation singulière qui s'y manifestait. Des écoliers, courant en tous sens, s'appelaient, se groupaient, puis, armés de bâtons, se dirigeaient en hâte vers les écoles où, paraît-il, on se battait. C'était le 6 décembre exactement, le jour de la Saint-Nicolas. Des clameurs s'élevant çà et là, François arrêta un écolier et se nommant, lui demanda de quoi il s'agissait.

— C'est le prévôt, répondit l'écolier. Il commande aux sergents qui ont saisi les pierres du *Pet au Diable* et de *la Vesse*.

— Et où sont-ils?

— Ils étaient tout à l'heure en l'hôtel de maître Vaudelar, où ils chargeaient la première des deux pierres pour l'emporter, mais nous sommes arrivés et nous gardons la rue.

— Allons vite, dit François.

Il gravit en courant le raidillon qui conduisait à la rue Saint-Hilaire et là, parmi la confusion et le désordre, il vit qu'on avait renversé des charrettes pour empêcher les sergents de passer. Des pavés étaient arrachés et le long des

maisons, dans les portes, des curieux se tenaient massés et attendaient les événements.

— Par ici ! cria brusquement un clerc qui accourut. Tôt ! Dépêchez... Ils sont à Saint-Étienne chez maître Andry Bresquier.

Ce fut une furieuse galopade. Les écoliers, huant le prévôt et ses gens, abandonnèrent le poste qu'ils occupaient pour déboucher par la rue des Écoles dans la rue Saint-Étienne, où aussitôt ils se heurtèrent à des hommes d'armes qui les chargèrent sévèrement.

Au milieu de la rue, à cheval, le prévôt que François reconnut, poussait les sergents de la voix.

— Rompez tout, criait-il, irrité par cette ridicule bagarre, et si aucun se rebelle, tuez !

Heureusement, les écoliers n'avaient pour se défendre que leurs bâtons et ils n'insistèrent point. Refoulés vers la grande rue Saint-Jacques, ils conspuèrent Robert d'Estouteville, tandis que des archers forçant l'hôtel de maître Andry Bresquier s'emparaient d'une vingtaine de jeunes gens et entassaient sur une voiture des enseignes, deux leviers ensanglantés, des crochets de boucherie, des couteaux et le fameux petit canon dont ils étaient si fiers. Bientôt certains archers qui avaient défoncé plusieurs tonneaux dans les caves, jetèrent par les fenêtres tout ce qu'ils rencontraient sous la main et le prévôt dut contenir leur zèle. A son commandement, le pillage cessa, puis Robert d'Estouteville fit du bras droit le geste d'avancer et prit la tête de la petite troupe qui se porta rapidement à *l'Image de saint Nicolas* où d'autres enseignes, en quantité, furent découvertes et emportées.

Les écoliers, toujours conspuant le prévôt, suivaient et le tapage insensé qu'ils faisaient ameutait de toutes parts les bourgeois. Une seconde fois les sergents durent intervenir, car à la vue de la reine de l'Université qu'on avait délogée, ils poussèrent de tels cris qu'on eût cru qu'on les égorgeait. Cependant cette créature stupide n'opposait pas la moindre résistance à ces Messieurs du Châtelet. Hissée sur la voiture où étaient les enseignes, elle riait sans comprendre et paraissait ravie.

— Hé, s'il vous plaît, fit un garçon qui s'était approché de la voiture et voulait à tout prix en faire descendre la reine. De quel droit l'emporter? Elle est à nous...

— Attrape, dit un sergent en lui donnant un coup à l'assommer.

C'était un nommé Boisincourt ; il tomba par terre où, durant cinq minutes, on le frappa sauvagement.

— Boisincourt ! Boisincourt ! hurlèrent les écoliers. Rendez-le.

Mais le prévôt, piquant sa bête, fit volte-face et se trouva parmi les plus hardis qui se dispersèrent tant la manœuvre avait été soudaine et dégagèrent la rue.

— Ça, c'est un homme, pensa François.

Et, regardant lui emboiter le pas, les archers qui menaient la voiture et tiraient la charrette sur laquelle les deux énormes pierres du *Pet au Diable* et de *la Vesse* prenaient des airs penchés, il s'interdit d'intervenir, ni de manifester en rien ses sentiments.

Cela lui était fort égal que les bornes fussent ôtées du quartier des écoles et conduites en grande pompe au Châtelet. Il s'en moquait, quand maltraité par des sergents, il vit passer frère Baude qui le reconnut et cria :

— A moi ! François ! A l'aide !

François tourna la tête, prit par une autre rue et sans plus s'occuper du moine ni de personne, regagna Saint-Benoît où il mit au courant son oncle des faits dont il avait été témoin.

Or, on disait déjà partout qu'au cours de cette opération, un sergent affublé de la robe et du bonnet des clercs les avait injuriés en se montrant ainsi vêtu et que — par dérision pour l'Université — d'autres gens d'armes le tenant sous les bras, le frappaient de droite et de gauche et lui disant :

— « Beau sire, où sont tes compagnons? »

Maître Guillaume en était indigné. Lui, si calme d'ordinaire et toujours très prudent, ne se connaissait plus et il répondit à François qui s'appliquait à l'apaiser :

— Non. Non. Nous insulter chez nous et prétendre par la force nous moquer. Ce n'est pas admissible. Les choses n'en resteront pas là, je te le jure. Il faut prévenir le recteur.

— Mais il doit l'être, dit en riant François.

— Eh ! bien, attends... et tu verras.

En effet, quelques jours plus tard, maître Guillaume fut appelé à la Sorbonne où se tint un conseil extraordinaire et il apprit, le soir, à son neveu, que le recteur ayant décidé d'exiger en personne du prévôt qu'on relachât les écoliers

qu'il avait mis au Châtelet, cela ferait un gros tapage.

— Oui, répliqua François... mais c'est vraiment comique. Pour cette maudite borne que j'ai moi-même, jadis, enlevée, mettre en branle de si hauts personnages... qui l'aurait pu penser !

— Tu as raison, dit froidement maître Guillaume, et comme il voyait à son air que François prenait peu au sérieux le déplacement du recteur, il haussa les épaules et n'en souffla plus mot.

XII

Pourtant, de tous côtés, mille racontars circulaient dans Paris au sujet de cette équipée et chacun en avait les oreilles rebattues, sauf François qui, flânant par les rues, songeait à Catherine et ne savait quoi décider. Quand il la rencontrait et répondait à ses sourires par un petit salut, il rentrait tout pensif et se montrait d'humeur exécrable. Il aurait voulu braver Catherine, l'humilier, et n'y parvenait point. S'il restait plusieurs jours sans la voir, il se languissait d'elle, tombait dans un profond abattement ou encore, se promenant la nuit sous ses fenêtres, épiait les allées et venues des passants jusqu'à ce qu'il aperçût Sermoise.

Cela n'empêchait point François de se rendre compte qu'une turbulence régnait dans les Écoles et qu'on préparait un grand coup. Il éclata vers le printemps, quand, après bien des pourparlers demeurés inutiles, le recteur se lassa d'attendre du prévôt qu'il élargît les écoliers jetés par lui dans les basses fosses du Châtelet et décréta d'agir.

Le 9 mai au matin de l'année 1453, un cortège se forma qui se rendit rue de Jouy chez Robert d'Estouteville. Dans le plus grand ordre, professeurs, maîtres, élèves défilèrent, par rangs de huit, sans bâtons ni couteaux. Ils avaient tous juré, durant cette manifestation solennelle, de ne point répondre aux provocations quelles qu'elles fussent et de conserver leur sang-froid. Tout se passa, dès le début, fort convenablement. Robert d'Estouteville reçut le recteur, agréa sa requête, donna l'ordre à un nommé Nicolas de délivrer les innocents et de prendre caution pour les coupables, puis, accompagnant le grand maître de l'Université jusqu'à la porte de sa demeure, il annonça lui-même d'une voix forte que l'accord était fait.

Plus de huit cents écoliers, attroupés dans la rue, l'acclamèrent et le cortège, avec le recteur à sa tête, se mit en route afin de gagner la rive gauche en empruntant la grand'-rue Saint-Antoine où, par malheur, comme il était midi, un commissaire, Henri Le Fèvre, et des sergents croisèrent les écoliers.

— Qu'est-ce là? s'informèrent les sergents devant une si grande affluence.

Henri Le Fèvre leur répondit de laisser passer le recteur puis, au moment où la colonne tournait l'angle de la maison de *l'Ours*, il s'écria, tirant l'épée :

« A l'aide ! Au roi ! à l'arme ! à la mort ! »

Les sergents, aussitôt, se jetèrent sur les manifestants et les frappant de la hache et de la dague, les poursuivirent avec violence jusqu'à ce que de toutes parts, dans la rue, le désordre fût à son comble et que d'autres sergents, venant en sens inverse et comprenant de quoi il s'agissait, tendissent les chaînes et entrassent dans la mêlée. Les écoliers sans armes fuyaient. Ils essayaient de se réfugier dans les maisons, dans les jardins, mais, où ils se sauvaient, ils étaient joints. Les bourgeois, les marchands fermant précipitamment leurs établis et leurs volets, les renvoyaient et ils devaient courir çà et là, suppliant qu'on les épargnât ou, se groupant autour des maîtres, appeler au secours.

— Tuez ! Tuez ! il y en a trop ! répondaient les sergents à leurs plaintes.

L'un d'eux, la dague levée, menaçant le recteur, lui dit brutalement qu'il l'allait conduire au prévôt.

— Cela fera deux fois, en un seul jour, riposta le recteur, car je viens à l'instant de lui rendre visite.

— Quoi ! Que dit-il? que dit-il?

— C'est un coquart !

— Mais menez-moi, insistait le recteur.

Un archer, dirigeant la pointe de sa flèche contre lui, déclara :

— Ha ! je le vas faire tenir tranquille !

Et il allait tirer, quand, d'une poussée, les écoliers le bousculèrent et, enhardis par ce succès, le désarmèrent et le rouèrent de coups.

— Sus ! Sus ! s'excitaient-ils d'une même voix, tandis qu'ils s'acharnaient.

Mais l'un des écoliers, atteint derrière la tête par la masse d'un sergent, s'écroula et plusieurs de ses compagnons furent si rudement assaillis qu'ils roulèrent par terre pour se relever pleins de sang. Un peu partout, on ne voyait que ces jolis enfants cruellement meurtris se traîner sous les porches et implorer qu'on leur ouvrît. Et partout ils étaient rejetés, car les bourgeois, de crainte de payer à leur place, ne voulaient point les recevoir. Un prêtre dont on avait horriblement tailladé le visage gémissait et cherchait asile. Les archers se gaussaient de lui. Ils le piquaient quand il venait vers eux et le malheureux se lamentait affreusement.

Quand ils furent las de cette écorcherie, les hommes d'armes quittèrent la place et on releva leurs victimes ; on les porta chez des barbiers qui les pansèrent, puis on les dirigea sur les collèges auxquels ils appartenaient tous. Ce fut de l'autre côté de l'eau un grand deuil pour chacun. On allait aux nouvelles. Le recteur, en personne, visitait les blessés et leur demandait d'indiquer qui les avait frappés. Certains savaient des noms qu'on inscrivit, afin d'établir un rapport qui serait porté au prévôt et, jusque dans la nuit, les bruits les plus divers se répandirent, qui plongèrent les Écoles dans la consternation.

— Voilà, se dit François, quand on s'y prend si sottement, on n'a que ce qu'on cherche.

Et, il se dirigeait par la rue Saint-Jacques vers la maison de Catherine, lorsque quelqu'un le tirant tout à coup par sa robe s'informa :

— C'est toi, François?

— Au diable, s'exclama-t-il... Colin ! tu m'as fait peur.

— Je sais, reprit tranquillement Colin. J'ai vu Régnier hors de Paris. Il m'a conté l'histoire. Là ! remets-toi. Où vas-tu?

— Je vais, dit avec gêne François, par là !

Colin le secoua.

— Hé, fit-il sourdement, quand je te parle, tu dois répondre.

— Lâche-moi !

— Non.

— Que t'ai-je fait, demanda le poète, pour me rudoyer de la sorte? Colin !

Mais Colin le tenant toujours et le cognant contre le mur, déclara :

— On m'a mis au courant, babouin, de tes fréquentations chez Ambroise de Loré et du beau monde que tu connais. Me saisis-tu?

— Explique-toi.

— Je veux dire, murmura Colin, que si jamais il m'advenait de ce côté quelque nouvel empêtrement, je te rendrais responsable.

— Oh!

— C'est comme ça, dit Colin. Tu es prévenu. Où que ce soit, s'il t'arrive de ne point tenir ta langue... regarde-moi... on te poissera et tu paieras le prix.

— Mais, protesta François, que racontes-tu? Moi! me traiter ainsi! Me...

— Maintenant, va! fit Colin, mais va donc! Tu sais ce que parler veut dire.

Et, roulant des épaules, il rejoignit à quelques pas de là un personnage mystérieux qui attendait qu'il eût fini et que François tout interdit reconnut pour Piez Blans.

* * *

Ce qui navra le plus François dans cette rencontre et acheva de le décourager fut que Colin eût cru Montigny sur parole et n'eût point exigé la moindre explication. François la lui aurait fournie sur l'heure, mais il avait d'autres soucis et, bientôt, il n'y pensa plus. Pourtant que signifiait à Paris la présence de Colin? Et pourquoi cette humeur, cette inquiétude, ces menaces, ce besoin d'avertir qu'on se tînt sur ses gardes?

— Bah! fit François... qu'il s'arrange!

Et il reprit tout seul, la nuit, ses promenades sous les fenêtres de Catherine, sans se douter qu'à le voir régulièrement arpenter la rue, la jeune femme finissait par se fatiguer. Sa curiosité pour François la quittait. Elle faisait place à une irritation qui, petit à petit, la rendait plus injuste à l'égard du poète et la portait à le moins ménager.

En effet, quand elle le croisait à présent sur sa route, Catherine détournait la tête et répondait à son salut d'un air froid et distant. S'il la suivait, elle rebroussait chemin. S'il essayait de lui parler, elle ne l'entendait pas. Enfin s'il la suppliait humblement du regard d'avoir pitié de lui et de ses maux, elle éclatait d'un méchant rire qui le rendait

tout à coup pâle et sérieux comme s'il allait s'évanouir.

François n'avait plus que Marthe à qui se confier et il se plaignait devant elle que Catherine n'eût point de cœur et le martyrisât.

— Mais, lui répondait Marthe, vous vouliez essayer du jeu.

— Je ne veux plus, disait François. Je suis à bout.

— Oh ! ça, vous m'étonnez !

Puis comme elle le sentait sincère et horriblement malheureux, elle se faisait très douce et parfois l'embrassait.

L'hiver passa sans rien apporter de nouveau et cependant un bruit ridicule d'après lequel François aurait été l'amant de Catherine se répandit. Celui-ci avait beau nier, prendre Marthe à témoin, on lui attribuait des avantages qu'il n'avait jamais eus. Que ne disait-on pas? François se contentait de hausser les épaules ou, lorsqu'on insistait, de laisser là qui le félicitait de ses prétendues bonnes fortunes et de gagner rapidement Saint-Benoît.

Il s'y réfugiait comme une bête blessée, ne parlant à personne, honteux, désabusé. Puis il descendait à regret dans la rue et ne sachant où il allait, se retrouvait finalement sous les fenêtres de Catherine jusqu'au soir où Sermoise l'aperçut.

— Quoi, riposta François au prêtre qui l'avait abordé et injurié grossièrement. Quoi donc? Criez moins haut.

— Si je veux !

— Non, dit François, je vous y obligerai.

— Et comment ça?

— Ainsi, fit le poète en se ruant avec rage sur Sermoise et le jetant à terre. Ha ! tiens ! tiens ! tu vois?

Et ce disant, il le cramponnait à la gorge, lui heurtait la tête contre les pavés, serrait, cognait plus fort, tandis que l'autre, comme enragé, essayait de le mordre et de saisir sous ses vêtements sa dague qu'il ne pouvait tirer. François s'en aperçut. Il donna à Sermoise un dernier coup, plus violent, et, Sermoise s'étant retourné, il se releva vite.

— Qu'avez-vous fait? dit Catherine qui était accourue au bruit de la bataille.

François, montrant Sermoise, répondit :

— Voyez, il sort sa dague !

— Oui, dit Sermoise avec fureur.

Et, se précipitant, il allait frapper le poète, quand Catherine s'interposa.

— Otez-vous, cria le prêtre.

— Non. Non. Je vous défends...

— Oh ! fit Sermoise. C'est trop ! Vous ôterez-vous enfin?

Mais François s'était esbigné et, chez lui, il dormit jusqu'au lendemain d'un lourd sommeil sans rêve qui répara ses forces. Depuis longtemps, à son réveil, il n'avait été aussi bien. Il se leva, bâilla, regarda par la fenêtre le soleil éblouir les façades et les toits, puis, une grande heure avant le déjeuner, descendit et alla saluer son oncle qui se trouvait dans le jardin.

— Eh ! fit maître Guillaume, bonjour, François ! Qu'y a-t-il?

— Rien. Je venais me promener,

Maître Guillaume lui prit le bras.

— Te sens-tu plus dispos? demanda-t-il en l'entraînant paisiblement. Tu as bonne mine.

— C'est qu'il fait beau, dit lentement François, qui humait les senteurs de la terre et le parfum des roses. J'ai du plaisir.

Il soupira, leva les yeux au ciel et n'osant point entretenir maître Guillaume de son aventure de la veille, sourit. Or, il pensait à Catherine, l'évoquait en même temps que Sermoise, et une immense satisfaction l'envahissait d'avoir battu cet homme dont il était jaloux. Qu'avait-il cru hier soir de l'insulter parce que François se trouvait dans la rue? Ah ! il devait savoir ce qu'il en coûte lorsqu'on s'adresse mal. L'imbécile ! Se tiendrait-il pour dit qu'il eût à rester à sa place, s'il ne voulait point chaque fois être rossé? François ne demandait qu'à l'instruire sur ce point, mais, à mesure qu'il se rappelait la correction infligée au prêtre, il songeait qu'il était armé et que, peut-être, mieux valait ne pas trop se risquer avec lui sans avoir pris des précautions.

Le jour même, François fit donc l'achat d'une dague, la porta sous sa robe, résolu à en user s'il en était besoin. Ce n'était plus Catherine maintenant qui l'occupait, mais Sermoise et, si curieux que fût le fait, le poète en était ravi, car il éprouvait une détente qu'il n'avait point prévue.

S'abstenant de courir sous les fenêtres de la jeune femme, François se borna désormais à vaguer dans les environs ou bien il descendait jusqu'à la Seine et, avant que la nuit tombât, gagnait sous le cadran du cloître le banc de

pierre sur lequel il aimait de s'asseoir en regardant les gens. Une voisine, installée tous les soirs sur ce banc, lui parlait des uns et des autres. Elle était jeune. François la caressait sans qu'on s'en aperçût et, petit à petit, s'étonnant du penchant qu'il avait pour cette créature, il s'amusait de la voir se troubler sitôt qu'il approchait.

Après de longues journées sans air, une brise légère circulait rue Saint-Jacques. Mai s'achevait, puis juin flamba de toute sa fauve ardeur et les nuits devinrent si accablantes que, répandus devant leurs portes, les boutiquiers ne se décidaient pas à s'en aller coucher.

Le jour de la Fête-Dieu fut particulièrement chaud. Durant la procession où, selon la coutume, on avait promené à travers le quartier Saint-Benoît le corps de Notre-Seigneur sous un dais couronné de roses et enrubanné d'or, François qui suivait le cortège des ecclésiastiques, des marguilliers, des porteurs, couronnés eux aussi de marjolaines et de violettes blanches, pensa suffoquer. Une odeur de feuillages, de fleurs, d'encens, de poussière, le prenait à la gorge et les draps qui ornaient les façades pendaient immobiles des fenêtres, sans qu'aucun souffle dérangeât leurs plis. Rien ne bougeait. Parmi les reposoirs, les chandelles allumées brûlaient et leur flamme s'élevait toute droite et rayonnait intensément.

Jusqu'au soir, qui n'amena point de fraîcheur mais prolongea la fièvre de la journée et répandit un tiède parfum d'église et de plantes écrasées, François n'aspira qu'au moment où sur le banc il se délasserait. Sa voisine l'y devait rejoindre et, quand il fut près d'elle, il respira profondément et dit :

— Ne resterez-vous pas avec moi, toute la nuit, Isabeau?

— Oh ! oh ! répondit-elle, maître François, soyez sérieux !

— Je n'en ai pas la moindre envie.

— Mais je suis sage, fit Isabeau avec un petit rire.

François l'attira contre lui et, parlant à voix basse, il expliqua que toutes ces fleurs que l'on avait jetées et foulées sur le parcours de la procession, dégageaient une odeur qui portait à l'amour.

— Oui, reconnut tendrement la jeune fille. Pourtant, on me viendra chercher.

— Bah ! dit François. Vous irez, puis vous reviendrez.

Il était tout à Isabeau et la saisissait par la taille lorsque Sermoise qu'il n'avait pas vu arriver, alla vers lui et, se piétant devant le banc, s'écria :

— Je renie Dieu ! Maître François. Mais je vous ai trouvé.

Isabeau se leva d'un bond.

— Bonsoir ! fit sèchement François.

Il se mit sur ses jambes et, fixant dans les yeux Sermoise, demanda :

— Que voulez-vous? Vous tiens-je tort?

Sermoise eut un ricanement et, comme visiblement il se mettait à chercher une arme, François le retint par le bras et murmura :

— Asseyez-vous. Nous parlerons.

— Non, répliqua Sermoise qui recula et blêmit de colère. Il n'est point question de parler mais de vous expliquer.

— Ah ! vraiment?

Pour toute réponse, la dague haute, Sermoise assaillit le poète et lui en portant un coup, le blessa si furieusement à la lèvre qu'elle fut presque arrachée et que le sang jaillit.

Isabeau ses auvant, François, que poursuivait Sermoise, rompit de quelques pas et, sortant à son tour sa lame, se baissa. Il ramassa contre le mur du cloître un pavé, puis, comme le prêtre avançait en grondant, il lui planta dans l'aine sa dague qui y resta fixée pendant que Sermoise chancelait.

— Eh ! fit François, tu l'as voulu.

Mais Sermoise, tout sanglant, se jeta sur le poète qui, cette fois, balançant le pavé qu'il avait dans la main, l'abattit brutalement.

— Au meurtre ! appela tout à coup un homme. Hola ! Au meurtrier !

François se retourna et dit :

— Cela n'est point ma faute.

— Mais il l'aura tué ! fit une commère.

— Moi?

— Tôt ! reprit l'homme en désignant Sermoise. Menons-le qu'on le soigne s'il en est temps encore. Qui m'aide, ici? Voyons, là... doucement.

François qui s'épongeait la lèvre et ne savait quoi faire, regarda Sermoise qu'on relevait et que plusieurs passants portaient à Saint-Benoît. Il était saisi de stupeur et observant les gens qui s'amassaient autour de lui, il répétait :

— Non, ce n'est pas ma faute. Voyez : il m'a blessé. Je me suis défendu.

— Tire-toi, conseilla quelqu'un dans la foule. Et vite !

— Ah ! oui?

— Bien sûr.

— Et pourquoi?

— Hé, bran ! fit l'autre.

Mais François, s'étant raisonné, partit à petits pas par la ruelle des Mathurins et ce ne fut qu'un peu plus loin qu'il se mit à courir et se rendit chez un barbier.

Sa blessure lui cuisait : la lèvre coupée profondément laissait voir les dents du bas, la gencive et, déjà très gonflée, formait comme un bourrelet noir. Le barbier pansa la plaie, puis, demanda pour son rapport à François qui il était et comment on l'avait frappé.

— J'ai nom François Mouton, répondit le poète.

— Bien, bien, fit le barbier. Tu vas signer.

— C'est que j'ai mal.

— Ici, indiqua le barbier après avoir inscrit que le signataire avait été déchiré à la lèvre inférieure par un certain Sermoise. Allons...

— Quoi ! dit François, Laissez-moi lire.

Et, comme le barbier allait fermer par précaution sa porte, le poète prit la plume, mais, au lieu d'apposer son paraphe où on lui avait dit, il traça de travers une grande croix en s'excusant de ne savoir écrire.

FRANCIS CARCO.

(A suivre.)

La politique inconnue de Mirabeau

> Il ne faudra jamais juger ma conduite particulement, ni sur un fait, ni sur un discours.
>
> (*Lettre de Mirabeau à Louis XVI*, 10 *mai* 1790.)

> Un discours ne prouve jamais rien par lui-même ; il tire tout son caractère, toute sa force de l'avant-propos, de l'avant-scène, de la nature du moment, de l'espèce des interlocuteurs, en un mot d'une foule de nuances fugitives qu'il faut déterminer avant que de l'apprécier, et d'en conclure.
>
> (*Discours de Mirabeau sur la procédure du Châtelet*, 2 octobre 1790.)

Dès que la mort est venue mettre un terme à l'action d'un grand homme politique, les partis ont accoutumé de choisir quelques-uns de ses gestes les plus expressifs qu'ils présenteront au peuple selon les nécessités du moment, soit comme des actions éclatantes qui excitent le zèle, soit comme des illustrations de la déchéance qui inspire la terreur. C'est ainsi que même aujourd'hui, sur la place publique, deux attitudes de Mirabeau sont encore habilement composées. S'agit-il d'enthousiasmer la foule? Il est le démocrate, le premier héros de la République qui, en costume du Tiers, le bras menaçant, fonde la souveraineté populaire en refoulant les envoyés des tyrans.

« Allez dire à vos maîtres que nous sommes ici par la

volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. »

Ce geste emporté, cette phrase jetée, voilà ce qui a fait de Mirabeau un mythe démocratique dont l'évocation doit susciter l'enthousiasme ; mais aux jours de discordes, lorsque les meneurs de la plèbe perçoivent que le public doute de leurs doctrines, c'est encore en invoquant « la grande trahison de Mirabeau », parjure, à la solde du despote, qu'ils essayeront de désarmer les contradicteurs et de décider les hésitants.

Ainsi travesti en républicain ou en traître, voilà sous quels oripeaux la légende a accoutumé de nous présenter Jean-Gabriel-Honoré Riquetti, marquis de Mirabeau, qui nous apparaît à nous comme le chef de la révolution royale. On a fait des efforts prodigieux pour essayer de nous expliquer son attitude depuis le moment où il fut élu aux États généraux : les uns ont commencé son histoire et ont écrit celle de ses aïeux, d'autres ont voulu nous parler de sa politique et nous ont entretenus de ses amours. Enfin tous se sont généralement accordés pour prétendre que les fougues de sa jeunesse et les côtés excentriques du caractère de son père se retrouvaient dans son action souvent contradictoire. La politique de Mirabeau, loin de se contredire, nous ayant apparu parfaitement homogène, une révision de ce jugement nous a semblé nécessaire. Ce sera l'objet de cette étude.

Élu député de la sénéchaussée d'Aix, Mirabeau, en se rendant à Paris, attendait avec curiosité la lecture de la déclaration du gouvernement. La situation de la monarchie n'était pas brillante. Le roi ayant, au commencement de son règne, commis l'erreur de rappeler les parlements dissous par Maupeou, tout le programme de réformes financières commencé par ses prédécesseurs se trouvait de nouveau mis en échec par l'opposition de ces corps indépendants. Comme l'a dit très justement M. Jacques Bainville, dans son *Histoire de France :* « La résistance que la monarchie avait toujours rencontrée dans son œuvre politique et administrative, résistance qui avait pris la forme féodale jusqu'au temps de Richelieu, prenait alors une forme juridique et légale, plus dangereuse peut-être, parce que, n'étant pas armée, elle n'avait pas le caractère évident et brutal d'une sédition. » L'intérêt national réclamait la suppression de toutes les exemptions fiscales et une nouvelle répartition des

impôts. A ce sujet, privilégiés et parlements se montraient intraitables, « entièrement différents en cela des parlements modernes, qui sont dépensiers à outrance, qui multiplient volontiers les impôts, pourvu qu'ils épargnent la majorité dont ils dépendent et ne frappent qu'une minorité, ceux de l'ancien régime, aussi ardents à défendre cette bourse du contribuable que les autres le sont à l'attaquer, censuraient aigrement les dépenses, en quoi ils avaient d'ailleurs la raison pour eux, mais marchandaient trop chichement les subsides, et tombant dans l'excès inverse, s'exagérant la misère des populations comme ceux de maintenant s'exagèrent leurs ressources, ne voulant voir que les gaspillages du gouvernement et fermant les yeux sur ses besoins, refusaient systématiquement les impôts les plus justes et les plus indispensables, et compromettaient les finances nationales, par l'excès de leur lésinerie, comme les autres le font de nos jours par l'excès de leur prodigalité. Le souci du bien public faisait d'ailleurs entièrement défaut à leur résistance, et en luttant contre le fisc, ce n'étaient ni les libertés publiques, ni le bon ordre des finances, mais seulement les privilèges de leur caste qu'ils défendaient ; leur opposition était aussi peu désintéressée qu'elle était peu éclairée » (1). (Marcel Marion.) La monarchie n'était plus assez puissante pour vaincre cette résistance par un simple décret. Plusieurs des privilèges dont la situation budgétaire de l'État exigeait la suppression étaient aussi anciens que la dynastie, il était difficile de les abolir sans que ceux qui en bénéficiaient n'entreprissent le procès même du pouvoir royal. Aussi, pour raffermir son autorité, le monarque avait dû se décider à réunir, pour ainsi parler, une représentation nationale qui fortifiât et appuyât ses décisions. La première application de cette politique s'était terminée par un échec. Deux assemblées des notables réunies à cet effet et composées en majorité de magistrats et de privilégiés avaient rejeté tous les projets de réformes qui leur furent soumis. Afin qu'aux États généraux la royauté ne fût pas obligée de capituler à nouveau devant la noblesse unie au haut clergé, Mirabeau espérait que le roi établirait dans son discours d'ouverture un nouveau mode de suffrage et substituerait au vote traditionnel par ordre, un vote par tête qui permettrait au souverain

(1) Marcel Marion, *Histoire financière de la France.*

de s'assurer d'une majorité, dont les membres du Tiers composeraient l'élément le plus certain. Or, le jour de l'inauguration des États généraux, ni le discours du roi, ni le trop long exposé financier de Necker ne précisaient rien au sujet de cette question d'une importance capitale. Le champ étant laissé libre aux contestations, des divergences éclatèrent presque aussitôt. Alors que les privilégiés invoquaient les anciens débats des États généraux et réclamaient des délibérations par ordre, les membres du Tiers état déclaraient que l'objet de la réunion étant une vérification des pouvoirs en commun, il ne pouvait être donné satisfaction aux prétentions des délégués antagonistes. C'est ici que commence le rôle de Mirabeau. Saisissant toutes les difficultés que comportait la situation, il résolut de se rapprocher du gouvernement. Par un intermédiaire, il demanda une entrevue à Necker. Le ministre le reçut, mais l'entretint de futilités. Mirabeau essaya de pénétrer ses desseins. Necker garda le silence. Plus chef de bureau que ministre, il subissait les événements sans chercher à les diriger. A la cour, le roi, mal entouré, mal conseillé, ne pouvait saisir les avantages énormes que lui offrait la situation ; au lieu de profiter de l'initiative du Tiers pour se coaliser avec lui et imposer, par un vote de l'Assemblée, la dissolution des parlements et la suppression de toutes les immunités fiscales, le roi, perdu dans des détails de procédure, paralysé par l'inaction de Necker, alarmé par les protestations de la noblesse et du clergé qui avaient tout intérêt à discréditer l'attitude des autres délégués, crut que l'on conspirait contre son autorité. « Sire, disait-on à Versailles, c'est une révolution ! » et c'était en effet une révolution, mais une révolution qui aurait pu être favorable à la couronne si un gouvernement plus habile avait su en prendre la direction.

Égaré par les propos de son entourage, le roi céda malheureusement aux instances de la noblesse ; il se rallia à sa politique et consentit à participer à un coup d'État contre l'Assemblée. Ce fut la séance royale. Le discours que le souverain prononça à cette occasion était une véritable capitulation de la royauté devant les exigences des privilégiés. Le vote par ordre était imposé. Le clergé et la noblesse étaient maîtres des débats. Tous les droits seigneuriaux étaient conservés. Le programme royal de réformes fiscales définitivement mis en échec. Les parlements maintenus dans toute

leur puissance. La noblesse prenait sa revanche de la Fronde. On allait vers l'instauration d'une république oligarchique et, si Mirabeau n'avait pas sauvé la situation par sa fameuse apostrophe au maître des cérémonies, on peut se demander ce qu'il serait advenu de la royauté.

« Nous avons entendu les intentions que l'on a suggérées au roi, et vous, monsieur, qui ne sauriez être son organe auprès de l'Assemblée nationale, vous qui n'avez ni place, ni voix, ni droit de parler, vous n'êtes pas fait pour nous rappeler son discours. Allez dire à vos maîtres que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. »

Par cette attitude presque démagogique, Mirabeau fut en cette occasion le sauveur de la monarchie. Il forçait les privilégiés à accepter le vote par tête. Il leur enlevait la possibilité de dominer les délibérations. Et enfin il donnait au souverain le moyen de faire approuver ses réformes financières par une majorité qu'il lui aurait été impossible de réunir si — selon l'ancienne constitution des États généraux — il avait suffi aux deux premiers ordres de réprouver la politique royale à quelques voix de majorité pour que le vœu émis par l'Assemblée se trouvât opposé aux projets du monarque.

Le vote par ordre aurait détruit tous les espoirs que le roi pouvait fonder pour le succès de ses desseins sur les dispositions éminemment favorables du Tiers état.

L'attitude du roi, pendant la séance royale, a égaré le jugement de beaucoup d'historiens ; au lieu de considérer la cour comme ayant une politique indépendante, ils ne l'ont vue qu'unie à la noblesse et au clergé pour défendre contre le Tiers les avantages financiers des ordres privilégiés. En raisonnant de la sorte ces historiens ont pu diviser la France de cette époque en deux partis, l'un, celui de la cour et des nobles, parti royaliste, opposé à toutes les réformes et n'attendant qu'une occasion favorable pour annuler les décisions de l'Assemblée ; l'autre, représenté par le Tiers, parti populaire qui, faisant figure de justicier, combat les abus, lutte pour une juste répartition des charges fiscales, et détient le monopole de toutes les réformes. Abusés par cette classification facile, des écrivains naïfs mais de bonne foi ont pu croire que Mirabeau, en se rapprochant de la cour, trahissait le peuple pour défendre des lois arbitraires. Si ces écrivains

avaient apporté dans l'étude de ce problème une attention plus soutenue, ils auraient vu par un examen moins superficiel des faits que Mirabeau, en se proposant comme défenseur de la cour, loin de se présenter comme avocat des ordres privilégiés, déclarait au roi que la suppression de leur immunité fiscale était un des bienfaits de la révolution. Si Mirabeau avait conseillé au souverain de rétablir quelques privilèges financiers de la noblesse, ce n'est pas le peuple qu'il aurait trahi, mais tout le programme même du roi. Dans l'organisme monarchique devenu, pour ainsi parler, une manière de république polonaise dont les lois pouvaient être suspendues par une multitude de vetos : veto des ordres, veto des parlements, veto des cours des aides, veto des administrations provinciales, il fallait que la cour opérât une révolution qui enlevât à ces pouvoirs juridiques et administratifs le rôle de censeur qu'ils s'étaient arrogé. C'est dans la mesure où les travaux de l'Assemblée permettront d'opérer cette révolution royale que Mirabeau interviendra avec véhémence pour défendre la nouvelle constitution contre les attaques de la noblesse et des parlements. Mais dès que ses collègues du Tiers affaibliront l'autorité royale en imposant des lois inspirées de la philosophie de Jean-Jacques Rousseau, Mirabeau, toujours fidèle au programme royal, retrouvera pour combattre leurs décrets et leur influence toute l'énergie qu'il avait déployée contre les conspirations de la noblesse. C'est pourquoi, comme nous le disions au commencement de cet écrit, Mirabeau ne fut ni tribun, ni traître, ni partisan de la noblesse, ni apôtre de la démocratie, mais le seul homme d'État de son époque.

* * *

Cependant que le mécontentement se propageait, un événement imprévu devait surprendre toute la France. Ralliée à la proposition du duc d'Aiguillon, la noblesse renversait, en la nuit du 4 août, tout le régime féodal et renonçait à ses privilèges. Mirabeau, qui n'avait pu assister à cette séance, en accueillit les décisions avec beaucoup de circonspection. Aussi, comme tout le monde se perdait en allégresse, crut-on voir dans son attitude réservée une expression de regret pour le régime féodal. Ses préoccupations étaient tout autres. L'atmosphère particulière de cette séance, la rapidité ap-

portée dans l'adoption des décrets, l'incitaient à craindre que ces événements ne fussent une dernière manœuvre de la noblesse pour discréditer les travaux de l'Assemblée. Aussi tout en acceptant de croire que ce jour-là, sous l'impulsion d'un altruisme généreux, la noblesse sacrifia spontanément tous ses avantages aux intérêts supérieurs de la patrie et se rallia au programme royal de réformes financières qui abolissait ses immunités fiscales, on ne peut pas reprocher à Mirabeau d'avoir considéré ces événements avec moins de crédulité ; craignant que l'on n'accusât les députés d'outrepasser leur mandat ou de prendre des décisions avec trop de légèreté, Mirabeau, tout en déplorant l'agitation fébrile de cette séance, s'empressait de prévenir ces attaques.

« Toutes ces résolutions de l'Assemblée nationale sont irrévocables, écrivait-il dans le *Courrier de Provence*, elles sont sous la garantie sacrée de l'honneur, il n'est pas un Français qui ne crût flétrir la gloire nationale et s'avilir lui-même en proposant d'attenter à des sacrifices qui sont devenus le bien de la patrie. »

La conduite de Mirabeau n'est donc aucunement équivoque. Seule la crainte que cette séance ne suscitât de nouveaux embarras à l'Assemblée provoquait ses boutades. « C'est une orgie, disait-il à M. de La Mark, » et devant Dumont, il s'exclamait : « Voilà bien nos Français, ils sont un mois entier à disputer des syllabes et dans une nuit ils renversent tout l'ancien ordre de la monarchie. »

Lorsque l'on connaît la résistance acharnée que la noblesse et les parlements ont opposée pendant un demi-siècle à toute tentative de réforme financière, on peut supposer que cette abnégation totale et subite était un stratagème habilement combiné pour amener le souverain à dissoudre l'Assemblée sous prétexte que les députés outrepassaient leur mandat. Une fois ce résultat obtenu, la noblesse aurait pu faire casser rapidement toutes ces décisions hâtives par ses alliés, les membres des parlements. Devant toutes ces hypothèses, nous croyons que l'attitude réservée de Mirabeau était parfaitement celle qu'exigeaient les événements.

*
* *

Michelet a écrit qu'après les émeutes d'octobre « les deux premiers hommes de France, le plus populaire, le plus

éloquent, La Fayette et Mirabeau, revinrent royalistes à Paris ». Si cette remarque peut à la rigueur se comprendre pour La Fayette qui rapporta d'Amérique de nombreux principes républicains, nous ne savons pas ce que Michelet veut dire lorsqu'il s'agit de Mirabeau. A cette époque, le mot royaliste n'a pas de sens précis, nobles et magistrats défendant les parlements, membres du tiers désirant une monarchie constitutionnelle, sont tous, aussi bien que Mirabeau, des royalistes. Tout ce que nous constatons, c'est qu'après les émeutes d'octobre, Mirabeau déclara avec force que les tendances républicaines de certains députés susciteraient autant d'embarras à la monarchie que l'ancienne opposition des ordres privilégiés. Mirabeau n'avait pas attendu que l'émeute éclatât pour refréner l'ardeur régénératrice de certains de ses collègues qui, au lieu de chercher à établir les réformes exigées par les besoins immédiats de la nation, voulaient que l'on fabriquât avec les idéologies à la mode, une civilisation nouvelle. Déjà, en donnant lecture de la *Déclaration des droits de l'homme*, il en avait finement indiqué toutes les imperfections.

Un écueil sur lequel toucheront toutes les déclarations de droits, disait-il, *c'est la presque impossibilité de ne pas empiéter sur la législation au moins par des maximes. La ligne de démarcation est si étroite, pour ne pas dire idéale, qu'on la franchira toujours; et je ne conçois pas même de quelle utilité pratique serait une déclaration de droits qui n'indiquerait jamais, je ne dirai point, avec le préopinant, les conséquences des principes qu'elle énonce, mais leur application, puisque chacun entendrait à sa manière des maximes dont les intérêts privés tireraient à leur gré les plus fausses conséquences.*

Et quelques jours plus tard, insistant encore sur le caractère utopique de cet ouvrage, il déclarait :

Nous ne sommes point des sauvages arrivant des bords de l'Orénoque pour former une société, nous avons un gouvernement préexistant, un Roi préexistant, des préjugés préexistants. Il faut, autant qu'il est possible, assortir toutes ces choses à la Révolution, et sauver la soudaineté du passage.

Il est bien entendu que lorsque Mirabeau emploie le mot de révolution, il n'entend pas, comme on le fit après sa mort, désigner uniquement l'ensemble des institutions démocratiques décrétées par les différentes assemblées

qui succédèrent aux États généraux. Ce n'est que sous la République que l'on a qualifié de révolutionnaires seulement les mesures prises pour favoriser l'avènement de ce régime. Avant cette époque le terme de révolution s'appliquait à tout acte qui produisait un changement profond. C'est ainsi que, sous Louis XV, le coup d'État de Maupeou qui détruisit pour quelque temps l'opposition des parlements fut également appelé une révolution.

Or, il est évident que Mirabeau approuvait cette partie de la nouvelle législation qui, transformant l'organisme monarchique, le libérait de la tutelle des parlements et permettait d'élaborer un nouveau système d'imposition. Comme il y avait un programme royal et une politique royale, il y avait aussi une révolution royale et c'est celle-ci que Mirabeau défendait.

*
* *

Si ses interventions dans les débats sur la Déclaration des droits de l'homme avaient montré toute la clairvoyance qu'il apportait à l'examen des suggestions nouvelles, ses discours sur la division du royaume doivent être cités parmi ceux qui laissent le mieux percevoir la fermeté de ses jugements.

Certainement, disait-il, *il faut changer la division actuelle par provinces, parce qu'après avoir aboli les prétentions et les privilèges, il serait imprudent de laisser subsister une administration qui pourrait offrir des moyens de les réclamer et de les reprendre... Mais je voudrais une division matérielle et de fait, propre aux localités, aux circonstances, et non point une division mathématique, presque idéale, et dont l'exécution me paraît impraticable... Enfin je demande une division qui ne paraisse pas, en quelque sorte, une trop grande nouveauté, qui, si j'ose le dire, permette de composer avec les préjugés, et même avec les erreurs, qui soit également désirée par toutes les provinces, et fondée sur des rapports déjà connus, qui surtout laisse au peuple le droit d'appeler aux affaires publiques tous les citoyens éclairés qu'il jugera dignes de sa confiance.*

Et, quelques jours plus tard, il ajoutait :

Mon objet n'a point été de chercher des objections; je me suis, au contraire, défié de la facilité d'attaquer un plan quelconque; mais j'ai voulu appliquer la théorie du comité à des

divisions réelles qui me fussent connues; et, sans m'en apercevoir, j'ai fait en cela l'objection la plus invincible contre ce même plan que je me proposais de soutenir.

J'ai pris des cartes géographiques, j'ai tracé des surfaces égales de trois cent vingt-quatre lieues carrées; et qu'ai-je aperçu? Là, une surface entière n'était composée que de landes, de déserts ou de hameaux; ici, dans la même surface, plusieurs grandes villes se trouvaient rapprochées; partout j'avais le même territoire; mais je n'avais nulle part ni la même valeur, ni la même importance, et je me disais : si on a voulu faire des départements inégaux, il ne valait pas la peine de leur donner la même surface; si on a voulu les rendre égaux, comment se fait-il qu'on ait choisi précisément la mesure la plus inégale?

J'ai tenté vainement de refaire les divisions de mille manières; j'ai mis les mêmes surfaces tantôt en triangles, tantôt en carrés; mais c'est en vain que j'ai épuisé toutes les figures géométriques; la distribution inégale de la population et des richesses se jouait de mes efforts. J'étais sans cesse arrêté par cette donnée principale, que ce n'est pas précisément le royaume, mais chaque province qu'il faut diviser.

Il est curieux de constater que toutes les critiques que l'on formulera plus tard contre la division départementale, se trouvent déjà dans ces discours. Comme le précisent très bien ces paroles, ce n'était pas le principe même de vouloir diviser la France selon une nouvelle mode administrative qui était blâmable, mais la méthode que l'on voulait employer. On ne pouvait oublier qu'au commencement du règne la division provinciale avait permis le rappel des parlements révoqués par Maupeou. Il pouvait donc sembler probable que si l'on ne transformait pas les divisions administratives du royaume, une manœuvre adroite pourrait à nouveau réunir les parlements, exhumer leur veto et détruire les réformes décrétées par l'Assemblée nationale comme furent détruites celles du dernier chancelier de Louis XV. C'est pour prévenir ce danger, pour s'assurer de la dissolution définitive des parlements que Mirabeau acceptait le principe d'une nouvelle division administrative, mais comme il le disait lui-même, il fallait composer avec les circonstances et les faits et non pas vouloir imposer des limites géométriques arbitraires. Dans cette circonstance comme dans toutes celles que nous avons déjà

examinées, Mirabeau raisonnait en homme de gouvernement, en véritable défenseur de la politique royale.

*
* *

Mais après les émeutes d'octobre qui ramenèrent le roi aux Tuileries, il comprit que cette révolution royale dont il était l'animateur serait bientôt supplantée par une révolution républicaine si la politique du roi confondue avec celle de la noblesse paraissait être hostile aux travaux de l'Assemblée. Il ne fallait pas que le peuple pût croire que les lois nouvelles étaient imposées au roi contre sa volonté, mais qu'il vît que seule la politique royale, dont les programmes stipulaient la suppression des privilèges fiscaux, en avait été l'inspiratrice.

A Paris, le roi faisait figure de prisonnier. La révolution paraissait se faire contre lui. Cette fausse situation permettant de discréditer la dynastie, il était nécessaire de placer le souverain dans une position qui lui permît de se coaliser avec ses peuples. Depuis l'émeute du 5 octobre, Mirabeau comprenait que si le roi n'apparaissait pas comme le véritable chef de la révolution, lui qui en était, pour ainsi parler, l'exécuteur, ne pourrait jamais, seul et isolé, en assurer la réussite. Coordonner ses actions à celles du roi, être son conseiller officiel ou officieux, tel fut désormais l'objet constant de ses ambitions.

Deux moyens s'offraient à lui pour s'introduire auprès du roi. Il tenta le plus rapide, il alla trouver M. de La Marck : « Le roi, la reine, et avec eux la France, lui dit-il, sont perdus si la famille royale ne sort pas de Paris. Je m'occupe d'un plan pour les en faire sortir : seriez-vous en position d'aller leur donner l'assurance qu'ils peuvent compter sur moi? » Cette démarche, faite à cette époque, ne manque pas de courage ; Mirabeau savait parfaitement que la cour, effrayée par la rhétorique démocratique de ses discours, était plus disposée à exploiter tous les incidents qui pourraient ruiner sa popularité qu'à le considérer comme collaborateur. Et ceux qui prétendent que seul l'appât de quelques subsides poussait Mirabeau à se rapprocher des souverains sont forcés de convenir que cette démarche, faite à ce moment-là, sans aucune garantie qui en assurât la non-divulgation, présentait plus de péril qu'elle ne supposait d'éventuelles récompenses. Depuis le début de

la session, Mirabeau se comportait comme s'il eût été chancelier du roi. Tous ses actes, toute son action avaient été calculés en vue de faire adopter la politique royale dont seul il s'était fait le défenseur. Contre les objections de ses collègues, l'inconscience des ministres, les erreurs même du monarque, il avait su, par son éloquence, prendre assez d'ascendant sur l'Assemblée pour imposer cette politique. Mais après cette nouvelle émeute et les échecs de ses propositions sur la Déclaration des droits de l'homme et le veto, il venait de constater que son éloquence seule ne triompherait pas toujours de toutes les oppositions, et qu'il fallait, pour assurer le succès de la révolution royale, que ses actes fussent approuvés et secondés par le souverain.

D'autre part, un élément nouveau, qui donnait à l'émeute une force sans précédent, s'introduisait dans la lutte. L'opinion publique, dont on n'était pas accoutumé de faire fond, devenait une force prépondérante puisque le roi, en réunissant les États généraux, avait voulu faire une sorte d'appel au peuple, afin d'imposer au nom de la volonté nationale les réformes que ses parlements et sa noblesse tenaient en échec depuis près de deux siècles. Mais si le roi semblait maintenant se séparer de cette opinion publique dont il avait invoqué l'autorité pour accomplir sa révolution, des ambitieux pouvaient à leur tour s'emparer de cette force et, exploitant l'agitation de la capitale, en arriver à imposer leur opinion en faisant admettre que l'émeute était une des manifestations les plus importantes de la volonté nationale. Si, devant ce péril grandissant, les souverains devaient finir par accepter les avances de Mirabeau, il était impossible à cette époque de leur faire comprendre sa politique. Comme le seront beaucoup de ses commentateurs, le roi et la reine, égarés par sa dialectique, n'apercevaient en lui qu'un tribun républicain. La défiance et l'hostilité avec lesquelles on eût accueilli son projet étaient si perceptibles que ses amis le comte de La Marck et le comte de Provence refusèrent de le communiquer aux souverains. Mais bien qu'il n'atteignît pas ses fins, ce mémoire n'en reste pas moins un des plus brillants exposés de la politique royale du député d'Aix.

HERBERT VAN LEISEN.

(A suivre.)

Madame Ruguellou

RÉCIT DES TEMPS DU COMBISME (1)

II

Comment Suzie apprit qu'Allain la demandait en mariage.

« Élu, pensait Mme Ruguellou en s'engouffrant avec son mari dans la calèche de cérémonie, lourde et massive comme un carrosse d'ancien régime, qu'elle avait achetée pour son poids de ferraille, quelques années auparavant, à la vente d'un château voisin, et qui ne sortait de la remise qu'aux grandes occasions, élu, mais à quel prix ! »

M. Ruguellou, auprès d'elle, sur les coussins fatigués, se taisait. Il attendait prudemment la fin de la farouche contention où s'enfonçait sa femme, mais l'avenue de Creuzolles était passée, la grille franchie et Mme Ruguellou n'avait pas desserré les dents. Bien que moins inquiet sur les suites de son imprudent aveu au professeur Balandreau, il se demandait si ce n'était pas cet aveu, la pensée du danger qu'il leur avait fait courir, qui continuaient de nourrir cette blanche et silencieuse colère, et il ne fut rassuré qu'en entendant sa femme répéter coup sur coup :

— Cent mille francs !... cent mille francs !

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 mars, 1er et 15 avril, 1er et 15 mai 1926.

Le prix que M. de Solèges eût mis aux lettres si mystérieusemet disparues... C'est un chiffre qu'il avait entendu trop de fois depuis le cambriolage du secrétaire pour ne pas le reconnaître. Mais pourquoi Mme Ruguellou, soudain, se reprenait-elle à songer à cette correspondance et à la somme qu'elle en eût pu tirer? Il n'osait le lui demander. Tant de liens subtils cependant s'étaient tissés entre les deux époux, il s'était fait entre eux un tel échange et comme une si intime pénétration réciproque de leur être le plus secret, qu'elle devina l'interrogation suspendue au bord de ses lèvres.

— Tu ne comprends pas? dit-elle. Tu ne comprends pas?

Et, lui serrant le bras :

— Mais, c'est clair comme le jour, à cette heure... C'est Suzic qui avait volé les lettres... volé... volé...

— Suzic?

— Oui, Suzic, pour les remettre à son amant... à ce Domaguet qui demande aujourd'hui sa main... et avec qui elle couchait tous les soirs... sous notre nez!

— Tout de même! dit M. Ruguellou.

Si perspicace que fût sa femme et quelque admiration qu'il professât pour son génie, il avait peine, cette fois, à l'en croire, et tout ce qu'il savait de Suzic protestait contre une aussi brutale accusation. Mme Ruguellou ne se méprit pas au tour équivoque de la réponse.

— Tu vas voir, dit-elle simplement.

Et, de nouveau, elle s'enfonça dans le même silence lourd de menaces qu'elle interrompait seulement pour mâchonner, comme si elle eût broyé du fer :

— Cent mille francs... cent mille francs... peut-être, en s'y prenant bien, cent cinquante mille...

La nuit était tombée tout à fait, une nuit sans lune, sans étoiles, noire, poisseuse, secouée de coups de vent et d'averses et, dans les vastes solitudes qui gardent les abords de Trébivain, Juluen, le livreur des Ruguellou, promu cocher de grande maison, avait peine, malgré sa connaissance des lieux, à conserver sa direction... Allumer les lanternes, il n'y fallait pas songer avec des maîtres aussi regardants, et Juluen en était réduit à interroger les accidents du chemin, comme les marins naviguent à la sonde dans les parages incertains. De surcroît, la malchance s'en mêla. Une première fois, ce fut la méprise de deux gendarmes à cheval, causée par l'archaïsme du véhicule, dont le comminatoire « halte-là ! » obligea Juluen de stopper au milieu d'une montée : infraction à l'arrêté sur l'éclairage des voitures, procès-verbal...

— Votre nom?

Tirée par la secousse de sa sombre rêverie, Mme Ruguellou demanda ce qu'il y avait.

— Ce sont les gendarmes, dit Juluen... à cause que les lanternes ne sont pas allumées!

— Comment!

Le brigadier Hauchecorne, qui avait déjà tiré son carnet, reconnaissant la voix de Mme Ruguellou, courut s'excuser à la portière :

— ...Vous demande pardon... monsieur le maire... madame Ruguellou... Fait si noir!... Et ce vent... cette sacrée pluie... J'avais cru... Des fois que ç'aurait été la calèche de Mme de Lur-Saluces ou d'un des nobliaux de par ici... c'eût été pain bénit, n'est-ce pas?... Alors...

— C'est bien, dit Mme Ruguellou. Mais, une autre fois, brigadier, tâchez de ne pas confondre... Justement, ce soir, nous sommes pressés. ..

Mais tout semblait conjuré, ce soir-là, pour embarrasser la marche des Ruguellou et retarder leur arrivée au Prieuré. Après l'intervention malencontreuse de la maréchaussée, un des harnais se rompit, et, bon gré mal gré, pour y voir clair à le réparer, il fallut bien songer à s'aider des lanternes : inspection faite, la bougie manquait à l'une et, dans l'autre, elle était si courte qu'elle trépassa au cours de l'opération. Juluen dut courir jusqu'au hameau le plus proche et s'y prendre à vingt fois avant qu'on lui ouvrît : ce carrosse grinçant et cahotant et que n'annonçait aucune lumière rappelait trop aux superstitieux Bretons la charrette funèbre du seigneur Ankou, postillon des messageries infernales, et les gens, à son passage, rentraient la tête sous les draps. Le nom de Mme Ruguellou, invoqué en désespoir de cause par Juluen, fut, à la fin, plus fort que leur frayeur, et Juluen revint avec un bout de suif qui lui permit de parer au plus pressé. Cela prit quelque temps néanmoins, et Mme Ruguellou s'énervait.

— Mais presse donc... presse donc!... Ce Juluen, quel maladroit!

— C'est pas ma faute... J'avais dit à Madame que la sous-ventrière était pourrie... Si Madame m'avait écouté...

— Tu ne penses qu'à m'égorger, répliqua Mme Ruguellou.

Tout ce que put gagner Juluen fut de garder la lanterne allumée jusqu'au Prieuré, et encore parce que le bout de chandelle n'avait rien coûté... God dormait sur une chaise dans la cuisine : Mme Ruguellou la mit debout d'un revers de main. Le feu, pendant son sommeil, s'était éteint sous la chaudronnée de pommes de terre,

mêlées de tranches de « vieille » (1), qui devait composer le repas du soir.

— Tant pis ! dit Mme Ruguellou, on ne le rallumera pas... Filez vous coucher.

Il était inutile, en effet, d'attendre Théodore qui, en réintégrant le Prieuré, avait posé comme condition qu'il aurait le libre usage de ses soirées et rentrerait à l'heure qui lui conviendrait, ce qui était une façon de parler, car il lui arrivait de ne pas rentrer de toute la nuit. On ne le voyait même pas toujours au souper, mais la prévoyance maternelle suppléait à tout et lui tenait en réserve dans le garde-manger un substantiel en-cas de viande froide ou de jambon.

En l'espèce, d'ailleurs, Mme Ruguellou n'était pas autrement fâchée de son absence et que rien ni personne ne pût se mettre à la traverse de l'explication qu'elle voulait avoir avec Suzic. Surprise d'abord de ne pas trouver la jeune fille avec God, elle se ressouvint qu'en raison d'une indisposition passagère, elle-même lui avait permis de se coucher un peu plus tôt que d'habitude et sous condition, bien entendu, que le ménage fût terminé, les étables servies et toute la maison en ordre. Telle était sa fièvre de représailles, qu'elle ne réfléchit pas combien, dans cet état et avec une organisation si délicate, une explication comme celle qu'elle voulait provoquer pouvait avoir des suites pernicieuses pour Suzic ; mais, quand elle y eût réfléchi, il n'est pas sûr que cette considération l'eût arrêtée, et le fait est qu'elle s'y prit de telle sorte que la soudaineté de son intervention ne pouvait qu'ajouter encore au désarroi de la pauvre enfant.

Elle avait décroché un bougeoir, et, plantant là son mari, à pas de loup, masquant la lumière, elle s'était glissée jusqu'au grabat de Suzic, qui, s'éveillant en sursaut et voyant cette face convulsée à son chevet, sauta sur le carreau et demeura un moment dans l'indécision de l'acte que méditait sa tante.

Voulait-elle la tuer?

Une des particularités les plus effrayantes de ce visage dont les lignes, même au repos, avaient toujours quelque chose de tragique, était l'espèce de vie personnelle que prenait à ce moment sa verrue frontale : on eût dit qu'elle se gonflait et remuait et qu'il allait sortir, de sa poche incandescente, un dard ou un venin subtil.

Mais ce qui acheva de terroriser Suzic fut le rire de démente dont s'accompagnait cette manifestation habituelle des tempêtes

(1) Sorte de labre, qui ne se mange que dans les ménages de petites gens.

intérieures qui grondaient en Mme Ruguellou. Jamais Suzic ne l'avait vue rire ainsi, et elle fut près de demander grâce. En chemise, les pieds nus sur ces carreaux dont le froid la glaçait, elle se tenait devant sa tante comme une parricide ou une empoisonneuse, moins le cierge au poing, et elle ne savait encore de quelle faute on l'accusait ! Elle comprit encore moins quand Mme Ruguellou, déposant son bougeoir pour esquisser une révérence d'ancien régime, l'eût priée de recevoir ses très humbles compliments et saluée du nom de madame.

— Madame?... répéta Suzic en ouvrant de grands yeux.

La folie de sa tante, car il n'en fallait plus douter, et Mme Ruguellou était folle, la gagnait insensiblement ; son petit cerveau chavirait dans cette mise en scène tragico-bouffonne, et elle ne commença même pas de comprendre quand sa tante eut ajouté :

— Oh ! madame par anticipation à l'état civil... mais madame déjà en fait, hé ! petite friponne... madame Allain Domaguet, s'il vous plaît.

— Ma tante, ma tante, je vous en conjure, revenez à vous ! supplia Suzic.

— Cent cinquante mille francs, dit Mme Ruguellou changeant subitement de ton et rentrant son rire, c'est ce que me coûte ta trahison... Savais-tu cela, quand tu m'as volé ce paquet de lettres? Oui, tu le savais... tu avais écouté aux portes... Cent cinquante mille, deux cent mille, autant dire... on ne regarde pas à quelques billets de mille pour rentrer en possession de lettres pareilles... Deux cent mille francs, brigande !

Cette fois, Suzic comprenait. Non, sa tante n'était pas folle, sa tante savait... Mais qui avait pu la trahir? Pas Tina, pourtant... Ou alors, c'était à désespérer de la loyauté humaine... Ah ! tout l'abandonnait, et, sur ce carreau de grès, où elle grelottait depuis un quart d'heure et dont le froid s'insinuait dans ses veines, arrêtait le cours de son sang, elle se fût couchée volontiers, comme dans un caveau anticipé, pour ne plus penser, ne plus sentir, ne plus rien connaître du monde et de la vie.

— Écoute, dit Mme Ruguellou... Au point où nous en sommes, il n'y a plus de ménagements à garder... J'ai ton secret... Je te tiens... Et tu as pu me jouer sous jambes tout un an... courir le guilledou la nuit avec ce mirliflor de Domaguet... l'empaumer au point de lui faire demander ta main... il ne t'épousera pas, c'est moi qui t'en réponds. Jamais je ne donnerai mon consentement, tu ne seras jamais qu'une madame de contrebande, si tu ne me rends pas d'abord les lettres... les lettres... les lettres, tu entends... Quelque chose me dit que tu ne les as pas remises aux Solèges, que tu les gardes ici...

Où? Allons, parle !... Je ne m'en irai pas que tu ne me les aies rendues ou dit en quel endroit tu les caches... Les lettres...

Elles étaient à deux pas de la mégère, sous une dalle déchaussée, que, d'un moment à l'autre, son agitation pouvait déplacer, bien que l'enfant eût pris soin de la consolider un peu. Mais, dès cet instant, une volonté de rétraction, de mutisme absolu s'était formée en Suzic... Des paroles de sa tante, elle ne retenait que cette chose étrange, incroyable, qui l'inondait d'une joie de paradis : Allain avait demandé sa main ; Allain voulait l'épouser !... Comment Mme Ruguellou, dont le jeu était d'ordinaire si sûr, s'était-elle ainsi imprudemment découverte? Elle pouvait se dire sans doute qu'il faudrait bien que Suzic, un jour ou l'autre et assez prochainement de toute façon, apprît la demande d'Allain, puisqu'elle avait donné son consentement public à ce mariage et que M. de Romignac en avait même fait une condition de son ralliement à la candidature de M. Ruguellou. Mais surtout elle était persuadée que Suzic, « de mèche » avec Allain, savait qu'il ferait cette demande et qu'ainsi elle ne lui apprenait rien. En lui célant soigneusement d'ailleurs qu'elle avait déjà donné son consentement, que le mariage, dès ce moment, était affaire convenue et conclue, elle gardait tous ses avantages... elle espérait faire de ce consentement le prix de la restitution des lettres... Voyant que la menace échouait, elle essaya de la douceur... A son tour, elle pria, supplia Suzic de se dessaisir de la correspondance maudite... elle imagina les fables les plus extravagantes pour l'apitoyer... lui jurant qu'il y allait de l'honneur de son oncle et qu'elle brûlerait au besoin ces lettres sous ses yeux mêmes, à l'instant... Elle eût parlé à une ombre qu'elle en eût obtenu plus de paroles... Elle s'arrêta soudain en s'apercevant que Suzic, après une quinte déchirante, venait de s'évanouir.

III

Bellec, notaire subtil, découvre d'étranges choses sur la « Nathalie ».

Si M. Ruguellou n'était pas du bois dont on fait les dupes, Bellec n'avait pas l'étoffe d'un guillotiné par persuasion. Informé de ce qui s'était passé à Creuzolles, mais ignorant les conditions secrètes du pacte, il pensa trouver quelque lumière à Saint-Brieuc, près du préfet, M. Edmond Rambert, doctrinaire fleuri, décoratif comme un sujet de pendule et tout épanoui d'anticléricalisme depuis qu'il

avait réussi à faire présider les fêtes de Tréguier par son chef, M. Combes, sans que les pavés de la vieille cité épiscopale sortissent tout seuls de leurs alvéoles pour lapider le félon. Bellec l'eût souhaité moins sonore et plus fin. Mais il y a toujours à apprendre, même dans un tambour.

Aussi bien M. Rambert ne nourrissait-il aucun mauvais sentiment contre Bellec qui lui avait toujours donné satisfaction et qui, la veille encore, s'était prêté de la meilleure grâce du monde à la laïcisation de l'école maternelle de Rozlan : sans égards pour ses trente-cinq années consécutives d'apostolat social, sœur Angèle, la vénérée directrice de la salle d'asile, avait été appréhendée au corps par le brigadier Hauchecorne et jetée dans la rue « comme un paquet de linge sale ». C'est l'expression même dont se servit Bellec dans son rapport au préfet et dont la trivialité ne sembla pas offusquer ce fonctionnaire ami de la tenue et qui soignait ses métaphores. Il ne cacha pas à Bellec que tous les chefs-lieux de canton des Côtes-du-Nord étaient loin de témoigner d'un esprit d'égale soumission aux grands principes de laïcité et que celui de Rozlan méritait, à cet égard, les plus vifs éloges.

— Et pourtant, monsieur le préfet, vous me lâchez, dit Bellec, et votre candidat au conseil général, dans le canton de Rozlan, sera cette pâte molle de Ruguellou.

— Oh ! pâte molle, dit M. Rambert. Vous allez un peu fort, mon cher ami, et il est bien certain que M. de Romignac...

— J'entends. Ruguellou a été plus malin que moi, ou bien M. de Romignac avait des raisons que je ne sais pas pour soutenir ce faux bonhomme... dont la scandaleuse tolérance à l'égard des ratichons de sa commune devrait, en tout état de cause, vous inspirer une légitime défiance...

— Je lui ai fait faire des représentations à ce sujet par le sous-préfet de Châteuneuf, dit M. Rambert. Il s'en est expliqué avec lui. Déjà M. Ruguellou n'assiste plus aux cérémonies du culte... C'est quelque chose... Quant au catéchisme, qui continue à se faire en breton dans sa commune, soyez tranquille, des sanctions seront prises contre les délinquants, mais après le scrutin, pour ne pas alarmer les électeurs... C'est comme à Tréguier, continua M. Rambert, où l'on reproche à mon administration de n'être pas intervenue dans l'affaire du calvaire de protestation. Eh ! patience !... Les nobles et le clergé ne perdront rien pour attendre : ils apprendront bientôt s'il est permis de dresser ainsi statue contre statue et de provoquer ouvertement à la guerre civile... Je l'ai déjà dit à Pleurtuit, mon cher monsieur Bellec : Je n'admets pas toutes ces Pénitences agenouillées dans leurs

robes de pierre, qu'il s'agisse de la chapelle expiatoire du boulevard Haussmann, du Sacré-Cœur de Montmartre ou du calvaire de protestation de Tréguier ; on ne fait pas trébucher l'Histoire à quelques stèles funéraires. La France ne se repent pas...

— Bravo ! dit Bellec, emporté par l'éloquence du morceau. Seulement...

— Seulement quoi?... Voyons, vous n'êtes pourtant pas un novice en politique, et ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre qu'à la veille d'une consultation électorale de cette importance, la prudence la plus élémentaire...

— Monsieur le préfet, dit Bellec, coupant court cette fois au topo et se levant, tout cela est bel et bon. Ce que je retiens de vos explications, c'est que Ruguellou est votre homme et que tout lui est permis en cette qualité... Grand bien lui fasse... et à vous aussi. Moi, je m'en lave les mains, et, si l'aventure tourne mal, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même...

Peut-être M. Edmond Rambert eut-il tort de ne voir là qu'une menace en l'air, dictée par le dépit à son auteur : bien qu'assez « ancien » dans le département, il connaissait mal Bellec et s'en était un peu trop rapporté, pour le choix d'un candidat officiel dans le canton de Rozlan, à l'avis du sous-préfet de Châteauneuf, M. Gratiani, lui-même visiblement influencé par son secrétaire général Pierre Garmès. Bellec, qui n'avait jamais porté dans son cœur les Ruguellou, surtout depuis que la baronne Rochais (de l'Oise), dont la villa était en Rozlan, avait été s'aviser de fonder un sanatorium à Trébivain, les tint, dès ce moment, pour ses ennemis personnels, et ne songea plus qu'à la manière de s'en débarrasser par quelque coup fourré de sa façon. La partie était malaisée, pleine de risques : le dossier de Bellec contre son heureux concurrent ne contenait que des faits couverts par la prescription ou qui n'avaient valeur de preuves que devant une juridiction inopérante, car si toute conscience un peu délicate eût réprouvé des agissements comme ceux auxquels se livraient couramment les Ruguellou, la complaisance de l'administration supérieure, ou sa complicité même, en palliait singulièrement la gravité : pas un préfet du Bloc n'y eût trouvé le moindre prétexte à condamnation. Bellec lui-même et la plupart des maires gouvernementaux n'en avaient-ils pas autant, sinon pis, à leur actif?

Il y avait bien, à l'horizon, mais à l'horizon seulement, une certaine histoire de comptes de tutelle qui pourrait donner quelque tablature aux Ruguellou, si tant est qu'ils prétendissent continuer à soutenir que leur nièce et pupille, Suzanne Cognat, ne disposait à sa majorité d'aucun patrimoine : Bellec — il ne se gênait pas pour le

dire à tout venant — avait acquis la preuve du contraire, et il la « sortirait » le moment venu. Encore ne pouvait-on, dès aujourd'hui, en tirer argument contre les Ruguellou, et de même, faute d'éléments sérieux, et tout en soupçonnant M. Ruguellou d'avoir partie liée avec Kerthomas, le capitaine de *la Nathalie*, et ledit capitaine de se livrer à des opérations vraisemblablement peu orthodoxes, le notaire de Rozlan n'arrivait pas à déterminer le sens de cet accord et le caractère de ces opérations. Il recevait, certaine après-midi, un courtier d'assurances maritimes qui avait à soumettre diverses pièces à sa signature : comme le courtier fouillait dans sa serviette pour y chercher une de ces pièces qui s'était égarée, l'œil de Bellec, qui suivait ses mouvements, tomba par hasard sur la police du cotre où le nom de M. Ruguellou s'étalait en toutes lettres.

— Tiens, fit-il négligemment, je croyais que *la Nathalie* appartenait à Kerthomas?...

C'était aussi bien la croyance générale et, à Trébivain même, Kerthomas se donnait comme le capitaine-armateur de *la Nathalie*. Mais M. Ruguellou, qui avait des intérêts dans tant d'affaires, dont l'argent était investi jusque dans le cheptel des plus misérables fermes, pouvait bien avoir mis à profit la gêne momentanée de Kerthomas pour lui acheter tout ou partie du cotre. Rien là que de courant en somme. Et Bellec n'y eût plus songé, en effet, s'il n'avait appris, par la suite, que Kerthomas, bien loin d'accuser le moindre embarras d'argent et en un temps où le fret était rare et à bas prix, venait d'acquérir au bourg de Pleubian, son pays natal, une propriété d'assez belle apparence, avec communs et dépendances, couvrant une superficie de 45 ares 35 centiares, et dont le coût d'acquisition était monté, sans les frais, au chiffre — impressionnant pour l'époque — de 27 350 francs.

Voilà qui changeait tout à fait les choses. Ce pourquoi, depuis lors, Bellec eut l'œil sur *la Nathalie* et sur Kerthomas. Il s'informa sous main des routes habituelles du cotre, de la nature et de la destination de ses frets, et ne fut pas peu surpris d'apprendre que, partie sur lest pour Jersey, — Jersey, le paradis des smogleurs de la Manche, — *la Nathalie* en revenait régulièrement avec un chargement de graines d'arachide, qui ne passe pas pour une céréale des climats tempérés. Mais il y avait des lacunes, de longs espaces de temps, pendant lesquels le cotre disparaissait de l'horizon, ne rentrait pas à Trébivain. Où se rendait-il en quittant Jersey, — car il n'y désarmait certainement pas? Et que devenait, en outre, toute cette graine d'arachides inconsommable sous sa forme naturelle dans une région dépourvue d'huileries? La piste relevée par Bellec ne l'avait pas

mené bien loin : elle s'effaçait, se perdait presque tout de suite. Et puis le temps lui manquait pour pousser une enquête sérieuse qui eût exigé des déplacements, des visites, tout un siège en règle des différentes brigades de douanes de l'arrondissement, et, peut-être, des arrondissements voisins. Pourtant, à je ne sais quelle voix secrète de son subconscient, il sentait la piste bonne et n'y renonçait pas, mais il fallait la retrouver — et vite : autrement, le préfet venait de le lui faire entendre assez clairement, Ruguellou passait.

Le train qui le ramenait de Saint-Brieuc l'avait déposé à Plouaret, petite gare de croisement, où il devait changer de ligne pour Châteauneuf. On était en octobre ; le service d'hiver avait commencé, et les trains ne correspondaient plus que vaguement.

Disposant d'une couple d'heures, Bellec, malgré la pluie, voulut les employer à visiter au bourg Me Le Gac, un de ses confrères. Le Gac était absent. Bellec s'en revint vers la gare, et, en chemin, au pied de la montée du bourg, croisa une charrette vide traînée par trois chevaux attelés en flèche que conduisaient deux hommes en qui il crut reconnaître les frères Le Floc'h. Mais, comme les deux hommes avaient rabattu leurs chapeaux et que la nuit tombait, il ne put se faire une conviction formelle. A tout hasard, cependant, il dit en passant à celui qui paraissait le cadet des deux :

— Fichtre, Jérôme, tu as donc étendu le cercle de tes opérations? Tu commerces avec la Cornouaille noire maintenant?

L'interpellation, faite en breton, n'eut d'autre effet, d'ailleurs, que de précipiter l'allure de l'homme qui marchait à côté de ses chevaux et qui ne desserra pas les dents, non plus que son compagnon. C'est justement ce qui donna l'éveil au notaire : sa pratique des milieux campagnards ne lui laissait pas ignorer combien le paysan trégorrois est liant de sa nature et peu enclin à rebuter les avances d'un interlocuteur ; si Bellec s'était trompé et avait pris un homme pour un autre, l'interpellé, dans la très grande majorité des cas, eût répondu poliment, en se faisant connaître, — et il n'en eût été rien de plus.

Ainsi mis en défiance, Bellec se retourna pour examiner plus attentivement la charrette, dont il observa que les ridelles étaient neuves et peintes en bleu clair : il la clicha dans son œil torve, avec ses trois chevaux, deux bai foncé, un gris pommelé et continua son chemin vers la station. Les roues du lourd véhicule avaient marqué dans la boue du chemin, et on les suivait sans difficulté à la trace. Bellec, conduit par elles, arriva devant la gare des marchandises voisine de celle des voyageurs, et, disposant de quelques minutes encore avant le départ du train, pénétra sous le hall, où la première chose qu'il vit

fut une trentaine de gros sacs portant la mention : *graine d'arachides* et adressés par un expéditeur du nom de Prigent à la maison Douarin, de Laval... Les investigations de Bellec n'allèrent pas plus loin ce soir-là, mais, dès le lendemain, son clerc partait en campagne, gagnait, sous un prétexte quelconque, le convenant de Kerentré, tenu par l'aîné des frères Le Floch, y relevait, dans les pâtis et la cour, la présence d'une grande charrette et de trois chevaux répondant au signalement donné par le notaire : Bellec était fixé, il avait retrouvé la piste, et, cette fois, il ne devait plus la lâcher.

Le samedi suivant, vers quatre heures de l'après-midi, un message télégraphique, de forme anormalement impérative, appelait d'urgence M. Ruguellou au cabinet de M. Gratiani. Mme Ruguellou était absente, en tournée de recouvrement chez sa clientèle, et M. Ruguellou ne savait où la prévenir. Premier ennui. Une déconvenue plus grave l'attendait à Châteauneuf, où il apprit, en débarquant, que son *alter ego*, son second lui-même, Pierre Garmès, l'Éminence grise du parti radical, dont le crédit s'était si généreusement employé pour lui en tant de circonstances, venait de partir inopinément pour Toulon : Garmès y avait une sœur, mariée au surveillant-chef de l'arsenal et qu'on disait mourante. Ainsi privé de l'assistance de sa femme et de son ami, qu'il avait pour habitude de consulter en toutes choses, M. Ruguellou fut comme un nageur qui vient de perdre ses bouées. Quelque obscure prémonition s'en mêlait aussi, peut-être. Introduit près de M. Gratiani avant d'avoir pu rassembler ses esprits, il acheva de se décontenancer quand le sous-préfet, sans même répondre à son salut, lui tendit la dactylographie d'un article de *l'Indépendance armoricaine* que la préfecture de Saint-Brieuc venait de passer par téléphone à la sous-préfecture de Châteauneuf.

— Lisez.

L'Indépendance armoricaine, le journal des Blancs ! M. Gratiani se moquait-il?

— Lisez, mais lisez donc ! fit M. Gratiani en tapant du pied. C'est une dactylographie de l'entrefilet qui paraîtra ce soir, « en dernière heure », dans le journal de cette petite canaille de Maubec sous le titre : *Une fraude colossale*... La préfecture s'en est procuré la teneur par des moyens que j'ignore... et il n'importe, du reste... Vous comprenez, à présent? Oui? Ce n'est pas trop tôt, nom de Dieu !

Jamais le souple et avisé fonctionnaire ne lui avait parlé de la sorte. Ah ! où était la douce voix féminine, le cristallin flageolet d'antan? M. Ruguellou sentit le frisson de la petite mort courir le long de ses omoplates.

Sous le titre : UNE FRAUDE COLOSSALE, et le sous-titre : UN MAIRE

PRIS LA MAIN DANS LE SAC, Maubec racontait que la régie venait de pincer en flagrant délit le maire blocard d'une commune du littoral, grand favori de la sous-préfecture, récemment promu officier de l'instruction publique, conseiller d'arrondissement et candidat au conseil général. Des sacs de lichen et de graines d'arachides, expédiés par ce maire sous un faux nom, avaient été reconnus à la gare de Laval pour des sacs de poivre en provenance de Jersey. Identifiés et pressés de questions, les charretiers aux gages de l'expéditionnaire avaient passé des aveux : la contrebande s'exerçait par le moyen d'un cotre nommé *la N...*, capitaine K... ; tantôt le chargement était débarqué au port même de T..., dans la commune du maire incriminé, quand on avait pu endormir la surveillance des préposés de la brigade voisine ; tantôt le déchargement se faisait de nuit, sur des points déterminés, la dune de Térennès, l'étran de Jaoüen, où les charretiers étaient avisés par « un feu alternatif blanc et rouge » de la présence du smogleur. « La régie, disait l'auteur en fin d'article, croit être sur la piste d'une fraude gigantesque organisée et fonctionnant depuis plusieurs années. On parle déjà de plusieurs arrestations. A demain les détails. »

— Eh bien, qu'en pensez-vous? demanda M. Gratiani, quand la lecture fut terminée. Comme réponse du berger à la bergère, c'est tapé, hein !

— C'est... c'est abominable, murmura M. Ruguellou, livide.

— Eh ! non, tonnerre ! C'est de la politique : *l'Indépendance armoricaine* vous fait exactement le coup que *le Réveil castelneuvien* avait fait, l'an dernier, à M. de Solèges... avec cette différence que, cette fois, l'accusation repose sur des faits contrôlés.

— Mais... je ne suis pas coupable, dit M. Ruguellou, risquant une timide dénégation et maudissant, une fois de plus, le malencontreux hasard qui le privait, en une circonstance aussi critique, de l'assistance de sa femme et de la caution de Pierre Garmès... Rien, d'ailleurs, dans cet article n'indique qu'il s'agit de moi.

— Vous ne savez donc pas lire? dit M. Gratiani... « le maire d'une commune du littoral... grand favori de la sous-préfecture... récemment promu officier de l'instruction publique, conseiller d'arrondissement et candidat au conseil général... » Vous trouvez que le signalement ne suffit pas?... Eh bien, il me suffit, à moi... et je n'entends pas être compromis une minute de plus en votre compagnie..

— Mais il faudrait des preuves, monsieur le sous-préfet !... Ce cotre dont il est question... *la Nathalie*, sans doute... il n'est pas à moi : il appartient à Kerthomas...

— Oui, et le poivre fraudé est expédié au nom de Prigent, je le

sais par le préfet... Seulement, il n'y a pas de Prigent négociant en grains, à Trébivain... et c'est au nom de M. Ruguellou, maire et négociant, que sont tirées les traites sur Douarin et Cie, de Laval... et sur bien d'autres, au Mans, au Havre, à Cherbourg... M. Edmond Rambert a pris ses informations... Et, pour comble d'imprudence ou d'impudence, comme vous voudrez, — la police de *la Nathalie* est à votre nom... On n'est pas plus bête... ou plus cynique... Ah! ce que je me mords les doigts d'avoir écouté Garmès et de vous avoir préféré à Bellec!...

— Je suis un bon républicain, monsieur le sous-préfet, balbutia M. Ruguellou, totalement effondré cette fois, et ne trouvant plus, pour apitoyer son tortionnaire, que cet appel de détresse, cet argument suprême auquel, pour la fille de Lozac'h, lui-même avait recouru près de sa femme.

Et, comme Mme Ruguellou, M. Gratiani répliqua :

— Heureusement pour vous!... Sans quoi je ne sais pas où cette affaire vous mènerait... En tout cas, poursuivit M. Gratiani, fini du conseil général, n'est-ce pas? C'est un avis charitable que vous donne le préfet par ma bouche, et que je vous engage fortement à écouter... Vous allez retirer tout de suite votre candidature... Les affiches n'étaient pas posées?

— Pas encore.

— C'est une chance...

— Mais qu'est-ce qui s'est passé? Qui a pu me dénoncer?... gémit M. Ruguellou, la tête dans les mains...

— Cherchez...

— Une vengeance des Solèges?

— Peut-être, laissa tomber le sous-préfet qui n'était pas fâché de voir le malheureux s'engager sur une fausse piste.

Les deux hommes se séparèrent sans s'être serré la main. M. Ruguellou, la tête basse, remonta dans son cabriolet : le choc avait été si vif, si brutal, qu'il lui avait semblé un moment que son cœur se décrochait. De pareilles atteintes sont irréparables, et l'être qui les a reçues ne fait plus que languir. Bien que personne à Châteauneuf, sauf M. Gratiani et lui, ne connût encore l'entrefilet de *l'Indépendance*, M. Ruguellou avait l'impression que les passants le dévisageaient, qu'on riait sous cape de sa mésaventure. Des bruits avaient pu filtrer. Pour faire bonne contenance, il n'accéléra pas l'allure de sa bête, mais, les faubourgs franchis, il la lança dans un trot précipité qui ne se ralentit qu'aux approches de Trezdu. Il avait à la fois hâte de retrouver sa femme, de se sentir sous sa protection, et peur de la scène effroyable qu'elle allait immanquablement lui faire... Les

journaux de Saint-Brieuc n'étant distribués que le matin dans la région, il se sentait provisoirement tranquille du côté de ses administrés, et il n'en fut que plus mortifié d'être salué tout à coup, devant les premières maisons du hameau, par une bordée de vociférations et d'injures. Un attroupement s'était formé autour d'une vieille femme que d'autres commères essayaient de refouler dans sa maison ; mais elle leur échappait en apercevant la voiture du maire, et c'était elle qui venait de jeter dans sa direction, le poing tendu, les torons de ses cheveux au vent, comme des couleuvres, ces apostrophes véhémentes :

— Pirate !... Flibustier !... Détrousseux de veuves !...

Et la tête de M. Ruguellou, déjà basse, se baissa un peu plus : il avait reconnu Laurentine Munut. Pourquoi fallait-il que ce fût ce jour-là — et non la veille — qu'elle eût appris la vérité, cette vérité qu'elle était en train de commenter aux autres femmes, terrorisées par son audace. Dire qu'elle avait pu croire un moment à un accès de repentir, à un mouvement de générosité de ces Ruguellou, qui, ne pouvant la faire consentir à la cession de son champ, indivis entre elle et son fils, s'étaient abouchés à Brest avec le triste garçon et lui avaient, à coups de promesses et de petits verres, arraché une demande de partage qui entraînait la mise en vente du champ ! Ils savaient d'avance, ces vampires, qu'il suffisait qu'on connût qu'ils se portaient acquéreurs du champ pour que personne n'osât mettre de surenchère... Et voilà les forbans dont elle avait béni — stupidement — le geste intéressé, pour qui elle avait trahi une sainte femme comme Mme de Solèges ! M. Ruguellou l'entendait derrière lui qui criait aux commères dans un patois d'Iffiniac :

— J'vous dis qu'un de ces quat' matins ils étrangleront Suzic pour avoir l'argent de sa dot !... Ça viendra, ça viendra, j'vous dis !... Ah ! qu'ils ont ben fait de ne point m' « affronteu » quand j'ai reçu leur écriture... J'les aurais ben « étripeus » !

Étayé de sa femme, peut-être eût-il tenu tête à la vieille ; seul et déjà aux trois quarts effondré par le coup d'assommoir du sous-préfet, il rentrait les épaules et ne tentait aucune diversion ; la grille refermée, les barreaux mis, il ne se sentit même pas en sécurité et erra quelque temps, désemparé, dans le sous-sol de son laboratoire, qui occupait les anciennes caves du Prieuré. Machinalement, il tournait des robinets, vérifiait à l'éprouvette le degré de certains alcools.

C'est ainsi qu'il n'entendit pas rentrer Mme Ruguellou, qui, venue par un autre chemin, où elle n'avait pas eu à braver l'ire vengeresse de Tina, ne savait rien de l'algarade, non plus que du reste.

Mme Ruguellou, avant même de quitter son chapeau et sa pala-

tine, commença par ranger dans son secrétaire les sacs d'argent et de billon, les rouleaux d'or et les quelques liasses de billets (en assez petit nombre, par suite de son invétérée défiance paysanne du papier) qu'elle rapportait de sa tournée chez les aubergistes : elle se réservait d'en vérifier une seconde fois le contenu après souper, en tête à tête avec son mari, opération presque superflue, tant ses doigts, du premier coup, étaient habiles à saisir la « mousse » d'une pièce trop usagée et ses yeux à dépister un millésime suspect. Mais, comme elle disait, avec la sagesse populaire, « deux précautions valent mieux qu'une ». Puis l'avare, on le sait, à palper l'or, goûte une jouissance presque sexuelle. De Suzic, malade et toujours couchée, elle ne s'était pas informée près de God. Théodore faisait sa partie de « quadrette » chez Francine : Mme Ruguellou, en passant, avait aperçu son ombre aux carreaux, vision suffisante pour calmer ses transes maternelles. Seul Chimir, « le cher petit *biben* », lui donnait des inquiétudes depuis quelque temps : il avait perdu l'appétit, il glissait parfois sur ses coussins et demeurait les pattes en l'air, comme les chiens crevés sur l'eau des mares. Voyait-il encore? Ses yeux, à demi vitrifiés, pouvaient en faire douter. Même l'arrivée de Mme Ruguellou le laissait maintenant insensible.

— Chimir, mon chéri, on ne dit pas bonsoir à sa maîtresse? On ne la reconnaît plus?... Chimir, marquis de Kerougan, prince des bassets, qui pointiez la queue si fièrement... qu'est-ce que nous avons?... Ah ! sang de ma mère, si je te perdais !...

Elle s'était baissée et elle tâtait doucement l'échine de la bête, sans pouvoir obtenir plus qu'un léger grognement de ce massage amoureux. A la longue, cependant, elle s'étonna de ne pas voir son mari. God, hélée, ne savait rien d'autre, sinon qu'il était parti en cabriolet dans l'après-midi, et que le cabriolet était de retour.

— On est donc venu le chercher?

— Sais pas.

— Peut-être qu'il est ressorti?

— Sais pas...

— Tiens, fiche-moi le camp : tu es trop bête !

— *Ia*, *Itron*, dit docilement God.

Après tout, « monsieur le maire » était peut-être tout simplement dans son laboratoire, en train de préparer quelque livraison de rhum ou d'armagnac. Et le fait même qu'il ne mettait pas plus de hâte à la rejoindre, lui si empressé à l'entretenir de ses moindres démarches, acheva de rassurer Mme Ruguellou sur le caractère de ce déplacement impromptu.

Ce fut donc sans la moindre appréhension qu'ayant passé un vieux

corsage et remisé dans l'armoire son invraisemblable toquet à plume, elle descendit dans les caves du Prieuré, où elle trouva enfin son mari, qui mirait à la lumière du soupirail le contenu d'une éprouvette. N'avait-il pas entendu venir sa femme? Il semblait figé dans cette attitude professionnelle, comme un homme frappé d'aboulie ou qui pose devant le photographe.

— Mais qu'est-ce que tu fais? Quand tu auras fini de constater le degré de cet alcool? Tu ne sais donc plus tes chiffres? lança la voix perçante de Mme Ruguellou.

Il se détourna au bruit, comme un enfant pris en faute, et la regarda si désespérément, avec un tel vieillissement de sa peau jaune et de ses épaules voûtées, qu'elle prit peur à son tour.

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a?... Mais parle donc!

Comme tous les faibles, il commença par le moins grave :

— C'est la veuve Munut, Aurélie... Tu n'étais pas là... Elle a reçu avis de la prochaine mise en vente de son champ... et elle est venue faire une scène devant le Prieuré.

— Et c'est ça qui te met dans tous tes états? Tu ne pensais pourtant pas qu'elle nous couvrirait de bénédictions quand elle saurait...

— Il n'y a pas que ça, dit M. Ruguellou.

Et, cette fois, lâchant tout :

— Nous sommes perdus... On a saisi en gare de Laval notre dernier envoi de poivre à la maison Douarin : ce sera dans *l'Indépendance* de demain.

— Ah!... En tout cas le journal ne peut nous mettre en cause, puisque les expéditions ont toujours été faites au nom de Prigent.

— Oui, mais les traites sont tirées à notre nom.

— Et on l'a su? Comment? Par qui? Kerthomas est en mer, et ni les Douarin, ni les frères Le Floc'h ne sont gens à manger le morceau.

— Certainement non.

— Alors?

— C'est quelqu'un de par ici qui nous a dénoncés, quelqu'un que tu devines...

— M. de Solèges?

— Le sous-préfet ne l'a pas nommé, mais il n'a pas dit non...

— Et Garmès, qu'est-ce qu'il en pense, lui, Garmès?

— Voilà bien notre chance : Garmès est à Toulon, près de sa sœur mourante.

— Il n'en saurait pas plus que le sous-préfet après tout... M. de Solèges, répéta Mme Ruguellou, réfléchissant... Si c'est lui, le mal est moins grand qu'il ne paraît... Tout peut s'arranger...

— Hum! Je ne sais pas... Non, vraiment, je ne sais pas... Moi

aussi, un moment, j'ai eu bon espoir... Mais quand j'ai vu comment Gratiani prenait la chose... et qu'il exigeait le retrait immédiat de ma candidature au conseil général...

— Il t'a demandé cela? Il t'a demandé cela? glapit Mme Ruguellou.

— Oui, dit piteusement M. Ruguellou, d'ordre du préfet... sous prétexte que j'étais devenu un candidat compromettant... et qu'il ne voulait pas se solidariser plus longtemps avec moi.

— Le préfet vous a joués tous les deux, dit Mme Ruguellou d'une voix blanche : ton dénonciateur ne s'appelle pas Solèges, il s'appelle Bellec.

— Bellec n'a pas d'accointance avec *l'Indépendance armoricaine*.

— Pour Bellec comme pour Maubec, tu es l'adversaire. Ça suffit, et les deux hommes...

Elle s'interrompit, entendant crier la porte de communication, dans l'entre-bâillement de laquelle l'innocente God insinuait son museau de belette.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, God?

— Le facteur, *Itron*.

— A cette heure? Cette fille divague...

Mais, comme Juluen, les chevaux pansés, entrait par une autre porte, son éternel tricot à la main, elle fit signe à M. Ruguellou de la suivre pour continuer la conversation dans une pièce où l'on risquât moins d'être dérangé.

C'était bien le facteur cependant qui attendait dans la cuisine : une lettre recommandée, arrivée dans la journée, qu'il n'avait pu remettre ni à Mme Ruguellou ni à son mari, absents tous les deux du Prieuré, et qu'apprenant leur retour il s'empressait de leur apporter.

En vérité, peut-être cet empressement n'était-il pas tout à fait désintéressé. Toute lettre recommandée, pour un facteur, est censée contenir un mandat ou une bonne nouvelle : dans nos campagnes on en récompense généralement le porteur d'une bolée de cidre ou d'un coup de tafia. Même chez les Ruguellou il en était ainsi, sauf que la bolée était plus petite et le tafia moins généreux ; mais, cette fois, les choses ne suivirent pas leur cours accoutumé : c'est qu'avec son sévère en-tête de la *Ligue antialcoolique des Femmes de France, Cabinet de la Présidente*, la lettre n'avait en rien l'allure d'un madrigal. Tapée à la machine, de surcroît. M. Ruguellou, à qui elle était adressée, n'y était pas appelé « mon cher maire », mais, sans aménité, froidement, « monsieur le maire. » Autant de signes que releva tout de suite Mme Ruguellou, qui décachetait la lettre, tandis que son mari remplissait les formalités de réception, et qui lui firent froncer le sourcil. Elle le contracta un peu plus en poursuivant sa lecture, et

le facteur, qui l'observait, se tint moins assuré de l'heureux effet des lettres recommandées sur la générosité de leurs destinataires. La signature de M. Ruguellou recueillie, il fila par le plus court : le couple n'avait même pas répondu à son courtois « bonsoir, m'sieur le maire et dame ».

— Ce n'est rien, n'est-ce pas, Aurélie? interrogea timidement M. Ruguellou en remontant avec sa femme vers l'oratoire. Ce n'est pas un nouvel embêtement?

— Et qu'est-ce que tu veux que ce soit alors? dit Mme Ruguellou. Est-ce que tu ne connais pas le proverbe : « Jamais deux sans trois? » Nous sommes dans la série noire, voilà tout.

Elle le poussa dans la pièce, l'y assit quasi de force et, pour elle, resta debout, tournant autour de la table et parlant à mi-voix.

— C'est notre faute aussi... Nous avons eu tort d'écouter Gratiani, et, puisque la baronne voulait des religieuses pour infirmières, il ne fallait pas la contrarier... Miss Nash a vu là une atteinte à ses droits.

— Miss Nash à présent! soupira M. Ruguellou. La lettre est d'elle?

— Non, mais c'est tout comme, car c'est elle qui l'a soufflée à cette vieille toquée de Rochais.

— Tu sais, Aurélie, que miss Nash la fait converser tous les soirs avec l'âme de son mari par l'intermédiaire d'un petit king-charles, dans le corps duquel il se serait réincarné.

— Ne dis pas de mal des bêtes, coupa Mme Ruguellou : elles valent mieux que les hommes.

— Je n'en dis pas de mal, Aurélie. Je te répète ce que m'a conté la gardienne du Quinquis... Tout de même, j'ai peine à croire qu'un ancien membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, un ambassadeur de la République française à Berlin, irait se loger après sa mort sous la peau d'un roquet.

— On ne sait jamais, dit Mme Ruguellou... Il y a de grandes chances pour que miss Nash ne soit qu'une farceuse. N'empêche que nous avons sous-estimé sa puissance sur la baronne et que nous payons aujourd'hui notre erreur. Il eût cent fois mieux valu nous tenir tranquilles... au risque que le Conseil d'État refuse la donation de la baronne...

— Mais alors le sanatorium nous échappait?

— Il échappait à la commune, oui... mais c'est peut-être ce que cherche miss Nash qui n'a fait introduire cette clause inacceptable dans la donation que pour brouiller les cartes et, finalement, faire reverser la donation sur sa tête... Si nous avions compris cela plus

tôt, on pouvait s'entendre avec elle. Enfin ce qui est fait est fait et nous en recueillons les fruits... Nous n'aurions peut-être pas dû non plus crier sur les toits que le débit de Mathurine Lozac'h était monté par nous. Je sais bien que c'était un bon argument électoral, mais, en raison de la proximité des chantiers du sanatorium, une fâcheuse recommandation près de la baronne... Miss Nash aura présenté la chose comme un défi, presque une injure personnelle à sa double qualité de fondatrice du sanatorium et de présidente de la *Ligue antialcoolique des Femmes de France*, et le résultat, c'est que Mathurine va être obligée de fermer boutique.

— Un débit si bien achalandé !... Sais-tu à quoi je songe, Aurélie?

— Peut-être.

— Oui, tu devines souvent ma pensée avant que j'aie parlé... Le coquin qui a dénoncé à la régie la fraude des sacs de poivre...

— Bellec?

— Justement. Je parierais que c'est lui encore qui nous a dénoncés à miss Nash pour ce débit.

— Et tu gagnerais, dit Mme Ruguellou.

— Tu vois, dit M. Ruguellou accablé et laissant aller ses bras le long de son grand corps, il nous tient par tous les bouts. Nous sommes flambés.

— D'abord, dit Mme Ruguellou, cette affaire n'a pas la gravité de l'autre et le temps arrange bien des choses... Puis, même dans l'autre affaire, qui n'est pas encore bien claire pour moi, si le préfet et Bellec semblent avoir partie liée, il y a quelqu'un dont il semble qu'on n'ait pas demandé l'avis et qui pourrait bien avoir aussi son mot à dire...

— Qui donc, Aurélie?

— M. de Romignac.

— C'est vrai... Tu es extraordinaire... tu songes à tout... tu me rends la vie.

— Il faut aller le voir tout de suite... demain matin, veux-je dire, car il est trop tard ce soir... vers neuf heures, avant la grand'messe, qu'il entend généralement à l'église du bourg... Je t'accompagnerai.

— Ah ! tant mieux !

— Oui, mais, pour ce soir, tu n'en es pas quitte... Tu vas faire atteler et courir chez les frères Le Floc'h.

— Qu'est-ce que je leur demanderai? Que faut-il qu'ils disent?

— A nous, tout ce qu'ils savent de l'affaire... A la justice, rien.

— Tu ne crois pas qu'il serait bon de nous entendre avec eux, de dresser ensemble un plan de bataille? Si je leur disais de venir cette nuit au Prieuré, quand les gens seront couchés?

— Inutile. De deux choses l'une : ou nous arrêterons l'affaire ou elle suivra son cours. Dans le premier cas, il n'y a pas lieu de se chariboter la tête à combiner des plans...

— Et dans le second?

— Dans le second? Mort de ma vie ! Qu'on y vienne ! Je te promets un spectacle comme on n'en a pas eu depuis le Panama... un déballage de linge sale à en asphyxier tout le régime... Va ! Personne ne s'y risquera.

— Pas même Bellec?

— Pas même lui... Et s'il croit que sa manœuvre réussira et qu'il décrochera le mandat de conseiller général...

Elle s'arrêta de marcher en rond et, frappant du poing la tablette du secrétaire :

— Nous ferons plutôt élire Romignac !

— Oh ! protesta M. Ruguellou. Y penses-tu, un réactionnaire !

— Et après?

— Un réactionnaire ! répéta encore d'un ton scandalisé M. Ruguellou.

Le vieux républicain qu'il était, gâté, perverti par des pratiques d'ailleurs courantes chez la plupart de ses collègues, retrouvait à l'énoncé de cette proposition hérétique un peu de sa vertu originelle, de son horreur contre les « Blancs », principe et règle de toute sa vie politique. Mais la réflexion et aussi le secret espoir qu'il ne serait pas nécessaire de recourir à cette extrémité, qu'il suffirait d'en faire entrevoir la menace au préfet, le rendirent peu à peu moins réfractaire à l'idée de sa femme. Il finit par comprendre l'ingénieux mécanisme de la combinaison et en reprit quelque courage pour la mission qu'il avait à remplir près des frères Le Floc'h. Leurs fermes jumelles de Kerentré-Vraz et Kerentré-Vihan étaient tout au bout de la commune, plus près de Ploubaz que de Trébivain, et le défaut de route côtière obligeait à un assez long détour par Crec'h-Jacob et les confins de Saint-Uzec. C'était tout un voyage. Mais, pendant ce temps, Mme Ruguellou écrirait à Kerthomas, dont le bateau faisait cap sur les îles anglo-normandes et qu'il était urgent de prévenir. Le plus sage est qu'il demeurât jusqu'à nouvel ordre dans port de l'archipel où l'embargo ne pourrait être mis sur son navire. Mme Ruguellou correspondait avec lui par le canal d'un *shep-brocker* de Saint-Hélier affilié à la bande. Elle cherchait dans son carnet l'adresse de cet agent, quand M. Ruguellou poussa la porte, sa peau de bique déjà sur le dos. Une inquiétude lui était venue, au moment de s'en aller.

— Et la veuve Munut? glissa-t-il sans lâcher la poignée de la porte... As-tu songé à la veuve Munut?

Mme Ruguellou haussa les épaules. C'était bien de vétilles pareilles qu'il fallait s'occuper ! Cependant, pour tranquilliser son mari, elle fit un geste qui pouvait signifier : « Rassure-toi ! J'en fais mon affaire. »

Il était tard déjà : une à une, dans le hameau, sur la côte, de petites lumières éclosaient, piquaient l'ombre de points d'or ; les vitres s'allumaient les dernières au Prieuré où l'on utilisait jusqu'aux suprêmes clartés du crépuscule, et Mme Ruguellou, cette fois encore, entendait les mettre à profit, pour achever sa lettre. L'avarice est une science en somme : n'y atteint pas qui veut du premier coup. Circonspecte cependant, Mme Ruguellou, sa lettre écrite, l'alla elle-même, suivant son habitude, porter à la boîte. Elle projetait de se présenter ensuite chez Tina, escomptant l'effet de cette apparition inopinée. Mais il n'y avait personne chez la veuve, et ses voisins ne purent ou ne voulurent lui dire ce qu'elle était devenue.

Trezdu avait une figure hostile et comme fermée que Mme Ruguellou ne lui connaissait pas : était-ce la conséquence des propos incendiaires de la veuve — ou bien la nouvelle avait-elle déjà transpiré de la saisie des ballots de poivre et du scandale judiciaire qui menaçait la fortune des Ruguellou? Théodore, dont elle eût pu tirer à la rigueur certains renseignements, n'avait pas paru à l'heure du souper, préférant sans doute aux plates ratatouilles maternelles la cuisine épicée de son ancienne « bonne amie » Francine Méléard. Mme Ruguellou mangea seule, — sans autre compagnie que celle du léthargique Chimir. Dormait-il réellement ou s'éteignait-il? Des tics brusques qui le secouaient jusqu'alors il ne lui restait plus qu'un imperceptible frémissement du poil. Cette apparente tranquillité de la bête trompait sa maîtresse qui, pour se sentir moins isolée, avait rapproché sa chaise de la pyramide de coussins où elle l'avait calé, comme un bouddha domestique. M. Ruguellou casserait évidemment la croûte chez les frères Le Floc'h, et c'était autant d'économisé. Quant à Suzic... oui, il faudrait tout de même qu'avant de se coucher Mme Ruguellou montât jusqu'à la chambre de cette petite mijaurée qui prenait un peu trop des habitudes de princesse. A peine si elle descendait une heure ou deux par jour, et c'était encore des syncopes par-ci et des syncopes par-là : le ménage s'en ressentait et, depuis que Suzic ne s'en mêlait plus, tout allait cahin-cacha dans la maison.

Le couvert enlevé et en attendant le retour de son mari, Mme Ruguellou s'attela incontinent à la vérification de ses comptes : elle pensait disposer de trois bonnes heures au moins, et ce lui fut une surprise assez vive de voir réapparaître à l'improviste M. Ruguellou,

la figure encore plus décomposée qu'au moment où elle l'avait trouvé dans son laboratoire mirant une éprouvette. Sans chercher de détours cette fois et tout à trac, il expliqua qu'il n'avait pu voir les frères Le Floc'h, qui n'étaient pas rentrés de Châteauneuf où on les avait peut-être coffrés, et qu'il ne verrait pas davantage le lendemain M. de Romignac, qui venait de partir en voyage.

— Comment le sais-tu? demanda Mme Ruguellou.

— J'ai croisé son auto qui rentrait à vide.

— Ce n'est pas une raison.

— Malheureusement si : le chauffeur, comme s'il flairait quelque chose, s'est arrêté et m'a demandé si je n'allais pas à Creuzolles, « parce qu'alors, a-t-il ajouté avec un drôle de sourire, ce n'était pas la peine à M. le maire de pousser plus loin, vu que M. le comte venait de prendre l'express de Paris et ne serait pas de retour chez lui avant une semaine ou deux ».

Cette fois, ça devenait grave et Mme Ruguellou perdit un peu de son assurance : avec M. de Romignac, les Ruguellou voyaient filer leur meilleure carte. Tant qu'il était là, il y avait encore quelque espoir ; ils pouvaient opposer coalition à coalition, peser sur la préfecture par la menace d'une candidature Romignac qui aurait l'appui du Prieuré et donc toute chance de succès ; la solidité du siège de M. Le Troumadeuc, député inamovible de la première circonscription de Châteauneuf, en pouvait être irrémédiablement compromise. Tout plutôt que cette horrible extrémité, penserait, dégonflé de sa vaniteuse suffisance, le piteux Edmond Rambert... Or, non seulement Romignac se dérobait avant même qu'on lui eût fait des ouvertures, mais il n'était pas impossible qu'il fût de connivence avec Bellec et *l'Indépendance armoricaine*. A quelles fins? Pour quel profit personnel? Voilà ce que n'arrivait point à comprendre encore Mme Ruguellou.

— Tu ne vois rien? demanda au bout d'un assez long silence M. Ruguellou qui épiait le visage de sa femme.

Mme Ruguellou négligea de répondre et M. Ruguellou n'eût garde d'insister. Il se faisait le plus petit qu'il pouvait, évitait tout bruit susceptible de déranger la contention de sa femme et de lui rappeler qu'il était là. Elle s'était assise à son bureau et, la tête dans les mains, les yeux fermés, on voyait luire entre ses doigts, comme une lune d'orage, sa loupe ronde et cramoisie...

Théodore rentra, claquant les portes, martelant les marches d'un talon incertain ; Chimir, réveillé par aventure, ouvrit un œil vitreux, tricota de sa dernière patte valide et, en changeant de position, faillit choir de son socle : Mme Ruguellou, comme étrangère à tout

ce qui se passait autour d'elle, demeurait à la même place, dans la même attitude méditative, tournant et retournant au fond d'elle la même question. Mais, de quelque manière qu'elle s'y prît, elle n'arrivait pas à résoudre le problème, à percer les raisons mystérieuses qui avaient jeté dans le camp de ses adversaires M. de Romignac ; ne connaissant aux actions humaines d'autre mobile que l'intérêt, ignorant les subtiles jouissances du dilettantisme, il lui manquait la clef qui permet d'entrer dans le secret de certaines conduites.

A la fin, et bien qu'assez peu satisfaite de l'explication, elle pensa qu'il n'y avait peut-être là qu'une simple pique d'amour-propre, que c'était chez M. de Romignac une manière comme une autre de punir son manque de parole et l'opposition sournoise qu'elle continuait de faire au mariage de Suzic. Car Allain n'avait pas encore été admis près de la jeune fille : les Ruguellou avaient trouvé divers prétextes pour retarder l'entrevue ; le professeur Balandreau lui-même, les deux fois qu'il s'était présenté au Prieuré avant son départ pour Buenos-Ayres, où il devait assister à un congrès international de chirurgie, s'était heurté à la consigne générale donnée aux domestiques. Et, Balandreau parti, les Ruguellou déclarèrent qu'il fallait attendre son retour, que rien ne serait fait d'ici là.

Allain dut en passer par ces exigences. Elles pouvaient fort cependant n'avoir pas été de son goût, ni de celui de M. de Romignac, qui s'en vengeait à sa façon. Mais, si Mme Ruguellou ne se trompait pas, si telle était bien, tout examiné et pesé, la cause véritable du revirement de l'irascible châtelain, on avait sous la main, au Prieuré même, l'instrument le plus propre à l'apaiser : il suffisait de faire intervenir Suzic près des Solèges qui interviendraient à leur tour près de M. de Romignac. Entre ces gens à particule il y a toujours des liens, une trame secrète ; c'est une autre maçonnerie. Et Mme Ruguellou enfin croyait connaître assez sa pupille pour ne pas douter qu'elle céderait tout de suite à un appel un peu ému, sinon d'elle, au moins de son mari, bref qu'il suffirait en l'espèce, pour obtenir son aide, de l'en solliciter.

Solliciter ! Le mot, appliqué à Suzic, était si nouveau, détonnait à ce point qu'il amena un pâle sourire ou plutôt une légère contraction sur les lèvres de Mme Ruguellou. Qui eût pensé qu'elle aurait jamais à « solliciter » quelque chose de cette petite peste, dont, une seconde auparavant, elle venait d'attester le bon cœur et qu'elle n'en continuait pas moins d'abominer? On ne peut pas vouloir la fin sans les moyens et, résignée à l'inévitable, Mme Ruguellou dégagea sa tête de ses mains et dit en se levant à son mari :

— Montons chez Suzic.

Eh ! quoi, c'était la conclusion de ce long travail de repliement cérébral, et Mme Ruguellou, après un quart d'heure de réflexion soutenue, n'avait trouvé que ce moyen de les tirer du plus angoissant des cauchemars? Mais que pouvait Suzic pour eux?

— Tout ! dit Mme Ruguellou.

Dans l'escalier elle fit à son mari un rapide schéma de la manœuvre à exécuter. En somme, il s'agissait de fourber Suzic, de lui persuader qu'ils ne s'étaient opposés à son mariage que par affection pour elle, parce qu'ils avaient des doutes sur la moralité d'Allain Domaguet, mais que, mieux renseignés, ils donnaient maintenant les mains à ce mariage dont les conditions seraient débattues et réglées, dès le lendemain matin, au Prieuré même, en présence des intéressés. Il est évident qu'après une telle concession Suzic ne pourrait plus se dérober quand les Ruguellou lui demanderaient de faire entendre aux Solèges que ce n'était pas le moment de laisser Bellec et M. de Romignac éclabousser une famille dans laquelle un des leurs allait entrer : s'ils ne le faisaient pas pour les Ruguellou, ils le feraient au moins pour Suzic...

— Et si Suzic m'envoie promener? demanda M. Ruguellou qui n'était qu'à demi convaincu de l'efficacité du procédé. Elle est pleine de scrupules, tu sais.

— Alors c'est moi qui lui parlerai, dit Mme Ruguellou.

Le bourdonnement de leurs voix emplissait l'escalier, sonore et roide, qui montait, entre deux cloisons de planches, au galetas de Suzic. Les deux complices ne se turent que sur le palier pour écouter si la jeune fille dormait. Mme Ruguellou, par précaution, masquait de la main la petite lampe Pigeon dont elle s'était munie pour cette expédition clandestine.

— Mais elle est éveillée, elle cause avec quelqu'un ! chuchota M. Ruguellou qui avait collé son oreille à la serrure.

— Ce serait trop beau, dit Mme Ruguellou... Écoute encore.

— Mais oui, elle parle !

— A qui?

— Je ne sais pas.

— Entrons ! Nous allons savoir.

Toute sa haine de l'enfant exultait déjà de pouvoir lui imposer par l'intimidation, par la peur du scandale, le service qu'il lui en coûtait tant d'implorer de sa pitié. Elle ouvrit la porte brusquement, sans frapper, et ne vit dans l'alcôve que Suzic, levée sur son séant et qui, elle, ne la voyait pas venir, bien que les yeux grands ouverts et démesurément élargis. Sa respiration saccadée, sa poitrine comme parcourue de grandes ondes, sa tête brûlante et le sang qui lui empour-

prait les joues, l'incohérence même de ses propos, ne laissaient aucun doute sur la nature de l'affection dont elle était atteinte. Mme Ruguellou cependant refusait de se rendre et son œil soupçonneux n'arrêtait point de tourner dans la pièce, de fouiller sous tous les meubles. Même après cette méticuleuse inspection, où la clarté fumeuse de sa lampe l'aidait moins que sa pénétration naturelle, sa conviction n'était pas encore assise et elle tâta les draps et le traversin. M. Ruguellou, moins aveuglé de passion, s'était déjà rendu compte que ce qu'il avait pris pour une conversation était simplement les monologues du délire ; mais, par lâcheté, il gardait son impression pour lui.

— Essaie de lui parler, dit enfin Mme Ruguellou qui, ne pouvant plus douter que l'enfant fût seule, gardait le vague espoir qu'elle leur jouait quelque comédie... Je suis sûre qu'elle t'écoutera, ajouta-t-elle hypocritement, quand elle saura que nous ne lui voulons pas de mal... bien au contraire... puisque nous montions lui dire que nous consentions à son mariage.

— Tu entends ce que dit ta tante, ma petite Suzie, commença docilement M. Ruguellou en se penchant et en prenant son intonation la plus doucereuse... Nous consentons à ton mariage avec M. Allain Domaguet... nous le ferons venir demain au Prieuré, avec sa sœur et son beau-frère... et l'on vous fiancera... Voyons ! Voyons ! Écoute-moi bien.

Et, détachant les syllabes :

— Nous con-sen-tons.

Peine perdue, et Suzie battait la campagne de plus belle. Comme elle n'arrêtait point de divaguer, même quand M. Ruguellou lui parlait, celui-ci s'arrêta, découragé.

— Sérieusement, Aurélie, je crois qu'elle est malade cette fois pour de bon. Si tu lui prenais le pouls, tu saurais peut-être à quoi t'en tenir.

Malgré sa répugnance, Mme Ruguellou s'y décida, un peu honteuse ensuite, quand elle sentit le battement précipité des artères, de n'avoir pas recouru plus tôt à un genre de contrôle si simple et qui lui eût épargné des mécomptes pénibles pour son amour-propre.

— Eh bien? demanda M. Ruguellou.

— Chut ! fit-elle. Il y a peut-être des choses intéressantes à retenir dans ce qu'elle dit... La fièvre est comme le vin qui force les bouches les mieux cousues.

En vérité, cette femme ne se rendait jamais : obligée de renoncer à une idée, à un plan, elle en concevait, en adoptait aussitôt un autre et en poursuivait l'exécution avec cette *furia*, ce génie d'improvisation qui émerveillait justement M. Ruguellou. A supposer en effet

que, dans le délire, l'enfant lâchât son secret, qu'elle apprît aux Ruguellou ce qu'elle avait fait des lettres et si tant est qu'elle ne les eût pas remises à son amant, cela ne suffirait-il pas en somme et au delà? Par les lettres, mieux encore que par une promesse de mariage, on tiendrait les Solèges, on les ferait « marcher ». Mais la pensée de Suzic suivait un autre cours et, dans ce qu'elle disait, il était question de Général, de God, de Juluen, du repassage en retard, des bas à repriser et de la litière des bêtes à renouveler, de tout enfin, excepté d'Allain et des lettres ; on distinguait que, dans sa fièvre, la hantait, l'obsédait seule la préoccupation de sa tâche domestique, du devoir ménager qu'elle ne pouvait plus remplir. Scrupules dignes de cette petite stoïcienne ! Des tigres en eussent été attendris, et M. Ruguellou lui-même, si bronzé que l'eût fait sa femme, en sentait comme une buée lui venir aux yeux. Il tracassait sa moustache, il n'était plus M. Ruguellou.

— On ne peut pas la laisser comme cela, dit-il avec une audace qui l'étonna tout le premier. Il faudrait appeler le docteur.

— A cette heure-ci ! dit Mme Ruguellou... Tu n'as pas l'air de te douter que Balandreau est en voyage et qu'il faudrait courir jusqu'à Rozlan pour trouver un médecin... Et ça coûte, une visite de nuit !

— Pas pour nous, tu sais bien... C'est l'Assistance médicale qui paiera... comme d'habitude...

— Comme d'habitude !... Mais es-tu sûr d'être encore maire demain?

Coup droit et si brutal que M. Ruguellou en trembla dans toute sa membrure : ne pas devenir conseiller général, passe encore, mais n'être plus maire, tomber des grandeurs municipales à la correctionnelle, peut-être à la cour d'assises !

— C'est qu'à la fin, dit Mme Ruguellou, et de la manière dont tout se tourne contre nous, je commence à me demander si nous nous en tirerons... Et, puisque cette petite peste ne peut plus nous être bonne à rien... si elle disparaissait au moins, ce serait toujours ça...

M. Ruguellou, cette fois, entendit et, sans s'associer au vœu criminel de sa femme, mais sans essayer non plus de le combattre, il se contenta de détourner les yeux du grabat où l'enfant, épuisée par sa crise, venait de se laisser retomber avec toute l'apparence d'une morte : seuls les frissons qui la secouaient encore par intervalles, sa tête qui roulait comme près de se détacher, attestaient que la congestion pulmonaire qui la dévorait à grand feu n'avait pas tout à fait fini son œuvre. Mme Ruguellou s'y trompa la première et approcha la lampe pour examiner Suzic. Aucune pitié ne l'inspirait ; on la sentait de bronze au spectacle de cette agonie d'une enfant

qui n'avait que le tort de posséder un petit avoir personnel et, sinon capable de travailler à sa disparition, du moins bien décidée à ne pas lever le petit doigt pour l'empêcher. Et, tout à coup, des fonds du logis, dans le silence nocturne, se déchaîna une sorte de rauque gargouillis, comme une pétarade de borborygmes et d'appels de klaxon.

— Bonté du ciel ! Chimir... Pauvre petit *bihen!* Qu'est-ce qui se passe?

Sans plus s'occuper de Suzie et de son mari, qu'elle laissait dans l'obscurité, elle vola par l'escalier, sa lampe au poing ; mais déjà il était trop tard, la grande horreur était consommée et, quand elle pénétra dans l'oratoire, Chimir, désarticulé, vidé, gisait inerte sur le parquet.

C'était lui qui, avant de mourir, de sa voix hoquetante de vieil arrosoir, avait poussé ces sons charentonesques, et Mme Ruguellou se désolait à la pensée qu'elle n'avait pas été là pour recevoir son dernier soupir : à genoux devant l'informe dépouille, elle la couvrait de baisers, une douleur sincère brûlait ses entrailles, de vraies larmes roulaient sur ses joues.

— Chimir !... mon amour... Chimir... que j'appelais le marquis de Kerougan, tant tu étais beau, racé, vaillant, fier et soyeux de poil... Chimir, mon petit *bihen*, mon seul bien, mon trésor, mon tout... Chimir !

C'était comme l'*ululatus* des pleureuses romaines aux funérailles de Pompée ou le *coronach* en l'honneur du jeune Duncan dans *la Dame du Lac*. Et, ce lamento exhalé, elle prit le cadavre dans ses bras, le coucha sur sa poitrine et s'enfouit avec lui dans l'unique fauteuil de la pièce où elle demeura sans parole et sans geste jusqu'au matin. A son mari, qui descendait à tâtons et s'informait dès le seuil du nouveau malheur qui fondait sur eux, elle montra pour toute réponse son giron.

— C'est le bouquet, pensa M. Ruguellou.

Il ne tenta pas de la consoler. Il mesurait la distance qui le séparait dans le cœur de sa femme, et le reste de l'humanité avec lui, moins Théodore, d'un animal comme ce basset ridicule. Cette haine, ce mépris qu'elle vouait à toute l'espèce humaine en bloc, n'était peut-être après tout que la contre-partie obligatoire de son amour pour les bêtes : il eut l'impression obscure qu'elle était sur la terre comme une sorte de ministre de leurs vengeances, une chatte sauvage ou une louve réincarnée en femme et qui gardait parmi les hommes l'âme irréductible de ses frères les fauves, — comme le carlin de miss Nash, par un inverse phénomène de métempsycose, gardait les belles manières et le ton fleuri d'un ancien membre de l'Institut.

III

Comme quoi il y a toujours des Bastilles à prendre.

Un silence tragique enveloppait le Prieuré et, sans le gros rire de Théodore, indifférent à tout ce qui ne l'atteignait pas dans ses goûts de bamboche, on eût pu douter à certaines heures qu'il fût encore habité par des vivants : les lèvres serrées, l'œil noir, les traits durcis par la douleur, le mépris et la haine, Mme Ruguellou imposait sa figure d'Erèbe à tout son entourage. M. Ruguellou, de plus en plus voûté, maigri, jauni, flappi, flottait comme une larve autour de ses tonneaux et n'osait plus se montrer au dehors ; Suzic achevait de mourir dans son lointain galetas.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la publication des premiers articles de *l'Indépendance armoricaine*, et les événements, en ces trois semaines, s'étaient précipités avec une rapidité si torrentielle qu'on s'étonnait un peu partout que le Prieuré n'en eût pas été emporté : s'il tenait encore sur sa butte, ce ne pouvait être que par un prodige diabolique ou quelque trompe-l'œil de sa garnison. Mais la partie semblait bien perdue. Dans l'intrigue combinée par Bellec avec M. de Romignac, tout avait été lié, disposé supérieurement, de manière à ne permettre aucune échappatoire aux Ruguellou ; le hasard lui-même s'en était mêlé en faisant coïncider les révélations de *l'Indépendance* avec l'absence de Pierre Garmès, qui était homme à en pallier les effets, et l'aggravation subite de la maladie de Suzic, qui rendait impraticable le recours aux Solèges. Mme Ruguellou, avec son habituelle et froide lucidité d'esprit, s'en était tout de suite rendu compte et qu'il était inutile de persévérer dans son idée de les appeler au Prieuré : qu'eussent-ils dit en voyant le pauvre petit spectre qu'elle leur remettrait, si pâle, si faible, qu'elle s'attendait à le voir passer d'un moment à l'autre? Ils eussent crié à la garde, comme la mère Munut. Dans son état, l'organisme ruiné, Suzic ne devenait plus « négociable » et, suivant le mot barbare de Mme Ruguellou, il n'y avait désormais qu'à patienter jusqu'à la fin : faute de satisfactions plus positives, ce serait « toujours ça de gagné ». Aussi, quand Allain se présenta au Prieuré pour voir Suzic, que la rumeur publique accusait les Ruguellou de séquestrer, elle refusa de le recevoir et, comme il lui avait fait porter une lettre pour expliquer que son service le rappelait à Paris et la supplier de se montrer moins impitoyable, elle la lui renvoya sans l'ouvrir.

C'était, non déguisé cette fois, le refus net et sec de tout accommodement, le congé en règle, pour mieux dire, et Allain ni sa sœur ne s'y méprirent un seul instant : par affection pour Suzic et dans le vague espoir que le professeur Balandreau, à son retour de Buenos-Ayres, forcerait la mauvaise volonté des Ruguellou et trouverait le moyen d'arranger les choses, ils ne protestèrent pas, tout en s'étonnant que le maire de Trébivain et sa farouche moitié eussent choisi un pareil moment pour repousser leurs avances.

Mais que pouvaient avoir à redouter ou à espérer encore les Ruguellou? Tout croulait autour d'eux, et l'intervention même des Solèges, si tant est qu'ils s'y fussent décidés, n'eût pas été capable de les sauver. C'était le désastre complet, irrémédiable, quelque chose comme la chute d'une dynastie, la fin d'un régime, un Waterloo municipal. Jusqu'à leurs anciens amis qui lâchaient pied, un Kerfaouet, un Le Troumadeuc, un Laroze surtout, la conscience du parti, toujours cité en exemple, et dont la défection avait entraîné les derniers hésitants. Les Ruguellou n'avaient plus pour eux, avec M. Gratiani secrètement ramené par Garmès, mais qui devait s'imposer jusqu'à nouvel ordre une extrême réserve, que ce même Garmès rentré à Châteauneuf et chez qui l'amitié, les souvenirs de jeunesse et des services antérieurs rendus à la République par le maire de Trébivain couvraient les protestations de l'honnête homme. Tous les autres membres du bloc radical, avec une unanimité remarquable, avaient tourné casaque. Et il est vrai que de mémoire de Breton, même au temps où Valbreuse menait la lutte contre les Solèges dans *le Réveil castelneuvien*, on n'avait vu pareille campagne, poussée avec cet élan, cette férocité. Maubec dépassait toutes les espérances de M. de Romignac, tant ce fougueux polémiste de vingt-cinq ans, au verbe dru et à la dialectique serrée, le changeait des vagues journalistes à tout faire ou des petits sacristains doucereux qu'on lui avait envoyés jusque-là de Paris ou de Lille : il reprenait la robuste tradition de Veuillot ; il inaugurait dans le département la méthode des vérités directes et concrètes, assénées sans circonlocution, sans vaine précaution oratoire, et qui démontaient un adversaire habitué à tous les ménagements ; il avait enfin l'avantage sur Valbreuse d'habiter le chef-lieu du département et d'avoir à sa disposition un quotidien. Ainsi l'intérêt n'avait pas le temps de languir et, à peine le feu assoupi, l'article du lendemain le réveillait et l'avivait. En quelques jours, le scandale, propagé dans la presse parisienne par les soins de M. de Romignac, était devenu tel qu'on ne pouvait plus espérer l'étouffer : au Sénat même, un interpellateur de marque, grand professionnel de ces coups de main oratoires, qui sont à la véritable

éloquence ce que l'embuscade et la guérilla sont à la guerre en rase campagne, Louis Le Provost de Launay, si satisfaction n'était accordée à l'opinion publique et le maire de Trébivain, en attendant mieux, suspendu de ses fonctions, menaçait de porter la question à la tribune et de mettre en cause le gouvernement. Ou le gouvernement prendrait « la pile », ou il sacrifierait M. Ruguellou.

Consulté, M. Edmond Rambert se montra perplexe : s'il avait senti derrière lui, sans fissure, prêt à faire front, le bloc intact des forces républicaines, d'emblée il eût opté pour la résistance ; le gouvernement, sur d'autres points du territoire, avait héroïquement assumé la défense de causes bien autrement compromises et s'en était toujours tiré, la joue parfois un peu cuisante, comme dans l'affaire des fiches, mais les braies sauves au demeurant, fort d'une majorité à qui Jaurès avait donné pour consigne de tout couvrir et de tout accepter. Ici, c'était fort différent : l'attaque contre les Ruguellou, pour se produire dans une gazette réactionnaire, n'en provenait pas moins d'un radical notoire et influent qui avait eu l'adresse d'intéresser à sa cause des hommes publics considérables comme le docteur Laroze et le député Le Troumadeuc. L'opinion républicaine dans le département en demeurait toute pantoise : non seulement la presse de gauche ne ripostait pas aux accusations de *l'Indépendance armoricaine*, mais peu s'en fallait qu'elle ne fît chorus avec son frénétique directeur.

Cette crise soudaine de pudeur, chez des hommes qui avaient fait du cynisme une habitude et presque un système, était bien la chose la plus extraordinaire du monde : le mensonge évident et tout le pharisaïsme de l'attitude n'apparaissaient qu'à ceux — en bien petit nombre — qui avaient percé le jeu de Bellec et ses manèges pour surprendre la crédulité de ses collègues de l'arrondissement. Il lui eût aussi mal convenu qu'à eux-mêmes d'affecter en l'occasion des airs indignés et de crier à l'abomination de la désolation pour quelques sacs de poivre et de café déclarés comme graine d'arachides, et c'était moins sa fraude en effet que Bellec reprochait devant eux à M. Ruguellou que d'avoir eu la sottise de se faire pincer. Que cherchait-il, lui, Bellec, et que devaient chercher avec lui ses collègues? A circonscrire, à limiter le scandale. On ne le pouvait qu'en lâchant Ruguellou, en imitant les grands ancêtres de la Convention qui jetaient au peuple la tête des Girondins ou les panamistes de l'avant-dernière Chambre qui chargeaient Baïhaut de tous les péchés d'Israël.

Thèse ignoble, sans doute, mais, selon un mot cher au kantien qu'était M. Edmond Rambert, la politique ne se fait pas avec le cœur : c'est « la traduction plastique d'un concept de raison ». Penchant déjà pour la thèse de Bellec, il s'y sentait incliné encore par

l'exemple de Laroze. Visiblement, lui aussi, Laroze l'impressionnait comme un axiome du vieux cacique de Kœnigsberg qui se fût mis à déambuler sous le masque et l'habit d'un médecin bas-breton. Ce Saint-Just au petit pied, comme l'appelait M. de Romignac, qui ne savait peut-être pas si bien dire, et dans lequel l'opinion unanime du parti voyait l'héritier de Le Troumadeuc à la Chambre, le jour que celui-ci entrerait au Sénat ou appareillerait vers un monde meilleur, avait vraiment, lui, tous les signes des grands ancêtres : l'amour profond du régime, une haine invétérée des prêtres et de la religion, qui est un des traits de la profession médicale quand elle ne va pas plus loin que la pointe de son scalpel, une conscience droite, une âme laïque. On pouvait le discuter, le haïr même : c'était quelqu'un, un Bleu de l'ancienne formule, le véritable jacobin.

Or Laroze, d'emblée, s'était prononcé pour l'amputation sans phrase du membre pourri qu'était Ruguellou. La netteté de cette attitude avait achevé de décider M. Edmond Rambert. Elle le poussa même à exagérer la sévérité envers le maire de Trébivain : il n'était besoin que d'être ferme, il se montra impitoyable et fut tout surpris de ne pas trouver chez M. Gratiani, si monté d'abord contre M. Ruguellou, une sévérité équivalente. Comme s'il avait senti brusquement refroidir son zèle, le sous-préfet de Châteauneuf se réservait, se taisait ou ne répondait à son supérieur hiérarchique que par de dilatoires formules de politesse : c'était à M. le préfet qu'il appartenait de prononcer en dernier ressort ; sans se récuser complètement, M. Gratiani faisait valoir combien le poste qu'il occupait au cœur des événements lui rendait malaisé de s'en faire une opinion impartiale ; suivant le mot du grand sociologue américain Bernard Baruch, on ne juge bien que de haut et de loin les questions de gouvernement, etc., etc. Évidemment, Pierre Garmès aidant, la réflexion avait fait son œuvre chez ce fin observateur, qui, connaissant Mme Ruguellou et se souvenant comme en politique les situations les plus désespérées sont susceptibles de retournements imprévus, préférait laisser à son chef toute la responsabilité de la grave décision à prendre. Finalement le préfet avait appelé Bellec à son cabinet. Celui-ci s'y présenta, mais flanqué de Laroze et de trois maires de l'arrondissement ralliés à ses vues ; le soir même, sans avoir été entendu, M. Ruguellou était suspendu de ses fonctions.

Ce fut Pierre Garmès que, par une attention délicate et pour atténuer la rudesse du coup, M. Gratiani chargea d'en prévenir l'intéressé. Il prit soin, en outre, sur les avis du même, que l'intérimaire désigné pour remplacer M. Ruguellou dans l'administration de la commune fût un homme à lui, son ancien adjoint Ambroise Caboco,

surnommé Bornibus, à cause de son œil borgne ou pour sa dévotion personnelle à cette marque réputée de moutarde dijonnaise (presque tous les Bretons, comme les apôtres, ont un double nom), personnage falot et un tantinet ridicule, mais d'une docilité exemplaire.

— C'est à toi sûrement, Pierre, que je dois ces adoucissements à mon malheur, dit M. Ruguellou à son ami. Après la réception que m'avait faite M. Gratiani, je n'aurais jamais osé espérer...

— Oui, dit Mme Ruguellou, c'est une remarque que, dans les circonstances critiques, ce sont presque toujours ceux sur qui l'on compte qui vous lâchent, et les appuis viennent d'où on ne les attendait pas.

— Vous savez déjà que vous n'êtes plus seuls, dit Pierre Garmès... C'est quelque chose... Évidemment il faut laisser passer l'orage... nous ne sommes pas les plus forts, Yves-Marie... Mais le temps travaille pour nous...

— Et, si sa besogne n'avance pas assez vite, nous l'aiderons au besoin, dit Mme Ruguellou. Tout n'est pas fini.

Pour se bercer d'un tel espoir, il fallait mieux qu'une foi robuste : la trempe spéciale d'un moral exceptionnel comme celui de Mme Ruguellou.

Un examen approfondi de la situation, aussitôt qu'elle eut pu surmonter l'abattement causé par la mort de son basset, avait convaincu Mme Ruguellou, comme Pierre Garmès, de l'inutilité de toute espèce de contre-offensive immédiate à la manœuvre conjuguée de Bellec et de Romignac : de toute nécessité il fallait se replier, accepter, courber le front. Et c'était le mot d'ordre qu'elle avait donné autour d'elle à ses partisans. Ils s'étaient singulièrement clairsemés en ces trois semaines. Dans leur propre fief, chez leurs administrés directs, les Ruguellou pouvaient mesurer la profondeur de leur disgrâce. C'est peu qu'il ne s'en trouvât pas plus d'un quarteron ou deux pour prendre ouvertement leur défense : il semblait que leur chute eût été pour la commune une manière de libération, la fin d'un long cauchemar, l'aurore d'une autre *vita nuova*. Pour la première fois depuis bien des années, on respirait, on se détendait, on se sentait vivre à Trébivain et à Trezdu... Des bouches verrouillées par la peur se rouvraient ; des paupières, habituées à se tenir constamment baissées, se levaient ; on s'abordait sans se connaître, on se serrait les mains sans savoir pourquoi... Premières ivresses de l'affranchissement, délices de la liberté reconquise où n'entrait aucun calcul d'intérêt, que ne gâtait aucun bas sentiment de représailles.

Il n'en était pas ainsi chez tous, sans doute, et, même chez les meilleurs, comme un L'Arc'hantec, à l'enivrement des premières

heures avait succédé un état d'esprit plus calme, une vue plus réaliste des choses, qui les induisait en prudentes réflexions et à ne pas trop faire de fond sur les apparences, tant que des sanctions officielles ne seraient pas prises contre M. Ruguellou : L'Arc'hantec y travaillait pour son compte et rassemblait, avec un peu de précipitation et sans les examiner d'assez près, les éléments d'un dossier qu'il voulait produire au moment opportun. Bien qu'assez courte, son expérience politique lui avait enseigné que le plus à craindre dans les changements de régime, c'est le désenchantement inévitable qui suit le passage de la théorie à la réalité : les républiques ne sont jamais belles que sous l'Empire. De fait, par calcul ou par incapacité, Ambroise Caboco, dit Bornibus, le remplaçant de M. Ruguellou à la mairie, semblait ne rien négliger pour faire regretter son prédécesseur : il n'y avait plus d'autorité ni de direction dans la commune, les cantonniers ne veillaient plus aux prestations, le garde champêtre ne décollait pas de l'auberge, le secrétaire de la mairie ronflait sur ses registres, l'un tirait à hue, l'autre à dia et la machine grinçait sans avancer. Tant de laisser-aller, d'hésitation dans les moindres mesures et cette anarchie à laquelle glissent si rapidement les corps sociaux, dès que leur armature vient à fléchir, ne pouvaient manquer d'être ressentis à la longue et de causer un malaise général qui se traduisait déjà, chez les plus sincères, par un regret à peine dissimulé de leurs chaînes.

L'Arc'hantec observait avec mélancolie ce sourd revirement de l'opinion. Où s'arrêterait-il? Il ne restait plus dans la commune qu'un noyau, assez compact, il est vrai, d'ulcérés chez qui la haine semblait irréductible. Encore chez ceux-là, et la veuve Munut mise à part, le ressentiment au début avait-il observé une certaine retenue, s'était gardé de s'étaler et de parler trop haut : le maire de Trébivain — doublé de sa femme — avait tant de ruses dans son sac !

On ne se crut bien délivré de lui et à l'abri de ses coups d'autorité que le jour où il fut officiellement suspendu de ses fonctions, suspension qui apparaissait comme le gage de sa révocation définitive. Dès ce moment tout changea et la haine cessa de se contraindre : le Prieuré, du silence mortel dont il s'enveloppait d'abord, passa subitement à un régime atmosphérique fort différent, et, de jour, de nuit surtout, ce fut autour de lui, parmi le tapage des chaudrons et des poêles à frire, un cercle de huées, d'injures, de couplets ironiques ou diffamatoires qui ne se relâchait pas. Un soir, pendant le souper, une pierre creva la vitre de l'oratoire, tomba sur la table, brisant une assiette et répandant le potage. M. Ruguellou pensa défaillir. Mme Ruguellou ramassa la pierre, la posa tranquillement, comme une

pièce à conviction bonne à retenir, sur la planchette de son secrétaire et, tandis que God changeait les assiettes et passait son torchon sur la table, alla prendre dans une soupente voisine un flacon de gomme arabique et une feuille de papier huilé dont elle boucha le trou fait au carreau.

— Il pourra durer encore ainsi un certain temps, dit-elle à son mari en se rasseyant.

Tant de sang-froid, une si inconcevable puissance d'acceptation, déroutaient M. Ruguellou : il ne reconnaissait plus sa femme. Elle dédaignait, il est vrai, de lui expliquer la raison de ce changement. Il pénétra plus aisément le secret de sa conduite nouvelle envers Suzic à qui elle témoignait une attention et des égards inattendus, se rendant plusieurs fois par jour à son chevet, lui faisant prendre les bouillons d'herbes qu'elle-même lui préparait, l'aidant à se lever et la convoyant jusqu'au grand fauteuil à oreillettes qu'elle avait fait porter dans sa mansarde et où elle l'asseyait dans des châles au soleil. N'avait-elle même pas parlé de l'installer, comme un hôte de choix, sur le même palier que Théodore, au premier étage du pavillon central? Mais elle s'était heurtée au refus formel de Suzic à qui son galetas était cher et qui ne l'aurait pas troqué contre la chambre la plus confortable du Prieuré : au lieu de passer outre, comme elle eût fait jadis, Mme Ruguellou avait cédé, mais, insensiblement et par de petites améliorations apportées à la tenue et au mobilier de la pièce, elle en avait opéré la complète transformation ; le jour qu'il lui faudrait y introduire un étranger, le professeur Balandreau, le recteur ou tout autre, ce visiteur, quel qu'il fût, ne pourrait plus s'offusquer ni parler de séquestration. Suzic elle-même, un moment perplexe devant ces gâteries de sa tante et qui se tenait sur ses gardes, paraissait avoir fini par s'y abandonner : sa bonté naturelle la disposait sans doute à croire aux bons sentiments des autres, ou son extrême faiblesse l'empêchait de réagir.

L'extraordinaire est que, malgré cette faiblesse, déclinant de jour en jour et paraissant à chaque minute sur le point de rendre sa petite âme d'oiseau, elle se ressaisissait et ne cédait au mal que pas à pas. On eût dit que, consciente de la gravité de son état et sans la moindre illusion sur ses chances de guérison, elle nourrissait cependant, tout au fond de son frêle cerveau, une volonté tenace de prolonger le peu de vie qui lui restait jusqu'au retour du professeur. Ne faisant jamais la moindre allusion à la demande en mariage d'Allain et comme si cette demande n'avait été qu'un rêve, une plaisanterie ou une méchante ruse de sa tante, elle s'était en revanche informée à plusieurs reprises près de celle-ci et de M. Ruguellou lui-même, qui montait

quelquefois la voir, de l'époque où le directeur de l'Institut pensait revenir d'Amérique.

— Mais, dit Mme Ruguellou, le professeur ne pourra pas te mieux soigner que je ne le fais, et tu vois que le docteur Mahéas m'a complimentée de mes potions. Il n'en eût point ordonné d'autres, a-t-il dit devant toi.

Deux ou trois jours en effet avant la publication de l'arrêté qui suspendait son mari de ses fonctions majorales, Mme Ruguellou avait profité du passage à Trébivain du médecin de l'Assistance publique pour le mener près de Suzic. Elle n'était pas fâchée de cette occasion de répondre aux rumeurs calomnieuses qui couraient dans la commune sur sa dureté envers sa nièce, et le docteur Mahéas, au courant de ces bruits, avait dû reconnaître leur manque total de fondement : avec le tapis qui recouvrait ses carreaux, son fauteuil à oreillettes, la courtepointe de piqué blanc, les draps fins et les taies brodées de son petit lit de fer, la mansarde où s'éteignait l'enfant était plus que décente ; on n'y pouvait regretter qu'un plafond un peu bas et l'exiguïté du jour qui filtrait par sa lucarne.

— Je le sais bien, avait répondu victorieusement Mme Ruguellou, mais ce n'est point de ma faute et j'ai tout fait pour décider ma nièce à se laisser transporter dans une chambre du premier étage, mieux éclairée et exposée au midi : elle n'a pas voulu... Est-ce vrai, Suzie?

— C'est vrai, avait confirmé l'enfant.

Et, comme Mme Ruguellou reconduisait le naïf praticien, celui-ci l'avait finalement approuvée de ne s'être pas obstinée et d'avoir condescendu à ce dernier caprice de sa nièce, irrémédiablement perdue, quoi qu'on fît, et à laquelle, désormais, on pouvait tout accorder.

— Je ne veux pas redoubler vos inquiétudes, dit en s'en allant le docteur Mahéas. Il est de mon devoir cependant d'attirer votre attention sur l'état de santé d'une autre personne qui vous touche de près et dont vous ne semblez pas soupçonner la gravité...

— Qui ça donc, demanda Mme Ruguellou surprise, Théodore?

— Non, votre mari, M. Ruguellou lui-même... Je n'ai fait que l'entrevoir tout à l'heure, mais j'ai été frappé de son mauvais physique : ce teint de cendre... cette sclérotique enflammée... ça ne me dit rien qui vaille.

— Le chagrin, docteur.

— Oui, peut-être, mais avec la complicité d'un organisme fatigué, usé, de mauvais reins... Il faudrait que M. Ruguellou prît les eaux... une cure à Vitel s'indiquerait.

— Une cure?... Et avec quel argent?... C'est bon pour les riches, une cure.

— Faites-lui prendre au moins à ses repas un peu d'eau minérale, comme à Mlle Suzanne.

— Vous ne comparez tout de même pas l'état de mon mari à celui de cette enfant?

— Évidemment non, M. Ruguellou peut se remettre... Il y a encore chez lui de la ressource... Ce n'est malheureusement pas le cas pour votre pupille.

C'est tout ce que demandait Mme Ruguellou, partagée entre son intérêt et son scepticisme à l'égard de la science médicale et aussi disposée à croire le praticien quand il condamnait Suzic qu'à lui dénier toute autorité dès qu'il s'agissait de M. Ruguellou. Cette confirmation en quelque sorte officielle de son propre diagnostic avait achevé de dissiper ses dernières craintes sur les conséquences possibles d'une intervention du directeur de l'Institut orthopédique, et c'est de la meilleure foi du monde qu'elle avait promis à Suzic de le faire appeler dès son retour à Trébivain.

CHARLES LE GOFFIC.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES CONVULSIONS DE LA DÉMOCRATIE

Jamais la spirituelle boutade de Grosclaude : « La machine ronde a perdu la boule » n'est apparue comme une vérité plus criante que dans les soubresauts qui ont secoué l'Europe au début de mai. Grève générale en Angleterre, débâcle en Belgique, velléité de Putsch en Allemagne, coup d'État démagogique et militaire en Pologne, paralysie parlementaire en Tchécoslovaquie, brelan de crises en Yougoslavie, fléchissement économique en Italie. Autant d'États, autant de formes diverses du désordre, mais au fond, toujours le même trouble : la faillite du parlementarisme démocratique.

Vouloir concilier la Démocratie et le Parlementarisme ! Autant marier l'eau et le feu. Le régime parlementaire, c'est la discussion courtoise, la soumission de l'intérêt particulier à l'intérêt général, la hiérarchie des chefs et la discipline des partis. La Démocratie, c'est la ruée brutale des appétits, le déchaînement des égoïsmes, la poussée aveugle de la foule. On s'est bercé de l'espoir que la pratique atténuerait les contradictions, que l'éducation initierait le peuple aux supériorités. L'illusion a été entretenue par la survivance des anciennes classes dirigeantes, des cadres bureaucratiques, des disciplines morales, religieuses et civiques. Elle disparaissait à mesure que l'avènement de la démocratie intégrale par le suffrage universel montrait l'aboutissement logique des dogmes égalitaires : le nivellement par en bas, l'élimination de l'élite, la carence du pouvoir, la guerre

déclarée aux seules supériorités restantes, celles de l'intelligence et de l'argent.

Le cataclysme mondial a précipité la crise en faisant sauter ce qui subsistait des anciennes digues, en débridant les instincts violents, en révélant l'impuissance des dirigeants ; en bouleversant les courants économiques, en détruisant des centaines de milliards, c'est-à-dire en posant le problème formidable du reclassement de la richesse.

C'est alors qu'a éclaté l'incompatibilité entre la démocratie parlementaire et le travail réparateur. La réaction a été très diverse. Les uns ne sont pas encore réveillés et se laissent glisser. D'autres se sont ressaisis et cherchent le salut soit vers un retour au passé, soit vers des formules nouvelles.

Un seul peuple a échappé : c'est l'américain. Il n'a pas connu les affres de l'Europe parce qu'il n'a ni le parlementarisme ni le socialisme. Un pouvoir central fort limite les effets des divagations électorales. Le socialisme n'a pas encore fleuri dans un monde neuf où il y a de la place pour toutes les activités. Sur ce point le *Daily Mail* a publié une enquête saisissante des représentants des différentes classes de la production britannique qui sont allés demander aux Américains le secret de leur force. Tous les Américains, depuis le président Coolidge jusqu'au dernier manœuvre, ont répondu d'une seule voix : « Travailler beaucoup, gagner beaucoup, dépenser peu. » C'est l'Évangile qui peut seul sauver l'Europe. Il n'a rien de commun avec celui de Karl Marx et de Lénine.

Des nations européennes, la Grande-Bretagne est celle dont les conditions se rapprochaient le plus de celles de sa fille émancipée. La Grande-Bretagne a un régime monarchique, des cadres de partis, une solide organisation, des classes dirigeantes. Elle n'a pas dix années de pratique de suffrage universel. Ses corporations ouvrières, les Trade-Unions, n'ont dévié vers la politique socialiste que depuis un quart de siècle. Elle a de grandes traditions commerciales et une puissante organisation bancaire. D'autre part, elle est l'esclave de son commerce parce que ses campagnes dévastées fournissent à peine les 2/7 de son alimentation, et parce que, à part le charbon et le fer, toutes les matières premières viennent du dehors. Depuis 1905, et plus encore au lendemain de la guerre, elle a subi l'impulsion d'un des démagogues les plus dissolvants que le monde ait connus, M. Lloyd George. Le cataclysme mondial a fermé une bonne partie de ses débouchés en même temps qu'il habituait les ouvriers et, en général, tous les Anglais, à un train de vie hors de proportion avec le rendement de leur travail. Il n'est pas jusqu'au grand effort

d'abnégation fiscale du redressement financier qui n'ait accentué la déviation radicale du système économique anglais. Des impôts écrasants, combinés avec le relèvement des prix au pair de l'or, ont incité les Anglais à se montrer de plus en plus rebelles à l'idée d'une réduction de traitement, dans le temps même où le vieil atavisme d'une race habituée à s'enrichir de la peine des autres, s'insurgeait à la seule pensée de relever les manches pour autre chose que pour le sport.

La conscience politique s'est réveillée la première devant la révélation de fautes qui allaient jusqu'à l'intrusion des Soviets dans les affaires intérieures. Balayé sur le terrain politique par la vague conservatrice de 1924, le socialisme attendait sa revanche sur le terrain économique. L'épreuve était rude pour les *Tories*. Un million et demi de chômeurs, la balance commerciale déficitaire, la marine marchande paralysée, l'industrie vitale du charbon ébranlée elle-même par une main-d'œuvre ruineuse. Pris au dépourvu, le cabinet Baldwin a dû commencer par rendre la main, pour gagner le temps de se retourner. Menacé d'un soulèvement des mineurs au début de l'automne 1925, il a payé cher un répit de quelques mois. Les contribuables britanniques n'ont pas dû solder moins de quatre milliards le luxe de permettre aux mineurs de produire 20 pour 100 de moins qu'avant la guerre avec des salaires-or supérieurs de 60 pour 100. Le répit n'a pas été perdu. Discrète mais efficace, l'offensive a été engagée contre les chômeurs dont le nombre était tombé, pour la première fois depuis cinq ans, au-dessous du million la semaine qui a précédé la grève générale. Le fait a passé inaperçu. Il éclaire pourtant d'un singulier jour la préparation de l'effort conservateur. D'autre part, les dirigeants ont pris leurs dispositions en vue d'une lutte possible, tout en cherchant à la conjurer. Une commission a élaboré un programme de réformes. Modernisation d'une industrie restée archaïque, suppression des *Royalties*, payées aux propriétaires du sol, réduction des salaires. Retenez ceci : on osait demander aux ouvriers de gagner moins, on n'osait pas leur demander de travailler plus.

Aveuglés ou poussés par Moscou, — Radek en a fait l'aveu cynique — les socialistes anglais ont risqué la grosse partie de la grève générale des transports, de l'alimentation et de la presse. Ils l'ont perdue piteusement. Non pas parce que leurs troupes n'ont pas marché, mais parce que le gouvernement a tenu bon et surtout parce qu'il a été soutenu par un magnifique élan de volontaires, affirmant la volonté de discipline et d'ordre de la nation. Ce sont les volontaires qui ont fait capituler les leaders travaillistes. Ce sont les volontaires

qui ont contraint les ouvriers, inquiets de la perte de leur place, à s'incliner.

Et maintenant il reste le plus difficile : l'utilisation de la victoire. Le souvenir des journées de mai s'évanouirait vite, d'autant plus vite qu'il n'y a eu ni violences ni souffrances, si les vainqueurs ne saisissaient pas l'occasion d'assainir radicalement la situation économique. Deux opérations s'imposent. La première est la dissociation du syndicalisme et de la politique. La seconde est la revision générale des rapports entre les recettes et les dépenses. Je dis revision générale. Ce n'est pas seulement le rendement des ouvriers qui doit être amélioré, c'est celui de toute la nation britannique. Avant la guerre, le budget anglais, abstraction faite de la dette, évoluait autour de 120 millions de livres. Aujourd'hui il dépasse 400. Les dépenses ont triplé, alors que les prix n'ont passé que de 100 à 160. C'est là qu'il faut porter d'abord la cognée. L'exemple de l'économie ne doit-il pas, en effet, venir d'en haut pour obtenir des humbles les sacrifices indispensables.

De l'issue de la partie qui commence seulement dépend le salut ou la perte de la société capitaliste. Qui, en effet, pourrait la soutenir si l'Angleterre défaillait? L'Allemagne et l'Italie? Toutes deux ont subi l'épreuve du socialisme destructeur et toutes deux ont entrepris la restauration par le retour aux principes d'autorité. L'évolution a été plus nette en Italie parce qu'elle a pu s'encadrer dans la tradition dynastique. Le Reich, au contraire, en est encore à masquer les survivances du passé, partagé entre le désir d'exploiter les occasions et la crainte d'aller trop vite. L'épisode des drapeaux et du complot nationaliste avorté est une curieuse illustration de ce flottement.

Comme l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie souffrent du désarroi économique, mais pour d'autres raisons. Si leur main-d'œuvre ne coûte pas cher, elle manque de matières premières et surtout de débouchés. La puissance de production dépasse les possibilités d'absorption des marchés. Le déficit commercial est un ver rongeur. Il faudrait réduire le mécanisme industriel, exporter la main-d'œuvre qui renverrait l'argent dans la mère patrie. Mais les émigrants se font tirer l'oreille et les portes se ferment devant eux. Phénomène aussi troublant pour l'avenir de la paix que pour la stabilisation de l'Europe.

La crise belge est un exemple frappant de la nocivité du virus démocratique. Peu de pays ont connu une ère de prospérité comparable à celle que la Belgique a traversée pendant trente ans de régime conservateur catholique, maintenu par le suffrage restreint. Aux

ruines de la guerre, se sont ajoutées les conséquences funestes de la représentation proportionnelle aggravées par la suppression du vote plural. L'unité du parti catholique a été brisée, le gouvernement frappé d'impuissance. Pendant un temps, l'autorité de M. Theunis a donné l'illusion d'un redressement. Comme la France, la Belgique s'est lassée de l'effort avant d'en avoir recueilli les fruits. Comme la France, elle est tombée dans le Cartel socialiste par l'alliance des démagogues cléricaux et anticléricaux. Le cabinet Poullet-Vandervelde a entrepris la démolition de l'armée, réveillé les passions flamingantes et conduit le pays à l'abîme financier derrière la façade prétentieuse d'une stabilisation artificielle du franc. Cette belle manœuvre a creusé un trou de 1 500 millions qui n'a pu être dissimulé que par l'inflation occulte à la manière de M. Herriot. Les Belges sont capables d'énergie. Se ressaisiront-ils à temps? Il s'agit d'éliminer les socialistes en ménageant les apparences de manière à éviter des élections précipitées. La prolongation de la crise a montré combien les socialistes se cramponnent. Elle peut conduire à la démonstration de leur faillite. La leçon de l'Angleterre est un précieux renfort pour les champions des idées d'ordre.

Que dire alors de l'avertissement de la Pologne? Ici, nous sommes tout à fait à l'avant-garde de la bataille de la démocratie. Les Polonais ont déjà passé par l'effondrement de leur mark. Ils ont connu toutes les souffrances d'une cure qui prétendait être un régime de salut et qui n'a été qu'un tour de charlatan.

Le Caillaux polonais s'appelait M. Ladislas Grabski. Il a prétendu créer de toutes pièces une nouvelle monnaie-or, le zloty, et la distribuer au compte-goutte, en émettant 500 millions seulement pour un budget de 1 500 millions. Cet extraordinaire technicien n'avait, en effet, rien trouvé de mieux que de laisser toutes les portes ouvertes aux dépenses, tout en limitant strictement le fonds de roulement. N'a-t-il pas été jusqu'à ajouter aux difficultés de la restauration financière celles d'un partage des terres? Résultats : montée des prix au pair de l'or, l'industrie paralysée par les charges et l'absence de crédit, le chômage, les paysans furieux d'être obligés de payer au moins théoriquement les terres, l'armée exaspérée par des réductions désordonnées, tout le monde accablé d'impôts directs, allant jusqu'au prélèvement sur le capital qui a fait, là encore, un fiasco retentissant. Effondrement du système et de son auteur.

Au début de l'automne dernier, pour conjurer le désastre, les Polonais ont eu une velléité d'union sacrée. Tous les partis se sont associés au gouvernement. Aux socialistes on donnait le gage de Locarno avec le comte Skrzynski. Les conservateurs prenaient en

main la restauration financière avec un ministre à poigne qui réduisait impitoyablement les dépenses. Encore une fois, l'armée faisait les premiers frais.

Tant qu'il ne s'est agi que de ronger les crédits militaires, cela a marché à peu près. Mais il a fallu envisager la réorganisation des chemins de fer, la réduction des fonctionnaires. Alors tout a craqué. Les partis modérés ont réclamé une revision draconienne de l'administration et des impôts indirects à grand rendement, notamment sur l'alcool. Les socialistes ont proposé d'accorder 30 millions de prime aux chômeurs, 170 millions à l'industrie, des indemnités de vie chère à tout le monde. Voilà comment on fait des économies. Pour équilibrer les dépenses, des taxes directes et des assignats garantis par le dépôt à la Banque de l'argenterie et des bijoux des particuliers.

C'est sur ce programme qu'a été consommée la rupture. C'est pour éviter ce programme que les partis modérés ont tenté de constituer le cabinet Witos en utilisant leur faible majorité d'une vingtaine de voix à la Diète. C'est en exploitant tous les mécontentements galvanisés par le programme socialiste et en particulier le mécontentement de l'armée que le maréchal Pilsudski, ancien délégué socialiste et conspirateur de toujours, a monté son coup d'État.

Étrange aventure qui place l'avenir de la Pologne sous le signe du sabre et du marteau. Encore si cette association n'était qu'un accident ! On a vu des régimes d'autorité revenir de plus loin. L'inquiétant pour l'avenir de la Pologne et pour ceux qui se sentent solidaires d'elle, est que le passé du maréchal Pilsudski n'a rien qui annonce les garanties d'ordre indispensables pour aborder la grande pénitence économique dont toutes les convulsions ne font qu'aggraver les charges futures.

SAINT-BRICE.

La crise du régime en Pologne.

Les événements qui viennent de se dérouler en Pologne et dont toute l'Europe s'inquiète, s'expliquent tout ensemble par la situation politique de ce pays et par le tempérament de l'homme qui a fait le coup d'État. Une telle crise n'a pas, en effet, pour seule raison l'insuffisante maturité politique du jeune État polonais. D'autres États, comme la Belgique et la Norvège jadis, ou comme la Tchécoslovaquie actuelle, ont été en quelque sorte préservés contre les aventures qui menacent les nouveaux états par un sûr instinct

de conservation. La Belgique s'était donné spontanément la forme monarchique qui lui a permis de réagir contre les funestes entreprises d'un agitateur tel que Louis de Potter. En appelant au trône un prince danois, la Norvège avait compris que la République lui coûterait trop cher. La Tchécoslovaquie, enfin, a adopté une constitution à la française, mais corrigée dans un sens nettement conservateur ; la Pologne, pour son malheur, a voulu suivre la vogue démocratique ; elle s'est du même coup exposée à l'aventure de Pilsudski.

La psychologie du maréchal suffit à expliquer le coup d'État et les événements qui l'ont suivi ; car si l'événement répond à certains besoins de la Pologne, on ne saurait l'expliquer sans tenir compte de l'homme qui a pu l'accomplir. Le maréchal Pilsudski est un esprit étroit et ardent : c'est un « rouge » insurrectionnel de 1863, du type de ces étudiants socialistes qui peuplaient les universités russes sous Alexandre III. Éternel conspirateur, il ne sait vivre que dans une atmosphère de complots et de révoltes ; il a conspiré contre les Russes, puis contre les Allemands. Ensuite il a conspiré contre le gouvernement de son pays. Dès qu'il y a désordre, on le voit surgir, et se mettre au service du désordre, car il est un adversaire naturel de l'ordre. Il n'a pas de programme précis, mais la volonté bien nette de commander. Une instruction insuffisante, un orgueil sans mesure, une obstination aveugle sont les traits de ce caractère plus lithuanien que polonais. Il a des partisans, sans doute, mais peut-être moins nombreux que l'étranger l'imagine. Les uns sont des patriotes sincères, fidèles à l'esprit romantique, héritiers des idées démocratiques de 48, bref des garibaldiens polonais. Les autres sont des ambitieux et des habiles qui veulent faire fortune à côté du chef. Tous s'illusionnent sur sa valeur et font partager leurs illusions aux braves soldats et bourgeois polonais, en criant : « Vive Pilsudski, vive le maréchal ! » Pilsudski est une sorte de Boulanger polonais, plus audacieux que le général au cheval noir. Il porte les moustaches à la cosaque, se coiffe de la « macrejowka » traditionnelle, mais le petit chapeau gris n'a pas suffi pour que Bonaparte fût un grand capitaine.

En 1918, Pilsudski entrait à Varsovie et après avoir effrayé le Conseil de régence par les manifestations que ses amis socialistes organisaient dans la rue, il devint dictateur. Alors comme maintenant, tout lui était possible, mais il échoua faute d'un programme constructif ; on vit alors qu'il était un conspirateur-né, ce qui suffirait presque à le définir.

Toutefois son coup de force n'aurait pu réussir aussi aisément sans la grande cause de faiblesse de l'État polonais qui est la constitution du 17 mars 1921. Patriote et modérée dans son ensemble, la nation polonaise avait élu, en 1919, une Constituante plutôt conservatrice, mais d'un conservatisme libéral, inconsistant, sans expé-

rience, sans prévision et sans initiative. La Constituante avait d'excellentes intentions ; elle voulait écarter ou affaiblir la menace dictatoriale de Pilsudski, mais dans ce dessein elle s'inspira des méthodes politiques des démocraties occidentales.

Le parlementarisme, qui partout ailleurs s'est révélé incapable d'assurer le relèvement des nations affaiblies par la guerre, a été particulièrement funeste à la Pologne, qui, plus qu'une autre, avait besoin d'un gouvernement fort et stable. Pour s'opposer aux entreprises d'un homme, la Pologne n'a su qu'imiter les méthodes des démocraties européennes, dans le moment même où celles-ci manifestaient leur impuissance. Ainsi tout un régime, tout un ordre politique, qui affaiblit l'exécutif au profit d'un parlementarisme outrancier, a été artificiellement dressé contre un individu. La chose n'est pas sans précédent dans l'histoire contemporaine. Les monarchistes français ont fait la constitution de 1875 pour un homme (Mac-Mahon) et ils ont perdu la monarchie ; les patriotes polonais ont la fait constitution de 1921 contre un homme (Pilsudski) et ils ont exposé leur pays aux périls de l'instabilité ministérielle et des coups d'État. Car il est aujourd'hui démontré que la dictature est aussi nuisible à la Pologne que le parlementarisme démocratique.

Comme dictateur, Pilsudski s'est discrédité en favorisant l'anarchie socialiste qui n'a été arrêtée, en 1918, que par l'intervention de Paderewski et l'élection de la Diète modérée ; il ne s'est pas moins diminué par l'aventureuse expédition de Kiev qui eut pour conséquence l'irruption des bolcheviks sous les murs de Varsovie ; il est également responsable de la crise de 1922, qu'il provoqua en violant la constitution provisoire de 1919 pour imposer, comme aujourd'hui, *ses* ministres à la Diète. La lutte fratricide que son nouveau coup d'État vient de soulever reste dans la ligne de cette activité désastreuse.

C'est ce qui démontre également que la Constitution de 1921 est incapable de protéger la Pologne contre de tels excès. Dès l'origine, la constitution s'est révélée inopérante. Elle entrait à peine en vigueur que des émeutes ensanglantaient Varsovie et que le premier président de la République était assassiné. Le second président vient de se démettre, à la suite du coup d'État. L'exécutif a fait faillite. Le Parlement aussi. La foule des partis, les compétitions personnelles, les intrigues des minorités rendent non seulement le travail impossible, mais s'opposent à la constitution d'un gouvernement dévoué aux seuls intérêts de l'État et de la nation. Ainsi nous assistons à la banqueroute des deux formes que revêt le régime démocratique : la dictature et le parlementarisme, car la troisième, c'est-à-dire le gouvernement du peuple par le peuple n'est pas à envisager ici. La question du régime se pose donc et de façon très nette. La Pologne a une mauvaise constitution politique ; dans la personne de Pilsudski, elle possède un mauvais génie. Le patrio-

tisme du maréchal n'est pas en cause, mais il est d'une nature telle qu'il engendre la désorganisation et la discorde.

En dehors de la Constitution, de Pilsudski et de son parti, il y a la nation polonaise. C'est une nation pleine d'admirables qualités, sage, dévouée, patriote, loyale. Elle trouve en elle-même des forces qui lui permettent de se ressaisir spontanément en dépit des vices du régime. On l'a vu, en 1920, pendant l'invasion bolcheviste ; on le voit aujourd'hui encore, puisque la Pologne accepte le retour de Pilsudski pour éviter la guerre civile, c'est-à-dire un plus grand mal.

Dès 1923, le bon sens national avait commencé de réagir contre la Constitution et contre Pilsudski. Le Parlement lui-même avait dû ratifier la nomination du cabinet extra-parlementaire de M. Ladislas Grabski. Le pays allait pouvoir s'organiser pacifiquement et entrer dans la voie du développement normal. Il n'y avait plus de place pour Pilsudski. Le dictateur sans emploi dut alors se retirer à Intejewek, dans le domaine que ses admirateurs lui ont offert. Mais il ne se tint pas pour battu et mit à profit les facilités que le régime parlementaire offre aux intrigues des politiciens pour en susciter de nouvelles qui amenèrent la chute de M. Grabski. L'atmosphère devenait de plus en plus lourde. M. Skrzynski forma un nouveau cabinet où toutes les forces politiques furent appelées à collaborer dans un esprit d'union nationale. L'union, la démagogie socialiste, ne pouvait longtemps s'en accommoder ; par ailleurs Pilsudski, qui supportait mal de ne pas jouer le premier rôle, s'agitait fiévreusement. Le résultat, nous le voyons ; deux cents cadavres, on dit même cinq cents, et un millier de blessés ont jonché les rues de Varsovie.

Grâce à la modération et au sens des réalités dont les éléments de droite ont fait preuve, la guerre civile a pu être arrêtée, mais les responsabilités de Pilsudski, de la gauche et du régime sont lourdes, d'autant plus lourdes que le coup d'État a des conséquences qui ne satisfont ni la gauche ni la droite. Sans parler des victimes, sans parler de l'atteinte portée au crédit de l'État, et en ne considérant que les conséquences politiques de cette opération désastreuse, que voyons-nous? Au terme de l'aventure, Pilsudski est nommé ministre de la Guerre, ce qui ne satisfait ni ses adversaires ni ses partisans qui attendaient davantage.

Pourquoi a-t-on fait ce coup d'État? La démission du président Wozdjechowski n'était désirée par personne ; quant à son successeur probable, M. Rataj, il appartient au même parti, le « Piast », que M. Witos. Tout s'achève dans l'incohérence.

Nous ne dirons rien des atteintes qui ont été, de ce fait, portées à la Constitution. Puissent-elles convaincre les Polonais de la nécessité d'aborder le problème politique dans toute son ampleur. On ne gouverne pas un pays en comptant les voix des partis au Parlement, on ne laisse pas les avenues du pouvoir ouvertes aux factieux.

Napoléon Ier signa sa propre abdication en 1815, lorsqu'il proclama l'acte additionnel qui condamnait toute sa politique antérieure ; Napoléon III disparut avec l'avènement de l'Empire libéral. Pilsudski s'est lui-même démis le jour où il a pris le palais du Belvédère.

Le parlementarisme et la dictature ont vécu en Pologne. L'expérience démontre que ce pays a besoin d'un chef d'État libre et permanent, d'un gouvernement fort, indépendant des Chambres, qui se recrute en dehors des partis et qui ne soit pas lui-même un parti. Son recrutement et la responsabilité de ceux qui le composeront doivent être établis sur des principes opposés à ceux de la constitution démocratique du 17 mars 1921. Voilà la leçon du coup d'État.

★★★

LES LETTRES

LES LETTRES DE JEAN COCTEAU ET DE JACQUES MARITAIN

Pour le public qui prétend connaître les écrivains sans avoir lu leurs livres — ce n'est pas le moins nombreux — M. Jean Cocteau a été, au cours des années dernières, un jeune homme qui faisait parler de lui en fondant un bar à la mode, ou bien en écrivant des ballets et des pièces de théâtre aussi déconcertants que *Parade* et *les Mariés de la tour Eiffel*, ou enfin en allant exposer au Collège de France les principes de son esthétique. Il y avait là matière à scandaliser maints bons esprits, qui trop souvent, d'ailleurs, ne prenaient pas la peine de faire la part de la vérité et de la légende, et de vérifier, par exemple, si M. Jean Cocteau avait fait plus que de fournir le nom de son enseigne à l'établissement fameux du *Bœuf sur le toit*. Les gens mieux informés avaient lu les poèmes de forme neuve et hardie qui composent *le Cap de Bonne-Espérance* et le *Discours du grand sommeil*, les notes de critique pénétrante et lumineuse consacrées, dans *le Coq et l'Arlequin*, à la musique qu'il souhaitait voir succéder à la musique impressionniste, deux romans d'autres poèmes. Première victime de ses audaces, M. Cocteau passait souvent pour un tout autre homme qu'il n'était réellement ; ainsi a-t-on mêlé son nom au mouvement dada alors qu'il en était l'adversaire. Puis on a su, — du moins dans le monde à l'affût des potins du Paris littéraire, — que M. Cocteau, ayant fumé l'opium, subissait une cure

de désintoxication. Enfin l'on apprit, c'était quelques mois après, qu'il avait noué avec M. Jacques Maritain des relations de profonde amitié spirituelle et qu'il s'était converti. Et la suite de ces événements, par sa rapidité et ses contrastes, n'a pas manqué de surprendre les esprits dont nous parlions tout à l'heure.

Aussi n'auraient-elles eu d'autre but que de restituer à ce retour spirituel les caractères de sincérité, de simplicité et de grandeur qui conviennent à un tel acte, qu'il faudrait se féliciter de voir paraître en librairie les deux lettres qu'ont échangées publiquement M. Jean Cocteau et M. Jacques Maritain. Mais ce serait se méprendre sur la portée de ces deux opuscules que d'y voir seulement une sorte de mise au point et d'explication à l'usage du public. C'est tout autre chose et c'est beaucoup plus. La notoriété de M. Cocteau et les solutions qu'il a apportées aux questions qui se posent aujourd'hui au sujet de l'art et de la poésie, lui faisaient un devoir, non de raconter sa conversion, — ce qu'il n'a pas fait d'ailleurs, — mais de porter témoignage sur une situation intellectuelle et spirituelle où il n'est pas le seul à se trouver. Qu'un Erik Satie, revenu à Dieu quelques semaines avant sa mort, qu'un Max Jacob ou un Pierre Reverdy l'aient précédé dans la voie où il est entré, que d'autres, peut-être, soient prêts à l'y suivre, voilà qui suffit à montrer qu'il n'est plus seul en jeu. Il n'est plus question de sa personne et c'est un problème de choses qui va se poser : celui des rapports et de la compatibilité entre la religion et toute une école non seulement littéraire mais artistique, puisque le musicien Satie et le peintre Picasso ont conduit et accompagné la démarche de M. Cocteau. Cette école, nous avons cité assez de noms pour qu'on l'ait reconnue : c'est celle de l'art le plus hardi, dont les audaces, en poésie ou en peinture, au concert et au théâtre, font cabrer toute une partie de l'opinion. Mais si un certain libéralisme est prêt à pardonner à ces jeunes artistes leurs « extravagances », du moment qu'elles se manifestent dans un domaine où il ne va jamais s'égarer, quelle ne sera pas au contraire son indignation s'il voit ceux qu'il appelle des énergumènes oser prendre leur part d'un idéal et d'un principe qu'il croyait réservés au soutien de formules plus traditionnelles ! Les mots, sinon les idées elles-mêmes, ont été tellement déformés par l'obsession du classement grossier des partis dans l'arène politique, que nous ne concevons plus d'avant-garde, fût-ce en art et en littérature, sans penser au bolchevisme ou à l'anarchie. Il devient dès lors difficile d'admettre que ceux qu'on a catalogués révolutionnaires prétendent relever de l'ordre spirituel, qui est l'ordre par excellence. C'est pourtant le fait de M. Cocteau. Il n'était pas inutile que lui-même et

M. Maritain prissent la peine de justifier un accord qui a pu paraître aussi imprévu.

*
* *

Les jeunes écrivains de ce temps n'ont pas gardé la tête assez froide pour réserver l'ironie, selon le conseil de M. Charles Maurras, à la seule expression du monde sublunaire et de ses décevantes bizarreries. Ils l'appellent à leur secours pour animer les jeux d'une poésie désespérée qui refuse tout ressort d'ordre divin. On peut se méprendre au spectacle de tels jeux, qui furent ceux de M. Jean Cocteau quand il nous dit qu'il dansait sur la corde raide. Si l'on ne s'en détourne pas faute d'y attacher quelque intérêt, il est probable qu'on en rira. « Pour le spectateur mondain, une gesticulation d'équilibriste en l'air doit paraître drôle. » Mais à qui sait voir, quel drame se joue sous cette acrobatie ! « Vous qui devinez, qui vous apitoyez, poursuit M. Cocteau en s'adressant à M. Maritain, vous avez vu tout de suite que cette démarche était une lutte écœurante, les yeux dans les yeux, avec la mort. » Lutte avec la mort, tête-à-tête avec le néant, telle est la tragique position de poètes au cœur avide du moment que, selon le mot de M. Marcel Arland, « la destruction de Dieu est accomplie ». Le désespoir devient alors leur refuge. « Hélas ! écrit M. Jacques Maritain, ils cherchent Dieu dans la destruction d'eux-mêmes. L'instinct de leur âme immortelle, l'instinct même du baptême jadis reçu par la plupart, les jette vers un absolu qu'ils croient devoir inventer... Aujourd'hui la misère du cœur est si grande que le désespoir total est vraiment l'unique issue du poète qui ne veut pas fuir en Dieu. »

Comment il peut trouver en Dieu ce qu'il demandait en vain à l'anéantissement, les deux lettres de Cocteau et de Maritain s'efforcent de le lui montrer. C'est là l'importance de ce témoignage, c'est ce qui en faisait l'urgence. Voilà pourquoi le R. P. Doncœur a pu écrire qu'il permet de « surprendre le mouvement de l'histoire de ce temps, de l'histoire spirituelle, celle qui marche de cinquante ans devant la politique ». A une jeunesse dévorée du désir des réalités spirituelles et impatiente d'éprouver sa force, il montre que le désastre et le désespoir ne sont qu'une fausse délivrance, et que la liberté se conquiert dans la lumière de la grâce, dans l'ordre véritable, « aussi ennemi de l'ordre empaillé que du désordre ».

Au fond des tentatives les plus déconcertantes de l'art moderne, M. Cocteau nous apprend à reconnaître ce besoin d'ordre authentique. Quand il dédiait à M. Georges Auric le recueil de notes sur la

jeune musique qu'il avait appelé *le Coq et l'Arlequin*, il expliquait ainsi ce titre : « Je n'aime pas Arlequin. Il porte un loup et un costume de toutes les couleurs... Par contre j'aime le vrai coq, profondément bariolé. » Arlequin, paré d'une défroque, c'est le faux artiste, asservi à l'académisme. Le vrai a trouvé en lui-même les couleurs dont il brille. Les couleurs du coq sont enracinées dans sa peau.

L'art sincère et pur l'ayant ramené à la foi, M. Cocteau le défend avec de nouvelles armes. Parlant du programme de l' « école d'indésirables » qu'il voudrait fonder, « j'apprendrai, écrit-il, que le besoin de changer en art n'est pas autre chose que celui de trouver une place fraîche sur l'oreiller. Posez la main sur une fraîcheur, elle cesse vite de l'être ; le neuf est une fraîcheur. Le besoin de neuf est un besoin de fraîcheur. Dieu est la seule fraîcheur qui ne se réchauffe pas »... « Je communiquerai la force des petites choses et le dégoût de la pompe qui est un héritage du démon pour nous faire perdre contact, à travers les siècles, avec la faiblesse humaine de Jésus et le détail de ses supplices ». « C'est une faute grave, écrit-il encore, que de prendre l'académisme pour une forme d'humilité. Dieu ne supporte aucune tiédeur. Il exige le silence ou les hardiesses. » Et M. Maritain de lui répondre : « Vous avez raison, Dieu exige des primeurs. C'est la jeunesse des colombes, le bélier dans sa force qu'on lui offre en prémices. Certes l'académisme n'est pas une manière de lui plaire. Il a un droit sur la hardiesse, la pusillanimité est partout le contraire de l'humilité. »

C'est ce qui cause maints scandales. « Il suffit que la sagesse soit sagesse pour qu'elle étonne, il suffit que la poésie soit poésie. » Et combien n'auront pas manqué d'être surpris que M. Cocteau donnât le titre de *Rappel à l'ordre* à un volume dont toutes les pages sanctionnent les plus grandes audaces des écrivains, des musiciens et des peintres d'aujourd'hui.

L'ordre essentiel, celui de l'esprit, est pourtant bien le ressort d'un tel livre, de même que sa préoccupation, sinon sa recherche, ou bien son absence tragique sont caractéristiques de tous les groupes d'artistes que l'on réunit sous la désignation un peu sommaire d' « avancés », depuis les amis et compagnons de M. Cocteau jusqu'aux surréalistes. Il serait souverainement injuste de juger ces artistes sur le succès humain de leurs œuvres, sur les chances d'être compris et de durer qu'ont leurs modes d'expression. Ils se moquent bien de passer pour bizarres ou impénétrables. Faire œuvre d'art au sens de transmettre dans le public une émotion et une idée n'est pas ou n'est guère leur objet. Ils cherchent dans l'art une raison de vivre, la solution d'un problème où tout leur être est en jeu, parfois l'issue

d'une crise aiguë. Qu'ils se débattent, comme jadis M. Cocteau, contre une mort qui est le néant total, ou qu'ils se retournent, comme lui maintenant, vers le principe de toute vie, ils luttent dans le domaine de l'esprit.

A la faveur de telles tentatives, le spirituel, pour renverser une proposition formulée par Baudelaire, pénètre dans le monde naturel. M. Jean Cocteau assure que seuls l'art extrême et les ordres conviennent à Dieu. L'exclusive n'est peut-être pas trop forte si, hors du silence de l'oraison, il n'est permis qu'à l'art extrême d'entrer en commerce quasi immédiat avec l'esprit.

Mais il importe d'éviter ici toute confusion. La poésie et la religion ont des rapports de sœurs, mais poésie n'est point religion, sinon dans un désordre romantique qui recrute chez elle ses prêtres, ses devins et ses prophètes. Il faut nous en tenir, là-dessus, aux formules de M. Maritain, qu'il importe de citer tout entières :

« Entre le monde de la poésie et celui de la sainteté il y a un rapport d'*analogie*, je prends ce mot dans toute la force que lui donnent les métaphysiciens, avec tout ce qu'il signifie pour eux et de parenté et de distance. Toutes les erreurs viennent de ce qu'on ne sait pas voir cette analogie, les uns enflent la similitude, ils brouillent la poésie et la mystique, les autres l'exténuent, ils font de la poésie un métier, un art mécanique.

« Elle est d'en haut cependant, non pas comme la grâce, qui est essentiellement surnaturelle et nous fait participer de ce qui est propre à Dieu seul, mais comme la plus haute ressemblance naturelle de l'activité de Dieu. Notre art, disait Dante, est le petit-fils de Dieu. Et non seulement il dérive comme de son pur archétype de l'art qui a fait le monde, mais pour avoir quelque idée de sa noblesse il faut évoquer le mystère de la procession du Verbe : car l'intelligence comme telle est féconde, et là où elle ne peut produire un autre soi-même comme en Dieu, elle veut au moins engendrer une œuvre, faite à notre image et où survive notre cœur.

« Il y a une inspiration d'ordre surnaturel à laquelle les dons du Saint-Esprit nous rendent dociles, et qui présuppose la charité ; elle élève les âmes saintes au mode surhumain d'agir qui fait la vie mystique. Mais dans l'ordre naturel aussi il y a une inspiration spéciale qui, elle aussi, est au-dessus de la délibération de la raison, et qui procède, comme le notait Aristote, de Dieu présent en nous. Telle est l'inspiration du poète. C'est pourquoi il est bien un homme divin. Comme le saint? Non. Comme le héros : *dios Hektôr*.

« ...Comme le saint achève en soi l'œuvre de la Passion, le poète, lui, achève l'œuvre de la Création, collabore à des équilibres divins,

déplace du mystère ; il est connaturalisé aux puissances secrètes qui se jouent dans l'univers.

« Tout cela pourtant au service d'un bien qui n'est pas le Bien. De tous les chefs-d'œuvre ensemble, on n'en saurait tirer un mouvement de charité. Nous donnerions tous les poèmes et tous les systèmes pour le petit repos d'amour, invisible même au regard naturel des anges, d'un cœur uni à Dieu. »

Nous souhaitons que ces deux lettres soient bien comprises. Nous avons déjà indiqué la leçon qu'elles apportent. Les jeunes gens sollicités par les positions extrêmes de l'esprit risquaient de se précipiter dans le désespoir. Tout peut changer s'ils comprennent que la croyance et la bonté donneront plus à leur désir d'absolu que la haine et le blasphème.

André Rousseaux.

LES SCIENCES

COSMOGONIES

L'ÉTONNEMENT de l'homme dès qu'il a regardé le ciel, son admiration pour le majestueux spectacle qu'il y pouvait contempler l'ont toujours incité à se poser les deux questions : comment? pourquoi?

C'est en cherchant à répondre à la première de ces questions que l'Astronomie est née. Des observations consciencieuses, patientes, admirables, ont peu à peu conduit l'humanité à connaître les grandes lois qui président aux mouvements des corps célestes. Les apparences ont d'abord été trompeuses, puisqu'on croyait primitivement à l'immobilité de la terre : c'était l'époque du « géocentrisme ». Mais les erreurs du début se sont évanouies les unes après les autres ; on est arrivé, avec Galilée et Copernic, à connaître les véritables mouvements de notre globe. Newton donna la raison des mouvements célestes en énonçant la loi de la gravitation universelle : dès lors, l'Astronomie mathématique était fondée ; on sait à quelle perfection elle est arrivée aujourd'hui. Mais on croyait encore que, si ce n'était la terre, le soleil, du moins, devait être le centre du monde : le « géocentrisme » devenait « l'héliocentrisme ».

C'est à l'illustre John Herschell que l'on doit les modifications profondes de la science du ciel. A l'aide de son immense télescope, le savant astronome put étudier les astres bizarres que l'on appelle des nébuleuses ; avant lui on en connaissait à peine une douzaine : il en découvrit, à lui seul, près de trois mille. En présence de ce

« fait nouveau », les astronomes s'étonnèrent. Or, comme l'a dit si justement Pasteur : « Savoir s'étonner à propos est le premier pas dans la voie de la découverte ».

Laplace, le grand génie mathématique, qui est une des gloires de la science française, Laplace fut frappé de ce nombre des nébuleuses, de la variété de leurs éclats, de la diversité de leurs aspects. Son puissant cerveau ne se contenta pas d'y voir une nouvelle catégorie de corps célestes : il pensa remonter dans leur passé, afin d'y chercher, non plus le « comment », mais le « pourquoi » de l'existence des mondes. Certes, la vie d'une nébuleuse est infiniment plus longue que celle d'un homme, même de plusieurs générations d'hommes. Mais, n'en est-il pas de même de la vie d'un chêne? Et pourtant, nous sommes arrivés à connaître les lois de croissance du géant de nos forêts, non pas en les étudiant sur un seul arbre pris isolément, mais en observant les stades successifs de son accroissement sur des individus d'âges divers, depuis la pousse minuscule issue du gland jusqu'à l'arbre majestueux, en passant par tous les états intermédiaires de l'arbuste et de l'arbrisseau.

Ainsi Laplace a-t-il pu étudier les stades du développement des nébuleuses en les observant sur plusieurs d'entre elles. Pour les unes, il a vu des masses amorphes, aux contours à peine définis ; pour d'autres, c'était une condensation déjà plus avancée, avec un éclat plus grand et une tendance à l'agglomération. Pour d'autres enfin, c'était la formation d'un noyau brillant, de forme globulaire, premier aspect d'un soleil naissant qui allait résulter de l'agrégation des molécules isolées et claisemées constituant le milieu nébulaire primitif. Tournant sur lui-même, « sous l'impulsion d'un mouvement initial », ce soleil était soumis à une force centrifuge intense qui en détachait des anneaux successifs. Ceux-ci, de masse moindre, se refroidissaient plus vite ; leur matière s'accumulait en un globe, vite solidifié, et qui continuait à graviter autour de l'astre central. Ainsi étaient nées les planètes. Avant que chacune d'elles fût recouverte d'une croûte solide, elle avait passé par une phase incandescente au cours de laquelle des portions s'étaient détachées de son équateur pour former les satellites.

Telle est, très résumée, la conception grandiose de Laplace, sa « cosmogonie ».

Quand elle fut mise au jour, tout concordait à lui donner le plus grand caractère de vraisemblance. Tous les mouvements planétaires se faisaient dans le même sens autour du soleil ; tous les satellites tournaient dans le même sens, également, autour de leurs planètes respectives. Le nombre des petites planètes circulant entre Mars

et Jupiter, qui était d'une dizaine à l'époque de Laplace, s'est élevé dans la suite à plus de 800, et toutes tournent dans le même sens que les grandes planètes. Dans ces conditions, le calcul des probabilités montre qu'il y a 4 000 milliards à parier contre un, pour qu'un tel ensemble ne soit pas l'effet du hasard et pour qu'une cause unique ait présidé à son organisation.

Mais voici que, tout à coup, un fait brutal est venu se jeter en travers de cette belle conception : on étudiait les mouvements des satellites d'Uranus, et ces satellites *tournaient en sens contraire.* Cinquante ans plus tard, le génie de Leverrier découvre la planète Neptune ; celle-ci a un satellite qui, lui aussi, tourne dans le sens rétrograde. Plus tard, de nouveaux satellites découverts autour de Jupiter et de Saturne tournent également en sens inverse, contrairement aux prévisions de Laplace.

Contra factum non valet argumentum, disaient les philosophes scolastiques. Il fallut se rendre à l'évidence, ne plus considérer la théorie de Laplace que comme une glorieuse page du passé de l'Astronomie, mais qui ne serait plus au courant de son état actuel.

*
* *

Des savants, de grands savants, se sont alors mis à l'œuvre, se donnant pour tâche de « restaurer » l'édifice Laplacien, en lui adaptant, si j'ose risquer cette comparaison, le « confort moderne ». De ce nombre fut Arrhenius, qui modifia le point de départ même du mathématicien français. Au lieu de prendre pour base l'hypothèse d'une nébuleuse gazeuse et chaude, le savant suédois la suppose froide et très raréfiée. Il y envisage l'existence des seuls atomes d'hélium, d'hydrogène, et d'un corps encore inconnu sur la terre : le *nebulium*. Par suite des accumulations progressives de la matière qui s'opère lentement, un noyau compact finit par prendre naissance au cours de « siècles de siècles » innombrables ; la chaleur et la pression considérables développées par cette agglomération continue d'atomes finit par « intégrer » ces éléments qui donnent des molécules plus complexes, dont chacune correspond à un corps simple (ou *réputé* simple), à un de ces corps « élémentaires », métalloïdes ou métaux, qu'étudie la chimie : une fois le noyau formé, le reste s'explique aisément. Et, pour rendre compte des mouvements rétrogrades de certains satellites, l'auteur les suppose « arrivés » de l'extérieur dans le système solaire qui les aurait captés, tout en leur laissant leur sens primitif de rotation.

Mais cette théorie, non plus que celles, également très ingénieuses,

de Faye et du colonel du Ligondès, ne peuvent satisfaire entièrement l'esprit. Toutes ces théories cosmogoniques ne considèrent qu'une nébuleuse unique, donnant naissance à un système planétaire occupant dans l'Espace infini une position sensiblement fixe. Or, nous savons que le système du soleil et de ses planètes ne réalise nullement cette condition. Tout le système tourne, il est vrai, dans un plan voisin de l'équateur solaire ; mais, en même temps, il se déplace à travers le ciel, dans la direction de l'étoile *Wega*, et ce déplacement est d'importance puisque, mesurée par des méthodes spectroscopiques, sa vitesse est de vingt kilomètres à la seconde ! Et, ce mouvement de translation dont l'énergie est plus de *deux cents* fois celle du mouvement de rotation, c'est précisément celui dont les théories cosmogoniques ne tiennent aucun compte ! En négligeant ce mouvement, on commet une erreur aussi incompréhensible et aussi grave que celle que commettrait un officier d'artillerie qui, pour étudier le mouvement d'un obus auquel les rayures du canon qui l'a lancé impriment un mouvement de rotation, ne tiendrait compte que de ce seul mouvement, et ferait abstraction de la trajectoire du projectile.

Frappé de cette remarque, un de nos plus savants ingénieurs, M. Émile Belot, ancien élève de cette École polytechnique qui est la pierre la plus précieuse de la couronne scientifique de la France, a conçu et mis au point une théorie cosmogonique mettant en jeu, non plus *une*, mais *deux nébuleuses*, dont l'une, animée d'un mouvement très rapide, vient heurter violemment l'autre. Pour parler un langage plus concis, sa théorie cosmogonique, au lieu d'être « unitaire », est « dualiste ».

L'une de ces deux nébuleuses peut être amorphe et immobile : l'aspect des nébuleuses, comme celle d'Orion, ne révèle, nulle part, par des apparences sphériques, la présence de forces attractives. Au contraire, les nébuleuses spirales, comme celles d'*Andromède* et des *Chiens de chasse*, dont on connaît aujourd'hui plus d'un million, révèlent l'existence de nombreux tourbillons cosmiques ; d'autre part, les vitesses dont est animée la matière cosmique ont été, non seulement constatées, mais mesurées, par exemple, dans les queues de comètes : ces vitesses sont énormes.

Pour que le choc des deux masses cosmiques puisse être suivi d'un effet réel, il faut que celle qui chemine le plus vite fasse plus de 100 kilomètres par seconde : dans ces conditions, étant donné l'aspect tourbillonnaire des nébuleuses spirales, on peut, on doit supposer que ce projectile doit être gazeux ou même « ultra-gazeux », c'est-à-dire formé de ces corpuscules électrisés qui se déplacent dans les

tubes à rayons X avec des vitesses de 10 000 à 100 000 kilomètres par seconde. Un tel tourbillon peut, comme l'ont montré des expériences de laboratoire, se comporter comme un corps élastique, vibrer sous un choc, et posséder une stabilité qui va, parfois, jusqu'à la rigidité.

Ce tube-tourbillon, à grande vitesse de rotation et à grande vitesse de déplacement, va donc, en heurtant une nébuleuse de vitesse différente de la sienne, entrer en vibration, et il s'y produira une série de « nœuds » et de « ventres », comme on en observe sur les cordes sonores. A chaque « ventre de vibration », par suite de la résistance du milieu où il pénètre, il émettra une nappe de matière, évasée en forme de tulipe, et dont la condensation donnera naissance à une planète. En coupant toutes ces tulipes par un plan, le calcul montre que les rayons des sections ainsi faites reproduisent précisément les distances des planètes successives au soleil autour duquel elles tournent. La théorie explique aussi, par l'analogie avec les « différentiels » de nos autos, la rotation rétrograde de certains satellites.

Enfin, — et ceci est mieux encore, — prenant notre globe dès son origine première, la théorie de M. Belot le suit dans son évolution, prévoit la répartition des terres et des mers, la salure des océans, la terminaison en pointe vers le sud des trois massifs continentaux et l'opposition diamétrale des continents et des mers, ainsi que les « déluges » successifs qui ont façonné le modelé de l'écorce.

Telle est, brièvement résumée, la remarquable et féconde hypothèse cosmogonique de l'ingénieur Em. Belot.

* * *

Mais cette grandiose conception va plus loin encore.

Après s'être attaché à expliquer l'origine et la formation de notre monde solaire, de ce monde minuscule qui gravite autour d'une des plus petites parmi les deux milliards d'étoiles de la voie lactée dont elle fait partie, l'auteur a tenté d'expliquer l'origine de la Voie lactée elle-même. Il se base, pour cela, sur le grand nombre de nébuleuses spirales que l'on observe dans le ciel : depuis que l'on possède les grands télescopes américains, on en connaît plus d'un million ! Chacune d'elles est une « voie lactée » analogue à la nôtre, contenant sans doute, aussi, plusieurs milliards de soleils autour desquels tournent des planètes insoupçonnées, peuplées d'habitants, d'êtres vivants qui connaissent des amours et des haines, des joies

et des tristesses et qui, parmi les fléaux possibles, ont peut-être à subir des députés et des parlements !

Partant toujours de sa donnée « dualiste », Em. Belot est arrivé à reconstituer le schéma de la Voie Lactée, d'en dresser une carte qui frappe l'esprit par sa prodigieuse ressemblance avec la nébuleuse de la constellation des *Chiens de chasse*, l'une des plus belles spirales du ciel. Ainsi peut se concevoir la formation, non plus d'un « monde », mais d'un « Univers ».

Cependant, l'esprit voudrait faire plus, reculer encore la limite de ses pensées.

Ces « voies lactées » de l'Espace, ces « univers-îles » comme on les nomme pour marquer leur isolement dans l'Infini, sont à des distances de nous qui, mesurées (ou plutôt « estimées ») par des méthodes spectroscopiques, se montrent égales ou supérieures à 600 000 *années-lumière*, c'est-à-dire à 600 000 fois la distance que peut franchir, en un an, la lumière qui marche à la vitesse de 300 000 kilomètres par seconde. Nous en connaissons un million : combien en découvrirons-nous avec un télescope quatre ou cinq fois plus puissant? Quels « infinis d'Infinis » nous laisseront entrevoir les observations nouvelles?

Et si ces « Univers » sont, eux-mêmes, en nombre dépassant toute estimation, suivant quelles lois mystérieuses gravitent-ils les uns autour des autres? Ne seraient-ils pas les atomes gigantesques d'une matière de dimensions immenses, que, seul, un Être plus immense encore pourrait tenir dans sa main? Et, alors, quels seraient les groupements atomiques formidables qui résulteraient de leur agrégation? Quels « corps simples » insoupçonnés et insoupçonnables prendraient ainsi naissance, déterminant une chimie et une physique qu'il nous est même impossible de concevoir?

Oui, quand on réfléchit à cette prodigieuse machine des univers, quand on cherche à franchir, en imagination, ces espaces sans fin où tournent avec une régularité immuable ces mécanismes des mondes, on ne peut se défendre de remonter à une cause supérieure, à une Intelligence suprême, dirigeant une Volonté absolue servie elle-même par une Toute-Puissance sans limites ; et malgré soi, on répète ces vers de Voltaire :

Pour ma part, plus j'y pense et moins je puis songer
Que cette horloge marche, et n'ait point d'Horloger!

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PIERRE ROLAND MARCEL

Sa nomination, en novembre 1923, *au poste d'administrateur de la Bibliothèque Nationale provoqua, on se le rappelle, autant d'émotion que de surprise. Par un phénomène assez inattendu mais très caractéristique, ce furent les fonctionnaires diplômés de la nouvelle génération instruite par les leçons de la guerre qui, dans leur appétit de réformes si longtemps différées, réservèrent l'accueil le moins défavorable à cet étranger à la corporation et à ses études, à ce tout jeune chef qu'on leur envoyait et dont ils ne connaissaient que par ouï-dire l'intelligence, la volonté et l'ardeur au travail. Et tandis que la majorité des habitués demeurait sur une réserve méfiante, le grand public écouta volontiers les protestations murmurées dans d'illustres et vénérables aréopages, se refusant à admettre qu'un directeur de cabinet, sans préparation scientifique, eût l'audace de s'asseoir dans le fauteuil de Léopold Delisle et de succéder immédiatement à un éminent archéologue qui avait dirigé naguère l'Ecole d'Athènes et les musées nationaux et appartenait à deux classes de l'Institut. Dans ce cas exceptionnel le grand public avait tort. Il n'envisageait que le lustre et le prestige d'une charge jusqu'ici considérée comme le couronnement, la récompense honorifique et sereine d'une noble carrière. Mal renseigné sur le fonctionnement de notre glorieuse « librairie », il ignorait l'obliga-*

tion d'y rétablir l'ordre matériel et d'y introduire au plus vite les méthodes récentes capables d'économiser le temps des lecteurs, ainsi que l'impérieuse nécessité de mettre nos collections en harmonie avec toutes les exigences du labeur contemporain.

La Nationale a fatalement perdu peu à peu son antique caractère. Elle n'est plus comme jadis le cabinet, le musée où, parmi le silence et l'odeur engourdissante des siècles révolus, se conservaient dans une ombre religieuse les trésors sacrés de la paléographie et de l'enluminure, de la typographie et de la reliure, de la gravure, de la numismatique et de la glyptique. Tout en veillant jalousement sur ses richesses historiques et artistiques elle doit se transformer, devenir le laboratoire modèle, vivant et clair, où se développera désormais la pensée nationale. Or, depuis bien des années, se tenant à l'écart de tous les perfectionnements modernes, la Bibliothèque végétait et vieillissait dans des pratiques et sous des règles édictées par la commission que présida Mérimée et qui avaient été jugées novatrices et définitives au temps de la gestion, d'ailleurs remarquable, de M. Taschereau. La France victorieuse ne pouvait rester la dernière des grandes puissances au point de vue bibliographique, il revenait à sa Bibliothèque Nationale de donner l'exemple.

Or, pour oser cette entreprise réclamée par tous et devenue inéluctable qui consistait à transformer l'usine, à en démonter et à en remplacer les rouages, il fallait une énergie audacieuse et sans cesse en éveil, un zèle affranchi d'idées périmées ou préconçues, une diversité et une continuité d'efforts et cette foi dans le succès que diminue trop souvent la perspective d'un prochain départ. Une pareille tâche ne pouvait être imposée, avouons-le, à la retraite pleine de traditions et d'atermoiements fatals du plus réputé des bibliographes ou du plus honoré des érudits. Le don de Jouvence n'appartient qu'à la jeunesse elle-même. Le choix s'imposait donc d'un véritable chef d'atelier, plein d'activité et d'allant, assez avisé pour écouter les conseils techniques que lui prodiguerait son entourage, assez résolu pour départager au besoin les spécialistes. M. Roland Marcel fut donc désigné. Siegfrid de la forêt des livres, il s'enfonça courageusement, pour y faire régner la lumière, dans cette ténèbre ironique des bibliothèques dont parle le charmant Tristan Derème et où le suivit pas à pas, l'initiant, le modérant à tous les carrefours, le plus prudent, le plus sagace, le plus paternel des mentors, M. Th. Montreuil, le respecté secrétaire général, qui fut pendant plus d'un demi-siècle le mainteneur passionné de la maison.

*
* *

M. Roland Marcel est un homme heureux. Il n'a jamais cessé d'échanger des sourires avec la vie qui s'est jusqu'ici montrée sensible à ses égards et à ses prévenances. Aussi son histoire se peut-elle résumer en quelques lignes.

*De vieille bourgeoisie parisienne, il est l'arrière-petit-fils de Roland, le meilleur élève de Pajou, dont nous admirons au Louvre et l'*Homère chantant *et le* Caton d'Utique *et à Versailles les bustes vigoureux de Chaptal, de Tronchet et de Cambacérès; il est aussi le neveu du loyal et regretté Henry Marcel, l'un des esprits les plus richement ornés de ce temps, qui, durant sa vagabonde existence administrative, présida lui-même un instant aux destinées de la Bibliothèque Nationale.*

Licencié ès lettres, docteur en droit, il a consacré, non sans vaillance, une thèse copieuse et très remarquée à l'œuvre plutôt sévère d'Alexis de Tocqueville. Et ses camarades d'école aiment à se rappeler que le jour de la soutenance il s'était plu à revêtir un affublement qui stupéfia ses juges : la longue redingote bleu barbeau, le col empesé, la haute cravate noire de l'auteur de la Démocratie en Amérique.

Collaborateur de M. Delcassé à la Marine, de M. Barthou à la présidence du Conseil, mobilisé comme lieutenant dès le début de la campagne, il fut, à partir de 1916, le fidèle officier d'état-major du général Duport, puis, avec le grade de capitaine, il devint secrétaire du commissariat de la République à Metz où il trouva la France plus surprise encore par la paix que par la guerre. Libéré, on le nomma sous-préfet de Péronne, en pleine région dévastée. Durant les soirées lentes vécues parmi les ruines de la petite cité morte, il écrivit ses souvenirs lorrains, ce charmant recueil de nouvelles patriotiques : Quand la Mate sonnera, *qui le fit pour la seconde fois couronner par l'Académie française. Mais bientôt M. Paul-Boncour le présentait à M. Léon Bérard dont il resta pendant trois ans le chef de cabinet. Quand l'orateur socialiste faisait ainsi la fortune administrative de l'ex-sosie du doctrinaire Tocqueville, se souvenait-il de sa jeunesse et du temps où lui-même s'amusait à promener dans les bals costumés la jaquette noire des conventionnels?*

A l'Instruction publique, auprès d'un patron en qui les grâces nonchalantes et fleuries du Béarn s'alliaient aux élégances classiques et mesurées de l'Ile-de-France, dans le milieu difficile des éducateurs,

M. Roland Marcel se distingua par une clairvoyance des affaires, une poursuite des réalités immédiates et une singulière promptitude d'assimilation mises au service d'un travail ininterrompu.

Ces qualités il les a développées encore rue Richelieu où ses jolies manières, la simplicité et la courtoisie de son accueil, comme aussi son impatient désir de bien faire, atténuèrent assez vite les préventions du début. Sa belle confiance en lui-même et en l'avenir de la Nationale se manifesta d'une façon si gentille, si franche, si désintéressée qu'elle séduisit peu à peu ses jeunes collaborateurs et désarma les vétérans de la maison. Il a mûri rapidement dans ce poste redoutable où tous l'épiaient à l'œuvre, où certains souhaitèrent un instant son échec. Après quelques incertitudes, quelques manœuvres dont il n'était pas entièrement responsable — comme cette puérile mise en scène de l'authentification du cœur de Voltaire — il parvint à faire apprécier ses efforts. Confrères, subordonnés et clients le virent bientôt avec joie prodiguer son temps et sa peine, circuler matin et soir dans l'hémicycle où il recueillait les doléances des lecteurs, dans les salles des manuscrits, des estampes et des médailles, se rendant compte partout des moindres détails, suivant la besogne de chacun et veillant à la satisfaction de tous. A l'heure présente on lui a pardonné ses quarante ans. Sans doute lui reproche-t-on parfois d'introduire dans l'auguste demeure des livres les méthodes de travail du chef de cabinet, une effervescence dans les multiples réformes abordées de front, une certaine précipitation fébrile. Ce défaut ne lui passera, hélas! que trop vite.

Sa politique, désormais, est exclusivement la politique de la Nationale. On le rencontre partout où il peut lui conquérir des sympathies, lui recruter des concours moraux ou financiers, dans les ambassades, dans les salons, dans les bureaux, dans les antichambres. Insinuant et persuasif, il entend faire bénéficier la Bibliothèque des bonnes relations que dans tous les partis il a conservées au Parlement. On s'en est bien aperçu récemment quand, pour obtenir le vote de cette personnalité civile que tous ses prédécesseurs avaient en vain réclamée pendant trente ans, il a su convaincre, rallier et grouper M. Édouard Herriot et M. Doumer, M. de Chappedelaine et M. Chéron, M. Henry Simon, M. Fernand Faure et M. Ernest Lafont lui-même. Grâce à eux il a remporté une victoire dont tous les familiers de la Bibliothèque garderont le souvenir.

Même attitude vis-à-vis de la presse où il s'est assuré naguère des

amitiés cordiales. Ouvertement et non sans crânerie il recherche sa publicité et sollicite sa réclame. En célébrant avec lyrisme les antiques splendeurs de la Nationale, elle attirera du même coup sur la grande misère présente de notre dépôt de livres l'attention généreuse de tous les bons Français. Sans doute M. Léopold Delisle eût-il été singulièrement troublé à la seule idée d'une pareille propagande. Autres temps, autres mœurs. Nous voulons croire que du haut de ce paradis où il se repose maintenant — un verger mystique et printanier tout pareil à ceux que peignaient au début du quinzième siècle les miniaturistes de la Loire — il approuve son successeur d'être ainsi de son époque.

***

Pour l'immense majorité, M. Roland Marcel restera l'administrateur qui fit installer l'éclairage électrique et inaugura ces expositions où sont offertes aux profanes de si fabuleuses visions d'ensemble. Mais il possède d'autres titres à la gratitude des « usagers » de la Bibliothèque. Je ne mentionnerai que les essentiels.

Dès le lendemain de sa nomination, M. Roland Marcel s'empressa de remettre à jour les différents services où la guerre avait accumulé des retards considérables. Ensuite il s'efforça d'accélérer le plus possible la communication des volumes. De trente-huit minutes (moyenne ancienne) la durée de l'attente évolue actuellement entre onze et dix-huit minutes. Et ce magnifique résultat a été obtenu alors que la Nationale ne possède aucun mécanisme perfectionné, ni monte-charges électriques, ni tapis roulants. De l'avis de tous les étrangers, la Bibliothèque se classe, pour la rapidité du service, immédiatement après les librairies de New-York et de Boston qui, elles, sont équipées industriellement.

Un vaste consortium des achats et des abonnements étrangers a été organisé avec tous les dépôts spécialisés de Paris : Bibliothèque d'art et d'archéologie, Sorbonne, École de médecine et de pharmacie, Muséum, Arts et métiers, Langues orientales, etc., etc. Un bulletin commun donnant les cotes et la situation respective de toutes les acquisitions a été créé. Désormais des fiches insérées au catalogue des divers dépôts indiquent l'établissement où trouver l'ouvrage. Ainsi on renseigne exactement les travailleurs, ainsi on remédie aux doubles emplois si inutilement onéreux par ces temps de changes défavorables. L'an dernier la Nationale a réalisé de ce fait, et pour sa part, soixante mille

francs d'économies; et elle a augmenté d'autant son pouvoir d'achat.

Un catalogue photographié est en voie d'exécution qui permettra, sans interrompre la publication de l'Inventaire général, *de mettre à la disposition des lecteurs, à titre provisoire et dans un délai de trois ans, toutes les fiches du fonds ancien et des anonymes dont l'ensemble n'aurait pu être livré au public, sous forme d'imprimé, avant la fin du vingtième siècle.*

Comme nous l'avons indiqué plus haut, la personnalité civile et le droit de faire recette ont été enfin accordés par la loi de finances du 29 avril dernier. Désormais la Nationale, qui ne dispose plus d'un budget lui permettant de figurer dans les ventes et d'y acquérir manuscrits et livres précieux, gravures et médailles anciennes, pourra du moins se tenir au courant de la production étrangère, relier ses documents, monter ses estampes et échapper ainsi aux pires misères qui la menaçaient. Et cela sans qu'il en coûte un centime au budget, grâce à la possibilité de recevoir des dons en espèces, de toucher des droits d'entrée aux expositions, de percevoir des taxes sur les reproductions photographiques, de vendre directement catalogues, moulages, cartes postales, etc.

Tel est, avec l'installation rue Richelieu des services du Dépôt légal, le bilan des réformes accomplies : il est superflu d'en souligner la singulière éloquence.

M. Roland Marcel se préoccupe également de l'avenir. Il étudie dès maintenant l'aménagement de l'immense « salle ovale » en salle des périodiques et en bureau d'informations qui pourra être terminé dans cinq ans, peut-être même avant si les donations sollicitées et attendues se produisent. Le développement continu de la production dans toutes les branches du savoir rend évident que la Nationale perdra à bref délai son caractère universel. Mais de par son essence même elle conservera toujours la mission éminente d'éclairer et de guider les travailleurs. En même temps qu'une bibliothèque d'érudition pure elle sera le vaste office de renseignements dont on règle actuellement l'organisation précise et fructueuse.

Le nouvel administrateur songe enfin à créer à proximité de Paris une annexe où entreposer les doubles, les incomplets, certaines séries peu consultées et ces collections de journaux qui encombrent les locaux de la rue Richelieu. Car la Nationale déborde sous la marée montante. Dans trois ou quatre ans peut-être il ne restera plus un mètre de rayon disponible. Il importe donc de trouver au plus tôt un asile offrant toutes

les garanties possibles de salubrité et de préservation. M. Roland Marcel, après de longues recherches, a jeté son dévolu sur un édifice qui réunit tous les avantages et dont il poursuit énergiquement l'attribution par l'État.

L'appropriation de la salle ovale, la création d'un dépôt-annexe constituent, avec l'unité de cadres réclamé par tous nos bibliothécaires diplômés, le programme de demain. Si, comme nous en sommes persuadés, M. Roland Marcel le réalise, il aura justifié toute la confiance et tous les espoirs que les amis de la Nationale placent désormais en lui.

***

Le Théâtre : *MM. Amiel et Obey. M. J.-V. Pellerin. MM. de Flers et de Croisset.*

MM. Amiel et Obey donnèrent en commun un coup d'essai qui leur valut les plus vives louanges, *la Souriante Madame Beudet*. Par la suite, ils se séparèrent. M. Obey ne revint à la scène qu'une seule fois. M. Amiel, au contraire, a déjà couru dans l'art dramatique une carrière qui l'a porté aux premiers rangs de sa génération. Cependant, cet auteur ne réussit pas également tous ses coups. Il excelle toujours à exécuter le morceau réaliste, à peu près l'équivalent de ce que pourrait être pour un peintre la nature morte. Mais quand il s'agit de choisir un sujet, il n'apporte pas toujours autant de bonheur qu'à enlever le détail, et la théorie l'égare souvent dans un sens ou dans l'autre.

Dans *le Voyageur*, les éléments sont un sentiment inexprimé, et un appareil, une atmosphère, comme l'on dit aujourd'hui, de littérature héritée de feu Bataille. Dans *Café-Tabac*, trois partis pris poussés à l'extrême : volonté de sacrifier le sujet au détail, de ne jamais exprimer le sentiment en clair et de rendre ainsi, au plus près, le réalisme de la vie. A peu près comme si un peintre traitait les sujets réalistes de Manet avec la touche impressionniste de Monet. Dans le chef-d'œuvre de M. Amiel même, dans *M. et Mme Untel*, semblable volonté de tout tirer de la peinture réaliste d'un milieu vulgaire.

Dans *la Carcasse*, pas trace de l'influence littéraire de Bataille. En revanche, les deux autres influences se retrouvent : les sentiments essentiels ne sont pas exprimés et ces sentiments sont choisis aussi bas que possible.

MM. Amiel et Obey ont voulu peindre un égoïste. Ce caractère n'eût pas fait saillie s'ils l'avaient représenté chez un être de basse

condition ; ils l'ont donc attribué, pour qu'il prît son relief, à un personnage chez qui la petitesse des mobiles fît antithèse avec les devoirs de la profession et l'estime ordinaire dont on entoure cette profession, et c'est ainsi qu'ils ont été amenés à peindre un général gâteux, mari complaisant, père sans entrailles, qui ne pense, lorsqu'il apprend la mort de son fils, qu'aux petits inconvénients qui vont attenter à sa tranquillité.

Première remarque, cette bassesse de caractère n'est jamais indiquée d'un trait net. Les auteurs la montrent par toutes petites nuances, c'est au spectateur de saisir et de recomposer, au delà du détail, leur intention, à la lueur du titre symbolique, assez obscur lui-même, *la Carcasse*.

Deuxième remarque, la pièce ainsi conçue ne présente presque aucun intérêt. Celui qui naît des péripéties d'une intrigue est complètement absent. Il ne reste que l'intérêt de trouver des morceaux de peinture réaliste bien réussis. Ainsi la meilleure scène est celle où un bourgeois vient consoler le général de la mort de son fils. Mais le général n'est pas encore prévenu, le consolateur n'a pas le courage de parler, et il en résulte une série de quiproquos comiques, excellents en eux-mêmes, mais dont il faut dire d'abord qu'ils sont excentriques à la pièce d'où ils pourraient être enlevés sans aucun autre inconvénient que de faire disparaître un morceau bien venu, et ensuite qu'ils donnent à rire d'un sujet macabre, ce qui est toujours assez fâcheux.

Enfin, troisième critique plus sérieuse, le parti pris de réalisme a conduit les auteurs à viser beaucoup trop bas. Ils se sont exposés au reproche de manquer gravement de tact en représentant un général gâteux au lendemain de circonstances où les généraux ont rendu quelques services d'importance et montré de reste ce que valait, dans la plupart des cas, la légende de la brute galonnée. MM. Amiel et Obey ne prétendaient pas généraliser, ils ne nourrissaient aucune intention subversive. L'intention qui les égarait était d'ordre littéraire ; elle les conduisait à prodiguer leur talent sur un sujet bas d'où il ne leur était possible de tirer que le poncif de l'école naturaliste.

* * *

Ainsi, cette erreur littéraire engendrait déjà, et avant tout autre débat, une pièce qui n'eût en rien servi la jeune renommée des auteurs. Elle les a entraînés beaucoup plus loin. S'ils avaient réfléchi une seconde aux conditions de la France en 1926, ils auraient prévu ce qui devait nécessairement se passer : les antimilitaristes sautèrent sur l'occasion qu'on leur offrait si maladroitement et s'empressèrent de généraliser, ce qui était de bonne guerre si l'on ose s'exprimer ainsi à leur propos. A partir du moment où ils feignaient de voir dans *la Carcasse* un portrait applicable aux chefs militaires, ils

suscitaient nécessairement la riposte : les groupes de patriotes et de nationalistes déclarèrent qu'ils ne toléreraient pas sur un théâtre d'État une pièce qui prêtait à de telles interprétations. Comme la Comédie-Française n'est encore pas fréquentée par les réfugiés politiques, ils eurent aussitôt le public avec eux. Menacés d'une bataille qui eût tourné à leur confusion, les auteurs retirèrent leur pièce. Dans l'amertume de la défaite, il leur échappa des paroles imprudentes ou malheureuses. Si bien que l'erreur littéraire initiale tourna à une bagarre politique sur laquelle on reviendra pour en tirer les leçons quand l'été apportera des loisirs.

*
* *

M. Jean-Victor Pellerin, auteur de *Têtes de rechange*, nourrissait des intentions complexes et prétentieuses.

L'intrigue de sa pièce se résume en un dialogue entre un jeune homme moderne spirituellement baptisé Ixe, et une vieille bête d'oncle qui porte le nom irrésistiblement comique d'Opéku. Ces deux personnages symbolisent deux générations, pas moins. L'oncle est un type dans le genre de M. Clément Vautel, un affreux bourgeois, autant dire. Il n'ouvre la bouche que pour proférer une bêtise solennelle. Le beau neveu, au contraire, est un petit malin, qui ne se gêne pas pour faire entendre à son oncle qu'il n'est qu'une vieille bête. Quand son oncle lui parle raison, sens commun, phynance et économie, il l'écoute d'un air excédé et pense à autre chose. Il s'évade de cette conversation, dont la banalité lui donne la nausée, sur les ailes de l'imprévu et du rêve. Ce jeune homme a beaucoup d'imagination. Il suffit que son oncle prononce certains mots pour qu'il cesse de voir et d'entendre le réel, et ne suive plus que son rêve : sur la scène, autour des deux personnages réels qui continuent, l'un de dire des sottises, l'autre de feindre d'écouter, les personnages du rêve de l'un d'eux évoluent, avec l'incohérence propre à ce que M. Léon Daudet appelle *le Rêve éveillé*. M. Daudet étudie cette opération de l'esprit. M. Pellerin en tire des enfantillages. Quand l'oncle a prononcé le mot Amoureux, le neveu voit défiler des couples ridicules. Quand l'oncle a dit Chapellerie, le neveu rêve d'une scène extravagante dans la boutique d'un chapelier. Ainsi de suite, au long de trois actes, M. Pellerin, satisfait d'avoir inventé ce beau système, s'y tient et ne le varie pas. Il en relève seulement la banale incohérence par un cynisme puéril et une prétention naïve à l'originalité et à la profondeur.

On louait l'autre jour un auteur d'avoir accepté toutes les lois d'un genre bas et de l'avoir relevé rien qu'en y touchant, avec l'aisance du naturel. M. Pellerin, lui, se donne des airs de penseur pour retourner des banalités. Que chaque génération trouve en arrivant que celle qui l'a précédée était composée de vieilles barbes,

voilà une découverte. Qu'en notre temps, par faveur spéciale, les jeunes gens soient dégoûtés en arrivant de trouver une société où tout est à peu près cul par-dessus tête, M. de La Palice lui-même serait capable de s'en apercevoir. M. Pellerin se bat les flancs pour inventer des bizarreries. Qu'il s'imagine atteindre ainsi l'originalité, le mal n'est pas grand. Qu'il ait rencontré crédit ou audience, c'est signe de la facilité avec laquelle notre temps prend les vessies pour les lanternes.

Il faut donc répéter avec une persévérance mélancolique que la bizarrerie cherchée est le contraire de l'originalité, la contorsion et la prétention les contraires du talent et de la force. Il y a beau temps qu'on a peint en M. Prudhomme le type du bourgeois ridicule, et la bourgeoisie n'est pas morte pour si peu, demandez à M. Vautel. En montrant que les jeunes gens d'aujourd'hui sont secs, sportifs, antisentimentaux, ne trouvent pas dans la furieuse agitation des affaires à combler leurs désirs désordonnés, ont besoin de s'évader du réel par le rêve tels d'innocents baudelairiens, et divisent leur temps en trois parts à l'imitation de Karl Marx, M. Pellerin n'a rien inventé. Il a simplement montré que sa génération vit dans un furieux désordre intellectuel. On les plaint d'être venus en un temps fâcheux. On les comprend et les excuse d'être cyniques. Quand ils se plaignent sur le mode prétentieux et tentent de nous estomaquer, on répond avec le sourire qu'on y est passé avant eux et qu'on ne marche pas.

M. Sacha Guitry fit jadis une pièce intitulée : *Mon père avait raison;* la pièce de M. Pellerin pourrait être intitulée : *Mon oncle avait tort.* Cette différence prouve simplement que M. Pellerin n'a pas encore atteint l'âge de raison.

*
* *

Le rêve éveillé et le dédoublement de la personnalité se portent beaucoup cette année. Après M. Lenormand, M. Pirandello, M. Savoir, M. Pellerin, sans oublier M. Léon Daudet sur un autre terrain, MM. de Croisset et de Flers se sont inspirés de cette idée à la mode. Ils ont imaginé un thème qui eût admirablement convenu pour un conte philosophique : un jeune savant invente le sérum qui immunisera l'espèce humaine contre toutes les maladies. Désormais, on ne mourra plus qu'après neuf siècles, comme les patriarches de la Bible. Mais aussi, l'on vieillira plus lentement, concession qu'il est aisé de faire aux auteurs. Naturellement, l'humanité commence par accueillir un tel bienfait avec un enthousiasme délirant. Et puis, à la réflexion, le revers de la médaille paraît à son tour. Les parents trouvent qu'élever des enfants pendant trois siècles, c'est beaucoup. Les enfants trouvent que rester si longtemps en tutelle, c'est trop. On s'aperçoit que dans la plupart des cas, l'homme s'accommode

de son sort parce qu'il sait qu'il n'aura pas trop longtemps à le supporter. Car le Créateur a exactement calculé la longueur de l'épreuve d'après la résistance de la créature.

Cette belle idée était digne d'inspirer un chef-d'œuvre, les deux auteurs ont eu la modestie de se contenter avec une pièce où ils ont prodigué les agréments qui leurs sont habituels, auxquels s'ajoute le piquant de l'imprévu. N'importe, on ne peut pas laisser de regretter un peu la disproportion entre le genre aimable et un symbole qui était digne d'inspirer un pendant à *Candide*.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

France. — *Le 1er mai est calme, les communistes ayant cherché à ne pas indisposer le jury de la Seine dans l'affaire de la rue Damrémont dont les débats ont commencé le 19 avril.*

Le verdict est rendu le 5 mai : Bernardon est acquitté, Clerc condamné à trois ans de prison.

— *La fête nationale de Jeanne d'Arc, célébrée le 9 mai, est agitée. Le ministre de l'Intérieur Jean Durand prétend interdire le cortège traditionnel. Celui-ci a lieu néanmoins. Les barrages de police sont forcés. Mais il y a 150 blessés et 221 arrestations du côté des manifestants. et 118 agents blessés.*

— *Le prince Victor Napoléon meurt à Bruxelles, le 3 mai.*

— *M. Raoul Péret se rend à Londres pour y reprendre les négociations relatives à la consolidation de la dette française* (16 *mai*).

— *Au Maroc, les négociations d'Oudjda sont rompues le 6 mai. Une offensive franco-espagnole permet d'atteindre la ligne du Kert* (8-10 *mai*).

Les difficultés de la stabilisation. — *Les efforts vers un retour à la monnaie saine ne vont point, en Europe, sans soubresauts.*

En Belgique, la stabilisation tentée par le cabinet démocratique Poullet-Vandervelde échoue piteusement. Elle se résout par une nouvelle inflation de 600 millions qui amène la dislocation, puis la démission du ministère (9 *mai*).

M. Brunet, président de la Chambre, doit renoncer à la tâche de constituer un nouveau cabinet devant l'opposition des socialistes

à un programme fiscal qui comporte l'établissement d'impôts indirects (12 *mai*). *Le banquier Francqui renonce à son tour* (14 *mai*).

— *En Pologne, les difficultés monétaires et financières, la rechute du zloty, amènent au pouvoir un cabinet Witos soutenu par la droite et le centre* (10 *mai*). *Mais le maréchal Pilsudski, appuyé par les partis de gauche, s'empare de Varsovie par un coup de force* (12 *mai*).

Le président de la République donne sa démission en faveur du maréchal. Le gouvernement de M. Witos est dissous (15 *mai*).

— *En Angleterre, la grève générale échoue devant la fermeté du cabinet Baldwin, approuvé par les quatre cinquièmes de la nation. Le* 12 *mai, les Trade-Unions doivent retirer l'ordre de grève.*

La chute du cabinet Luther. — *Le décret relatif aux couleurs du drapeau, et supprimant le drapeau républicain dans les ambassades et consulats du Reich, est interprété comme une étape vers le retour à la monarchie. Le cabinet Luther, pris entre les démocrates et les socialistes d'une part, les nationalistes de l'autre, est renversé, le* 12 *mai, par un vote de défiance du Reichstag. Le cabinet prussien, resté à gauche, divulgue des documents montrant un coup d'Etat monarchiste imminent.*

MM. Gessler et Adenauer, successivement appelés, renoncent à former le nouveau cabinet.

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C^ie^, 8, RUE GARANCIÈRE — 33751.